BnF Gallica

L'homme qui ressuscita d'entre les vivants / Joseph Wilbois

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Wilbois, Joseph (1874-1952). Auteur du texte. L'homme qui ressuscita d'entre les vivants / Joseph Wilbois. 1928.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MEYER & DELAHAUT

Joseph WILBOIS

L'homme qui ressuscita d'entre les vivants

" Editions Spes "
17, rue Soufflot — PARIS (Ve)
1928

L'homme qui ressuscita
d'entre les vivants

16 NOV 1928
DÉPOT LÉGAL
B.N. VOLUMES
Éditeurs
A 10109

8° Ln27
62907

Joseph WILBOIS

L'homme qui ressuscita d'entre les vivants

BIBLIOTHÈQUE NATIO... IMPRIMÉS

" Editions Spes "
17, rue Soufflot — PARIS (Ve)
1928

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
COPYRIGHT BY EDITIONS SPES 1928

Première partie

L'enfance

L'enfance

Un des premiers étés qui suivirent la guerre, dans une ville d'eaux où je soignais ma gorge de conférencier, je rencontrai à l'hôtel un homme, une femme et leur fils qui, seuls entre mes voisins, me parurent mériter mon attention d'oisif.

Le fils avait seize ou dix-sept ans. Grand bel adolescent. Comme ceux de son âge dans tous les temps, il aimait jouer, danser, rire avec les femmes. Comme les jeunes gens de sa génération, il se montrait toujours pressé quand il conduisait une voiture et comptait la monnaie avec une avidité experte. Mais parfois aussi, habillé comme un demi sauvage, il fuyait l'orchestre et les gains du casino, et je l'ai aperçu dans la montagne, les jarrets jouissant des chemins difficiles, les bras satisfaits de casser des branches, offrant ses lèvres au vent froid, jusqu'à ce qu'il arrivât à un sommet où longuement, naïvement, pieusement il semblait recueillir les suggestions de l'espace, en n'interrompant sa méditation que pour lancer une pierre dans le précipice, peut-être pour s'habituer à des spectacles d'écroulements. Bien qu'il ressemblât surtout à son père

dont par surcroît il imitait les gestes, c'est sans doute aux influences contraires de ses parents qu'il devait cette duplicité.

Sa mère, malgré l'approche de la quarantaine, paraissait de loin, par sa légèreté, une jeune fille. De près elle ne montrait qu'une jeunesse ridée. Trop d'efforts de toutes sortes avaient dû lasser ses membres qu'elle ne remuait que par saccades. Son sein vibrait de sanglots anciens ou de sanglots retenus. Des prières avaient laissé ses lèvres entr'ouvertes. Pour cacher son état, elle tentait maladroitement de rire et entretenait des fards ingénus. Pourtant, à voir le tremblement de ses paupières, on devinait qu'elle n'avait jamais pris plaisir à se regarder dans une glace. Tout en elle était tendu vers ces deux hommes, le mari et l'enfant, qu'elle servait à table, dont elle portait les manteaux, vers l'un ou l'autre desquels elle se penchait sans cesse, tantôt avec la gauche sveltesse d'une adoratrice aveugle, tantôt résolument, en gardienne, mais qui ne savait pas très bien ce dont il fallait les garder.

L'homme. Au premier abord, toute la beauté de la force. Force de la santé, de l'intelligence, de la réussite. Des pas souples mais qui laissent leurs empreintes, des coudes presque nonchalants mais qui écarteraient les obstacles, des regards directs dont la seule insistance fait baisser les yeux des autres, une voix assez chaude pour paraître commander même quand elle remercie, et la tête rejetée en arrière tant le front est lourd. Si rien ne lui a résisté, il ne sait pas non plus résister à lui-même : il exige, poings serrés, des menus spéciaux, et si la pluie empêche une excursion, parbleu, c'est la faute du guide. Avide de s'amuser, il l'est plus encore de

connaître, se faisant envoyer plusieurs revues, examinant les cailloux et les nuages, interrogeant les indigènes sur les mœurs du pays, regardant les voyageurs des cheveux aux chaussures comme pour s'exercer à un diagnostic psychologique, toujours un crayon aux doigts, et souvent aussi, seul, sur la terrasse, au clair de lune, appuyant le front sur ses paumes, pendant que l'ondulation de ses puissantes épaules décèle l'ardeur d'une réflexion ou d'un tourment. On ne pourrait lui attribuer une profession. Du moins il est certain que sa profession ne le caractérise guère. C'est un intellectuel, pensé-je, mais un intellectuel qui a eu le loisir de s'intéresser à tout et le bon sens de cultiver aussi sa volonté, afin de rester, dans un monde de techniciens, un des derniers représentants du type de l'honnête homme.

Pendant plusieurs jours je le crus aussi l'homme heureux. Il est vrai qu'il devait son bonheur à une certaine tyrannie inconsciente qu'il exerçait sur ses proches. Je ne fus pas éloigné d'abord de juger que sa valeur lui en donnait le droit. Mais bientôt je compris qu'il risquait de payer cher la belle existence qu'il s'était faite, car cette famille tout à coup commença à se dissocier.

Le fils s'écarta le premier vers des compagnes et des passe-temps suspects. Sa poignée de main s'amollit et son regard devint terne et fuyant. Il rentrait en retard pour dîner, prévenait en grognant des reproches qu'on n'était pas habitué à lui faire, et boudait. Cette attitude révélait aux parents cent menaces qui échappaient aux étrangers. Dès qu'il était parti en dédaignant l'embrassade des premières semaines, ils se regardaient sans rien dire, mais ardemment, pour chercher à déchiffrer sur leurs visages la con-

firmation d'une crainte ou l'imprévu d'un espoir ; ils s'éloignaient vers un coin désert du parc, têtes basses et sans plus se donner le bras ; des gestes vifs signifiaient le prélude d'une querelle ; avant qu'elle éclatât, il lui prenait la main dans un désarroi étrange, elle au contraire frissonnait de sentir si près d'elle celui qu'elle regardait comme la cause d'un malheur imminent, et ils se séparaient jusqu'au soir à leur tour.

Les voyant chaque jour à la salle à manger, je pus constater les progrès de leur inquiétude. L'habituel abattement de la femme était devenu une nervosité incessante, qu'elle ne calmait qu'en se réfugiant à l'église. L'homme, qui n'acceptait pas d'être frappé publiquement, parlait plus sèchement sous les voûtes et affectait des gestes tranchants. Mais il se mettait à chercher si on l'épiait. Surtout il avait besoin d'un confident terrestre. Il est probable que je lui parus apte à en remplir l'office. Quoique à table je lui tournasse le dos, je sentais les effluves par quoi je l'attirais. Son orgueil seul le faisait hésiter à me parler. Il préféra mettre en évidence, sur mon passage, un de mes livres, que je feignis de ne pas remarquer. Cependant je résolus de flâner sur une route qui, à travers une forêt et entre des roches, montait vers un haut lac que je savais qu'il aimait. En effet, peu de temps après, je le rencontrai, à un tournant du chemin, sous une futaie solennelle. En m'apercevant, il tenta d'abord de fuir, puis brusquement se retourna et nous nous abordâmes comme d'anciens amis.

Son nom ne m'était pas tout à fait inconnu et ses titres étaient notables. Mais il interrompit mes compliments. Aujourd'hui il ne voulait être pour moi

qu'un homme en détresse qu'il fallait empêcher d'achever le malheur de son fils. Mais pour que je pusse lui donner un conseil, il me suppliait d'écouter sa confession, car les vices de son enfant n'étaient que les conséquences fatales de ses propres péchés. S'il ne se découvrait pas à un prêtre, c'est qu'il ne croyait pas au sacrement et qu'il en estimait les ministres incapables de le comprendre. Que je lui pardonne une ennuyeuse biographie ; tous les détails en seraient nécessaires ; leur banalité du moins la transformerait à mes yeux en document général. Si je le trouvais bon, il me serait loisible de le publier, pour le profit de ceux qui seraient tentés de l'imiter. Mon après-midi était libre. J'acquiesçai. Nous allâmes nous asseoir à quelque distance de la route, et, d'une voix d'abord sèche parce que pour se donner du courage il avait appris les premières phrases, puis d'un ton rieur tant il était fier de s'être résolu à l'aveu, ensuite tour à tour avec ironie, avec colère ou avec dégoût, voici ce qu'il me raconta.

Je suis né en 1875. J'ai donc été un des premiers fils de la défaite. Je fus jeune homme aux temps héroïques de l'affaire Dreyfus, de la démocratie chrétienne et du modernisme. J'appartiens à une génération d'humiliations et de rancune, de critique qui ruine la critique, de pensée qui disserte sur l'action, de générosité qui s'achève en désirs, toute vibrante d'une inquiétude que nos cadets ont trouvée tout à fait stérile et un peu ridicule. D'ailleurs j'ai accru ma fortune, acquis quelque notoriété, fait un mariage fidèle, ceux qui m'envient m'aiment, bref j'ai

réussi, pour employer un mot auquel chaque jour je trouve moins de sens, car vraiment, quand je m'examine sans prédilection, il me semble qu'entre tous mes contemporains je suis un des plus parfaits ratés.

Est-ce la faute de ceux qui m'entourèrent dans mon enfance ? Figurez-vous une famille bourgeoise-chrétienne-riche tout à fait normale. Parents, grands-parents et arrière-grands-parents ont occupé d'assez hauts postes dans l'armée, la magistrature, l'administration. Mon père, je le revois, comme quand j'avais cinq ou six ans, avant que ses rhumatismes l'aient immobilisé, tantôt une grosse canne sous le bras, partant pour une réunion politique, tantôt affalé dans un fauteuil, lisant tous les journaux d'opposition et toujours grognant : « Quel sale gouvernement ! » Quand il avait fini, il m'appelait pour m'inculquer les bons principes. A chaque phrase il était question d'honneur. Et comme il ne prononçait ce mot qu'en roulant ses moustaches cirées à la mode du second empire, je me représentais l'honneur sous forme de deux pointes aussi acérées que la lance de Don Quichotte. Quant à ma mère, comme elle revenait de la messe toutes les fois qu'elle m'embrassait dans mon lit et qu'elle employait la plupart de ses soirs à broder des nappes d'autel, elle personnifiait pour moi la piété, une piété concrète qui avait un teint d'ivoire, portait des bandeaux plats, était vêtue de soie sombre et glissait sur les parquets cirés avec une inclinaison de son corps impondérable sur ses mains transparentes qu'elle joignait vers des esprits.

J'étais enfant unique. C'était alors une mode de notre milieu. Aussi le premier sentiment de mes pa-

rents à mon égard fut la crainte de me perdre, corps et âme. Vous devinez leurs ruses pour éloigner de moi les microbes. Vous imaginez mes hivers à Paris, ignorant les tentations de la rue que je ne parcourais que dans notre voiture, et mes étés à la campagne dont nos grands murs me cachaient les fumiers. Pas de compagnons suspects. Pas de gravures légères. Pas de mots à double sens. Des vêtements propres. De l'eau filtrée. Du bon ton. Tout stérilisé.

Dans l'une ou l'autre de ces deux serres étaient disposés les oncles, les tantes et les amis. Leur classe, dont la décadence commençait à peine, leur paraissait assurée d'une prospérité perpétuelle. Ils en étaient fiers comme des statues. C'est pourquoi ils croyaient ou plutôt ils savaient que leurs préjugés et leurs usages étaient les règles nécessaires de l'humanité. Ces grandes personnes qui portaient des coiffures d'uniforme, lisaient les mêmes journaux, faisaient le whist à jour fixe, maniaient leurs couteaux et leurs fourchettes selon des rites convenus m'entourèrent d'un réseau de modèles aimablement tyranniques. A leur exemple, j'ai compris qu'un être qui se prétend élevé au-dessus du règne animal ne peut pas mettre ses coudes sur la table, s'asseoir en croisant les jambes, montrer les gens du doigt, ne pas saluer le drapeau. Leurs leçons m'ont appris à vibrer à certains mots comme grand état-major, conseil de l'ordre, traditions séculaires et vignobles de France, prononcés au milieu de phrases où des termes tels que « je m'embête » ou « au jour d'aujourd'hui » eussent signifié plus qu'une souillure, un déclassement. Quand je demandais les raisons de ces coutumes, il m'était répondu : « On a toujours fait ainsi ». Si je n'étais pas con-

vaincu par ce croquemitaine de « on », ma bonne essayait de m'apprivoiser par des caresses : « Comme il se tient droit, le joli enfant », ou : « Qu'il va aimer la bonne potion ». Ainsi par des spectacles, des réprimandes ou des suggestions on est parvenu à me dresser. Par là j'ai acquis pour la première fois la notion du devoir. Il m'est apparu sous forme de règles de bienséance et de règles de grammaire.

Il s'y ajouta bientôt des habitudes religieuses, car mes parents prétendaient être des chrétiens de marque. Mon père était chevalier de saint Grégoire. Ma mère présidait plusieurs œuvres. A la campagne, le curé avait son couvert mis après la grand'messe et dans notre salon de Paris j'ai vu un anneau d'améthyste accompagner le geste d'échec et mat. Je devais être catholique aussi bien que rentier et bachelier. L'honneur de notre nom était attaché à cet uniforme.

Je fus donc baptisé avec de l'eau du Jourdain, on me voua au blanc et au bleu et nous pratiquâmes la liturgie. Les fêtes de l'Eglise me furent plaisantes. Je pourrais vous dessiner le reposoir que nous dressions dans notre parc pour la Fête-Dieu ; on y apportait le grand tapis du salon et on déterrait les fleurs de la moitié des plates-bandes ; moi, vêtu de blanc, marchant à reculons, je jetais des feuilles de roses devant le Saint-Sacrement, si étourdi par la longue route, par l'ondulation des blés, par l'enveloppement des chants, par les rayons du soleil que reflétaient les rayons de l'ostensoir qu'une année je m'évanouis en rentrant dans ma chambre et, pendant la minute que je passai à perdre connaissance, je m'imaginai que Dieu m'avait fait la grâce de choisir le jour de sa fête pour m'emporter en paradis.

Par ces rites s'insinuèrent en mon esprit, sous forme d'images, les principales idées du catéchisme. Quand, la nuit venue, nous nous promenions dans le parc, c'étaient des légions de diables qui hurlaient contre nous dans les branches éventées, et, revenus sur la pelouse, nous voyions les anges nous bénir par tous les doigts des constellations. Après l'âge de raison, au groupe de ces premiers amis et de ces premiers adversaires s'ajoutèrent l'honneur sorti des moustaches paternelles, la piété que la robe de ma mère avait laissé échapper, les péchés capitaux grognant comme des porcs ou sifflant comme des serpents, la grâce semblable à une pluie tiède chargée d'une électricité parfumée et la propagation de la foi que je prenais, tour à tour ou tout ensemble, pour une grande dame des Annales que ma mère lisait et une tirelire où je mettais des sous en place des gâteaux dont je m'étais privé. Ainsi ce qui me protégeait le mieux, ce n'étaient pas des parois capitonnées de peluche ou fortifiées de lierre, mais les fantômes qui m'accompagnaient, et les yeux demi clos je traversais mon petit univers entre une double haie d'esprits immortels et de concepts théologiques derrière lesquels Dieu lui-même m'attendait.

Dieu régnait sur nous jusqu'à nous obséder. Son nom était dans toutes les réponses données à mes premiers pourquoi. Pourquoi tonne-t-il ? parce qu'Il est fâché contre les hommes. Pourquoi cet arc-en-ciel? en signe de réconciliation avec eux. Si les fleurs sentent si bon, c'est qu'elles n'ont pas d'autre manière de Le remercier de les avoir faites si belles. Mon père soutenait que la chute du ministère était la punition de sa haine du clergé, ce qu'il prouvait

par un rappel de prophéties oubliées. Nous avons prié pour que la Providence fît monter nos Suez. Dieu nous paraissait attentif à la destinée des empires comme aux accidents ménagers. Dans notre bouche « à la grâce de Dieu » n'était pas une simple expression grammaticale.

Chez nous cependant Dieu était enveloppant, non intérieur. C'est que notre foi était stérile en œuvres et nos pratiques liturgiques ne furent pas une vie religieuse. Je ne comprenais pas encore combien le christianisme de mes parents était déformé par nos caractères nationaux et plus encore par les caractères de notre classe. Peu s'en fallait que nous ne l'eussions asservi à nos préjugés et à nos intérêts. On admirait sans réserve un beau-frère qui étudiait en vue de la future guerre des balles à la fois explosives et toxiques. On blâmait un cousin d'avoir assisté, en revenant du bal, à la messe de six heures, qui est la messe des bonnes. On lança des malédictions contre un autre qui avait épousé une certaine femme, « alors qu'il lui eût été si facile de s'en tirer avec de l'argent ». Mais de tous les cultes le plus sacré pour nous était celui de la propriété. Les bornes placées autour de l'arbre de la science du bien et du mal prouvent qu'elle a été instituée au paradis terrestre. Comme je demandai, vainement du reste, pourquoi je n'avais pas de petite sœur, un ami se pencha vers mon père et murmura : « C'était votre devoir de ne pas diviser le patrimoine », très bas mais avec un trémolo de panégyrique que j'entends encore bourdonner. Un soir d'été, un domestique vint annoncer au salon qu'un voleur se trouvait dans le jardin ; la musique cesse, on jette les cartes, les femmes respirent des sels, les hommes arment des

fusils de chasse ; voilà une escouade en campagne ; cinq minutes d'attente, un coup de feu, et on ramène un idiot blessé aux brodequins de qui adhèrent de la terre grasse et des fleurs piétinées. « Mes géraniums ! » fut la première parole de pitié de ma mère. « Je ne l'ai pas manqué », dit mon père avec orgueil. « Dieu soit loué ! », répondit le chœur des invités. O la jubilation qui termina cette guerre sainte !

Si on me parlait peu des devoirs des catholiques, mes oreilles étaient pleines des droits du catholicisme. Aux grands dîners je n'étais pas admis à table, mais à travers la cloison j'entendais des discussions violentes comme n'en ont que les gens qui sont d'accord : « Moi, mon cher, je vous dis que notre pays ne redeviendra prospère que quand le Sacré-Cœur sera brodé sur notre drapeau. — Et moi, mon cher, je soutiens qu'il n'y aura pas de salut pour la France tant qu'elle n'aura pas rétabli le pouvoir temporel ». Il s'agissait encore de certains criminels dont les pires se nommaient Ferry et Garibaldi. Quand je rentrais au salon pour le bonsoir, on posait ses petits verres et des faces rouges à moustaches blanches se penchaient sur mon front. Pour justifier leurs baisers, certains rappelaient que j'avais commencé l'escrime, d'autres que j'économisais dans une tirelire des aumônes aux missionnaires. On s'exclamait : « Le fleuret. Une tirelire. Voilà le futur champion de l'Eglise ». La prophétie sonnait assez fort pour faire frémir aux murs les portraits, vernis de vanité, des ancêtres. Avec de tels fidèles, l'Eglise ne pouvait manquer de favoriser les projets de revanche de la France et de veiller sur les placements de fonds de la bourgeoisie ; elle

n'exigerait rien en retour ; elles étaient ses filles aînées.

Pardon. Voilà que, malgré ce que je m'étais promis, j'accuse. Ce n'est pas ce milieu qui m'a corrompu. Je lui dois au moins des habitudes. Celle de respecter mon corps, celle de régler mon appétit, celle de gouverner ma langue, celle de souffrir avec dignité, celle d'user des idées générales. J'en passe. A force de dédaigner la réalité dans un décor où les arbres mêmes étaient déguisés, nous sentions le sens du mot réel s'élargir. L'éducation artificielle, c'est celle de Rousseau, parce qu'elle méprise les ascétismes qui introduisent à la vraie vie de l'esprit. Ce dont j'aurais pu me plaindre, c'est qu'on ne remarquait pas en moi les germes des mauvais instincts dont vous allez connaître le développement et qu'il eût fallu étouffer alors avec une terrible énergie. Mais mes parents m'ont aimé jusqu'à la servitude. Je leur paraissais si joli quand, faisant Rodrigue dans un Cid expurgé de sa Chimène, je déclamais : « La valeur n'attend pas le nombre des années ». Je leur paraissais si intelligent, les dimanches d'hiver, jouant au solitaire et si absorbé qu'on entendait couler l'huile de la lampe : « Ce sera un Archimède », affirmaient-ils. Quand je trépignais, c'était le signe d'une personnalité naissante. On ne pouvait pas fouetter ce chef-d'œuvre.

J'étais également admiré des tantes à la mode de Paris ou à la mode de Bretagne dont chacune voulait avoir annoncé la première mon brillant avenir, des grands garçons qui me reconnaissaient pour leur chef sans que j'eusse à commander, des petites filles sur lesquelles je ne daignais pas baisser les yeux parce que la femme est un être inférieur et des do-

mestiques que j'avais dressés à fermer les portes que je laissais toujours ouvertes. Autour de moi remuaient parfois certaines jalousies : on se querellait avant le croquet pour être choisi dans mon camp ; tel boudait quand c'était un autre que je prenais pour voisin à la dînette ; tel rougissait en me voyant venir à lui dans le costume qu'il m'avait dit la veille préférer. Petits drames que je soupçonnais à peine, mais qui, à mon insu, déformaient ma manière d'aimer ou d'être aimé. Ainsi lanterne magique, cerf-volant, cabane de la forêt où nous jouions tour à tour à Robinson ou à Ali-Baba, pelouse qu'on transforma pour moi en jardin de poupée avec des arbres nains et une serre minuscule, chemin de fer à vapeur dont les rails encombraient tout un corridor, jeux compliqués, jeux chers — je jouissais élégamment mais avidement de la vie, et les couchers de soleil avaient pour moi la tristesse d'un rideau baissé sur une féerie.

Je me laissais jouir parce que je me croyais parfait. Devant Dieu comme devant les hommes. Lorsque je faisais mon examen de conscience, je ne trouvais aucune faute grave contre les seize commandements : fidélité à la messe, respect du bien d'autrui, franchise de ceux qu'on ne punit jamais ; toutes les prescriptions rituelles, je les accomplissais, toutes les défenses morales, je les observais. Le devoir était facile parce qu'il était clair. Vices et vertus étaient catalogués. Ou plutôt il n'y avait pas de vertus, il n'y avait que des non-vices. On me demandait non de m'élever dans les airs, mais de ne pas franchir des barrières. Ce n'était pas pour moi que le traducteur français du Confiteor avait ajouté « et par omission ». Puisque je me soumettais au

code, je n'omettais rien. Il ne me semblait même pas qu'en l'avouant je fusse orgueilleux. Si j'ignorais le mal, ce n'était pas ma faute. C'est que mes parents avaient éloigné de moi les occasions et que le joug de Dieu était léger. Les matins d'été je me sentais extraordinairement pur, sans me douter que cette pureté, loin de ressembler à celle des anges, était celle d'une feuille de papier vide.

Pourtant je ne pouvais écarter cette phrase : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le paradis... », et l'histoire du pauvre Lazare, et celle du jeune homme qui n'ose pas tout donner, et tout ce qui remplissait ce petit livre qu'on commentait au catéchisme. Mon père, il est vrai, me l'interdit. Sans doute il contenait une morale qui n'était pas tout à fait la nôtre. Mais cette défense en augmenta l'attrait. Ce fut le premier livre que je lus en cachette.

Il me communiqua une inquiétude incurable. Quand à table mon père récitait : « Bénissez, Seigneur, la nourriture que nous allons prendre, et donnez-en à ceux qui n'en ont pas », je me demandais pourquoi le ministère de l'aumône serait réservé à Dieu seul ; si nous avions rencontré le matin dans une promenade en voiture quelque vagabond, toute la journée mes vêtements me glaçaient ; et j'avais beau collectionner des timbres pour l'œuvre des petits Chinois, je sentais une telle disproportion entre cette frivolité et le rachat d'une vie qu'à certains jours d'orage je croyais que la foudre allait me fendre comme un sépulcre blanchi.

Enfin ayant appris — je venais d'avoir dix ans — l'histoire de quelques martyrs, notamment du petit Tarcitius, et persuadé que ni le feu ni l'huile bouil-

lante ne font de mal à ceux qui croient fermement qu'ils ne leur en feront point, je résolus de mener une vie héroïque. Les moyens ? Cilice ? Discipline ? Le commerçant qui en vendait ne figurait pas au Bottin. Mieux valait me lever au milieu de la nuit pour dire un chapelet les bras en croix. C'était plus modeste, mais plus accessible. Il faut un commencement à toute ascension. Je commençai donc. Mais dès la troisième nuit ma mère, qui par hasard ne dormait pas non plus, entendit du bruit dans ma chambre, vit de la lumière sous ma porte, entra. J'avouai. Epouvante : « A ton âge on a besoin de sommeil ». Autre terreur : « Ne t'es-tu pas privé de manger ? » On fit venir le médecin pour m'interdire toute privation ; ses arguments étaient d'accord avec ma lâcheté : je repoussai la tentation du bien. Je la différai plutôt. Ma vertu ne pouvait manquer de s'affermir avec l'âge. Dieu, comme Il l'avait promis, me donnerait bientôt ce qu'Il exigerait de moi. Et j'attendis le miracle prochain de ma première communion.

Elle fut ma première grande déception.

Pourtant je m'y étais préparé avec une conscience extraordinaire. Trois mois auparavant, j'avais commencé à compter les jours. Pendant ma retraite, moi qui n'étais pas habitué à l'effort, j'avais fait des efforts épuisants pour ne pas lever les yeux, pour ne pas parler, pour me rappeler mes moindres et mes plus anciens péchés. Afin de nous exciter à la piété, ou pour nous tenir éveillés, nous n'avions que cette littérature : « Quelles seraient désormais ma malice et mon ingratitude si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser », ou : « Que ne suis-je tout cœur pour vous aimer, pour vous

aimer autant que vous êtes aimable et pour n'aimer que vous ». Tant de contention, de scrupules, de mysticisme verbal m'avaient surentraîné. Enfin le grand matin arriva. Mon âme vidée, lavée, frottée, usée était comme le vase d'albâtre où il ne manquait que le parfum de la pénitente. Sur mon corps propre on mit du linge empesé. Autour de moi passèrent des cadeaux. A la messe, je chantai des paroles et je songeai à bien avaler l'hostie. Puis j'entends des bruits de claquoir, je suis une file, je baisse vers la nappe blanche mes yeux engourdis ; dans un brouillard je vois s'approcher des choses de dentelles, d'or et de cire : « ...custodiat animam tuam in vitam æternam » : le mystère formidable a fondu sur moi. Mais pendant mon action de grâces je n'éprouve ni la volupté, ni l'héroïsme que m'avaient promis les cantiques ; aucun miracle ne s'est accompli ; et quand je me trouvai dehors sans savoir comment, je me jetai dans les bras de ma mère avec des larmes de désespoir. Ce n'est que cela le plus beau jour de la vie. Quelque chose venait de s'accomplir, qui était irréparable. Moi, l'enfant prédestiné, j'avais manqué ma première communion.

Voilà comment un enfant heureux, dans une famille honnête, désapprit la vie chrétienne. Du moins j'avais gardé des convictions fermes. Pour ébranler vraiment ma foi il fallut qu'on me mît dans un collège religieux.

Ne souriez pas. Je ne me moque point. Ce que je vais maintenant vous raconter est une tragique histoire. Seulement c'est une tragédie intellectuelle et on s'imagine généralement qu'il n'y a que des tragédies sentimentales ; peut-être, intellectuel avant

tout, en ai-je plus souffert que d'autres ; mais je suis sûr que personne n'y échappe tout à fait.

Donc l'automne suivant, c'est-à-dire à douze ans, j'entrai comme externe dans un collège tenu par des prêtres. Ne me demandez pas de vous le nommer ; je l'aime toujours et beaucoup lui ressemblent. Ils copient, sauf en des détails que je juge insignifiants, les programmes et les méthodes d'un enseignement officiel qui se dit neutre, mais qui est antichrétien, sans peut-être le savoir davantage.

Oui, antichrétien.

Pour plusieurs raisons.

D'abord, en mépris du christianisme qui est tout amour, on ne s'y préoccupe pas de la formation du cœur. On s'inquiète presque du contraire. Tout y prépare à ce qu'il y a de plus âpre dans la lutte pour la vie. On couronne avec trop de solennité les vainqueurs des concours. On ne ferme pas la bouche aux gringalets qui mouchardent. Nul travail, nul jeu en équipe. Le règlement est si artificiellement sévère et les pions si fatalement maladroits que tout élève qui a un peu de sang est contraint de l'enfreindre et de les martyriser. Comme d'avance, à cause de mes succès, on m'avait cru fier, je pris en grippe jusqu'à mes camarades.

Contre cette sécheresse de notre vie d'écolier on essayait de réagir par de délicats petits conseils. C'est au collège que j'ai appris qu'à la fin d'un dîner on doit laisser aux domestiques le fond des bouteilles ou qu'il est inhumain envers les facteurs des gares de mettre aux bagages de trop lourdes malles. Le seul beau moment de la révolution, c'est la nuit du 4 août. De la pitié, mes enfants. Oui, c'est en pitié que s'était fondue autour de nous la caritas

de l'apôtre. Encore ne la prêchait-on que tout bas, car on avait peur du démenti de nos familles. Moi, j'étais moins indigné de la dureté de mes parents que de la tiédeur de mes maîtres. Et en rhétorique, pour répondre au « songe » de Sully Prudhomme, je composai un sonnet, que j'ai déchiré, mais dont je me rappelle les tercets :

Car (disait le Seigneur) je mesurerai la grandeur de [l'aumône
Au peu qu'on garde et non aux trésors que l'on donne,
Et surtout tu seras pareil au Tout-Puissant
Si tu sais aux petits livrer ta vie entière,
Puisque pour vous sauver j'ai donné tout mon sang,
Quand il aurait suffi d'un peu de ma lumière.

Mais je croyais avoir tout fait quand j'avais écrit des vers.

La seule éducation du cœur qu'ait essayée le collège était négative. Une maladive crainte de la femme l'inspirait. J'ai pu l'observer pendant un mois. Mon père avait dû aller aux eaux, ma mère n'avait pas voulu le quitter et on m'avait fait pensionnaire. Au bout de deux jours, je m'aperçus que quelqu'un avait fouillé dans mon pupitre. « Quel est le cochon... ? » m'écriai-je. Le surveillant, debout, se mordait les lèvres. Oui, l'autorité remuait les tiroirs, confisquait les éditions intégrales et décachetait les lettres des internes. On les faisait rentrer le dimanche à huit heures et demie pour couper court aux dîners de famille. C'est à regret qu'on admettait leurs sœurs au parloir. Le supérieur était assez libéral pour conserver dans les tragédies les rôles de femmes, mais on les faisait tenir par des

éphèbes aux perruques blondes et aux joues poudrées, dont l'un devint aussitôt un de mes rares amis. Notre aumônier réunissait chaque mois, pour une causerie sans apprêt, les rhétoriciens et les philosophes de la congrégation des Saints Anges, dont je faisais partie ; un soir, mon voisin, troublé par les fiançailles de sa sœur, demanda quelles étaient les qualités d'un bon mari ; vous savez que ces qualités ne s'improvisent pas au pied de l'autel et qu'y penser d'avance est pour beaucoup un puissant frein ; mais le prêtre secoua la tête comme si une guêpe allait le piquer : « Non, n'y pensez pas, vous avez bien d'autres choses à faire... dissertations... chimie... examen... ». Pour ma part, je croyais encore, à l'époque de mon baccalauréat, que les enfants se trouvent dans les choux ; il fallut pour me décrasser mon confesseur ; voulant lui dire, sans détails inopportuns, que j'avais chipé je ne sais quoi à maman avec le concours de la femme de chambre, je résumai : « Mon père, j'ai fait des choses déshonnêtes. — Tout seul ? — Non, mon père. — Avec une personne du sexe ? »

Mais voici, pour accuser notre enseignement d'antichristianisme, ma raison la plus décisive.

De mon temps, le savoir se divisait en lettres et en sciences. Les lettres ne donnaient qu'une technique, manière de bien parler et de bien écrire, parfois gymnastique utile, plus souvent jeu amusant et vain, comme le jeu des charades.

Le sérieux, c'étaient les sciences. On leur accordait moins de temps, mais c'était un temps sacré. En ces classes on ne nous exerçait pas à des recettes, on nous initiait à une révélation. Vérités que, dans un ordre prédéterminé, on faisait sortir d'une boîte

pour les empiler devant nous, avec autant de précaution que si elles eussent été des morceaux de mélinite. A la base les vérités mathématiques. Au-dessus les vérités physiques. Plus haut les vérités biologiques. Au sommet, dans une nue, des mystères dont nous étions trop jeunes pour apprendre autre chose que les noms, psychologie, sociologie, morale. En ces hauts lieux l'Esprit ne soufflait pas. Heureusement que nos professeurs avaient l'autel comme refuge.

Mais dans leurs chaires profanes ils se prenaient pour les pontifes d'un tout autre ordre.

Notre professeur de physique — je parle selon mes souvenirs de mauvais garçon — était un colosse qui hurlait avec une telle conviction que, quand il énonçait le mot loi, nous nous attendions à ce qu'il ajoutât la formule du gendarme : « Au nom de la loi je vous arrête », et, lorsqu'il se prétendait plus fort qu'Archimède parce que pour peser le soseil il lui suffisait de savoir que g = 981, il appuyait à ses hanches ses doigts d'hercule forain qui mettaient dix taches de craie sur sa soutane. Son collègue d'histoire naturelle avait d'un vrai savant la réputation, la saleté et le mépris de la discipline ; un des premiers il avait remarqué l'importance de la chimie dans la biologie, et il s'efforçait, dans un bafouillage incompréhensible, de nous prouver que cette unité des deux règnes est une marque de l'intelligence divine. La philosophie avait été confiée à un jeune néothomiste qui ressemblait à un squelette recouvert de poussière de bibliothèque ; pour se faire pardonner d'être un survivant du moyen âge, il commençait son cours par plusieurs leçons de physiologie ; « la physiologie envahit la psychologie,

l'unité de la nature est complète », affirmait-il, puis, rougissant brusquement, il commençait une théorie de l'ens in se. Comme maître d'histoire on nous avait donné un élève de l'abbé Duchesne, tout petit jeune homme aux yeux pétillants qui portait un col romain et parlait par calembours ; il réhabilita Diane de Poitiers et assomma Blanche de Castille ; « non, répétait-il à tout propos en fouillant dans ses fiches, il n'y a pas de miracle pour l'historien ; mais le théologien en trouve partout », corrigeait-il d'une voix de fausset en pirouettant sur le talon.

Ces hommes, je ne devinai pas combien ils nous aimaient, que pour salaire ils recevaient une cellule, une soupe et trois cents francs par an, et qu'ils nous préparaient à un examen comme frère Léon faisait la cuisine de saint François. Tous me semblaient des grotesques. Quand je lus Madame Bovary, je ne les comparai pas à l'abbé Bournisien, mais à M. Homais. Mon dédain les affligea, parce que j'étais le premier de la classe.

Je l'étais sans effort. Quoique ma santé fût excellente, mon corps ne contenait pas de plus belle mécanique que ma cervelle. J'aimais à la faire jouer. Ce passe-temps occupa tout mon âge ingrat, pendant lequel en effet j'étais insupportable à ceux qui gênaient mon plaisir favori. Mes maîtres étaient du nombre. Ayant appris à travailler dans des livres de mon choix, je passai la plupart de mes classes à rêver, surtout quand, vers ma rhétorique ou ma philosophie, j'eus atteint l'âge métaphysique.

Vous rappelez-vous, Monsieur, vos rêves d'adolescent ? Comme les miens ils ont dû être éclatants. La puberté corporelle est peu de chose à côté de cette explosion mentale. Du reste mon développement

physique fut tardif, mes parents continuèrent longtemps à veiller sur ma pureté, et à quinze ans il ne passait pas de robe dans mes rêves. Je rêvais d'hyperboles où j'étais entraîné avec une vitesse de comète au risque de me broyer le crâne contre les asymptotes, ou de concepts qui s'organisaient les uns autour des autres comme une planète et ses satellites. Ce n'est pas la nuit seulement que ces songes m'obsédaient. Parfois les bavardages de la classe m'agitaient autant que le silence nocturne. Ou plutôt quand une question — surtout une question philosophique — m'avait pris tout entier, il n'y avait plus pour moi ni nuit ni jour. Ni les sonneries d'horloge, ni les appels d'amis, ni le danger des voitures ne scandaient une durée qui m'était toute intérieure. J'espérais la rencontre de la solution dans une anxiété qui... Comment vous expliquer ? Vous vous êtes quelquefois levé de votre chaise pour prendre un objet et aussitôt vous avez oublié ce que vous alliez chercher ; alors vous êtes revenu sur vos pas, vous avez repris votre première attitude et, le corps haletant vers ce qui est encore l'inconnu, vous avez attendu dans tous vos muscles la mémoire ou la révélation. Eh bien, ce que j'éprouvais pendant ces heures de recherches, c'était comme une torsion de la pensée qui s'efforçait ainsi de rebondir plus haut. Peut-être que dans mon subconscient s'entrechoquaient des armées de puissances qui n'étaient encore ni images ni idées. Incapable ou dédaigneux de raisonner, je ne devinais l'effet de cette bataille qu'à l'impossibilité de participer aux plaisirs des autres, de trouver du goût au pain ou de m'endormir. Impression de douleur et d'épanouissement, de lassitude et d'ardeur, de stupidité et de lucidité, que

je n'aurais donnée pour aucun trésor. Puis pendant que, l'œil fixé à une tache du plafond, je me croyais bien loin de la fin, un mot tombé de la chaire comme une pierre dans une source organisait tout d'un coup le bouillonnement de mon arrière conscience, et voici que la trouvaille émergeait dans un éblouissement. Descartes eut bien raison d'écrire : « Cogito, ergo sum ». Pour la première fois, je vivais.

C'est pendant une leçon de latin — on expliquait le mot initium — que je trouvai tout à coup une preuve de l'existence de Dieu. « Le monde n'a pu se créer lui-même, puisque alors il n'existait pas : il faut donc bien que Dieu l'ait fait ». On m'a dit m'avoir vu alors rougir et frétiller ; en récréation, je m'isolai dans un coin, le cœur battant, les doigts serrés, les narines ouvertes, dardant des regards de mépris vers les hommes qui, depuis six mille ans, n'avaient pas pensé des choses aussi simples, et certain que, dès qu'elles seraient connues, l'athéisme disparaîtrait automatiquement du monde.

Je fis bientôt de nouvelles inventions. Toutes me laissèrent des souvenirs semblables. Seulement elles cessèrent vite d'être apologétiques. Ayant été saint Thomas, je devins Copernic. A moi aussi advint l'ivresse de comprendre que la terre est ronde. Une longue ivresse qui cessa peu à peu d'être gaie. Le jour où, après avoir été un centre d'adorations, je m'aperçus que je n'étais qu'un petit animal qui marcherait la tête en bas s'il se rendait aux antipodes, j'eus un vertige. Peu à peu je m'accoutumai à compenser par l'ampleur de mon savoir mon amoindrissement d'être. Du roseau pensant la pensée s'était détachée pour s'installer dans quelque étoile. Du haut de mon observatoire, les détails du globe s'es-

tompaient. La mappemonde n'était plus un symbole : j'en voyais la réalité. Dans le silence effrayant des espaces infinis n'arrivaient plus à moi les formes des montagnes, encore moins les chants des oiseaux. Et l'autre infini. Chaque molécule est peut-être un système solaire en miniature, qui contient à son tour des molécules, qui sont à leur tour faites de soleils, qui sont... Mais alors la vraie beauté ne ressemble pas à celle que j'avais connue tout petit. Les sons et les couleurs, simples mouvements calculables, ne sont que le revêtement et comme le déguisement des choses. La poésie ne mérite pas plus d'attention qu'un nœud de cravate. Mais surtout les anges et les démons, qui, dans mon enfance, comme aux temps païens, peuplaient les buissons et les sources, sont rélégués, flottant et inutiles, dans les intervalles de l'éther. Il n'y a plus que Dieu qui gouverne. Mon Dieu, jusqu'où avez-vous semé des mondes, jusqu'où avez-vous divisé l'atome ? Méditation glacée du mécanicien qui sent tout ensemble sa tête se dilater jusqu'à craquer, son cœur se serrer jusqu'à l'étouffement, et qui ne peut que proférer une action de grâces à Celui qui a fait l'univers si un. Pourtant je ne parlai de ces choses à aucun de mes condisciples, soit par orgueil de garder mon secret, soit par la vague crainte de les scandaliser.

Plus tard ce fut l'initiation au transformisme. Je le comprenais — ou je le goûtais — à la manière d'un adolescent qui commence à faire des sports et qui éprouve, à détendre des muscles neufs dans la brise du matin, un émerveillement qui est peut-être la première forme de la volupté. Ainsi, depuis les infusoires jusqu'aux mammifères, les créatures

avaient sans cesse battu leurs propres records. Donc la matière était dominée par l'unité et la vie par le progrès. Ma vie aussi serait une continuelle ascension. Je grandirais parallèlement à la chevauchée des espèces. Ce fut un jour de Pâques qu'en moi cet hymne surgit. A un trimestre pluvieux avait succédé un brusque printemps. J'avais deux semaines de congé, et pour mes seize ans on m'avait permis de faire, avec deux amis, sac au dos, une randonnée en montagne. A chaque étape une véritable création transformait mon corps et mon esprit. Ce dimanche, arrivé au sommet du pic vers lequel nous étions partis au clair de lune, défaillant d'appétit, haletant dans l'air rare, pendant qu'approchait le lever du soleil, je ne pus m'empêcher d'expliquer à mes compagnons la grandeur de Dieu à qui il avait suffi de jeter la sève créatrice dans la première substance vivante pour qu'elle évoluât d'elle-même vers son image, et qui maintenant souriait à sa créature, inactif et parfait, derrière cette aurore qui était certainement la plus belle que ses adorateurs aient vue depuis l'origine du monde.

Sans doute mes maîtres n'étaient ni aussi ardents ni aussi simplistes que moi. D'avance ils nous avaient mis en garde contre l'illusion mécaniste et l'illusion du progrès. Mais avec quelle maladresse !

D'abord ils avaient cru contrebalancer notre respect de la science par le culte des humanités. Seulement c'était un culte dangereux et timide.

Dangereux, parce que, si les notions abstraites dont l'usage nous devenait familier nous faisaient perdre peu à peu le souci exclusif des apparences sensibles, un temps viendrait peut-être où de ces notions nous ne garderions que celles dont la théo-

logie se passerait le plus volontiers, comme la raison, l'autonomie, la matière, la force, le droit ou l'humanité ; à un monde de concepts que Dieu domine nous en substituerions alors un autre d'où Dieu est exclu : la laïcité est fille du classicisme.

Timide aussi. Comme on parle aux enfants un langage de nourrice, on a inscrit au programme — un programme récemment achevé par l'Université, mais préparé il y a des siècles par des hommes d'Eglise — la plus phénoménale collection de platitudes qu'aient produite les bavards de tous les siècles où l'on s'ennuie. Pourquoi tant vanter Homère, qui décrit des armes comme pour un catalogue et fait parler ses athlètes comme des cochers de fiacre, lorsqu'existent les légendes de Guillaume d'Orange et de Raoul de Cambrai ? Pourquoi Cicéron qui plaide comme un avocat de province et philosophe comme un journal d'un sou, quand il y a Bossuet, et pourquoi le Bossuet des Oraisons funèbres à la place du Bossuet du Traité de la Concupiscence ou de l'Entretien avec M. Claude ? Pourquoi les fables de ce faux bourgeois de La Fontaine au lieu des Fioretti ? Pourquoi les lettres de Mme de Sévigné et non celles de saint François de Sales ? Pourquoi Montesquieu plutôt que Joseph de Maistre ? Pourquoi Voltaire avant Veuillot ? Etranges choix, étranges index qui tolèrent des gloires soufflées et qui excluent les plus grands écrivains du monde, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Bernard, qui sont accessibles à toutes les âmes puisqu'ils n'ont parlé que d'amour.

Je n'ose pas me souvenir, après mes classes d'humanités, de ma classe de philosophie. Sans doute la philosophie commence de très bonne heure. On est

logicien quand on fait une analyse grammaticale, psychologue quand on fait son examen de conscience et métaphysicien lorsqu'on fait le signe de la croix. Du moins pouvait-on employer une dernière année à des exercices plus ordonnés et à une synthèse de doctrine. Mais si j'ai appris par cœur « barbara, baralypton » et les quatre canons de Stuart Mill, jamais je n'ai été invité à découvrir les pétitions de principe d'un article de polémique ni à rechercher les causes d'un événement quotidien ; et si j'ai connu le nom des circonvolutions cérébrales, pas davantage on ne m'a appris à rentrer en moi-même pour me faire un plan de vie, encore moins à pénétrer mes semblables et à agir sur eux. Quant à la doctrine, mon professeur m'a imposé la sienne, qui était orthodoxe sans doute, mais qu'il m'a dictée, sans comprendre qu'ainsi il m'en dégoûtait à jamais, et les doctrines des autres, pour les mieux réfuter, il m'en a fait des caricatures si monstrueuses que pendant plus de vingt ans je n'ai pu comprendre pourquoi des imbéciles comme Spinosa ou Kant ont acquis pareille renommée. Je rougis en pensant que j'ai eu un premier prix pour avoir découpé et mis bout à bout des phrases de morceaux choisis dont je ne comprenais pas un mot. Mon baccalauréat passé, je devais emporter de cette classe, et pour longtemps, le plus parfait mépris de la philosophie. Dans la métaphysique, me disais-je, il n'y a d'intéressant que la psychologie des métaphysiciens, qui ressemble parfois à celle des fous. Je me trompe. J'en gardai autre chose. C'est alors que je commençai non seulement à examiner l'homme, mais à tout regarder du point de vue de l'homme, ou plutôt de l'homme tel que je l'imagi-

nais, c'est-à-dire assis devant des livres, paresseusement, égoïstement, mesquinement, et de cet aliment-là je suis encore empoisonné.

Avec les humanistes et les philosophes, nous avions les catéchistes et les sermonnaires. Glissons, n'est-ce pas, sur les « cours de culte ». J'y ai entendu parler de cardinaux-diacres, de fêtes semi-doubles, d'empêchements dirimants, et j'y ai appris diverses listes, par cœur, exactement avec le même respect que j'apprenais les sous-préfectures des Basses-Alpes ou les premiers vers du jardin des racines grecques. Les sermons... Tous les dimanches un surplis montait en chaire. Il ne vêtait jamais un prêtre de valeur ; à un tel homme on faisait faire des classes ou de l'administration ; il devait servir à désétriquer les gestes d'un petit surveillant ou d'un vieil aumônier jugés suffisants pour ce ministère secondaire. Celui-ci ou celui-là s'attaquaient aux problèmes qui nous troublaient le plus. Mais ils récitaient leurs boniments avec la désinvolture de dentistes de grands chemins. Je les entends résolvant en vingt minutes le conflit de la science et de la foi : évidemment la science, c'est la science ; cependant il ne faut pas exagérer, il faut être prudent, il faut attendre ; là-dessus on confondait Lamarck et Darwin, Newton et Fresnel, puis on triomphait parce que M. Pasteur allait à la messe, et de là au paradis, où nous nous retrouverons tous, amen. Ou bien ils réfutaient les calomnies contre l'Eglise : sans doute tous les papes n'ont pas été saints ; sans doute l'inquisition a commis des abus ; sans doute la Saint-Barthélemy a été une erreur ; sans doute Galilée avait raison ; sans doute le Syllabus doit être interprété avec discernement ;

sans doute... mais par contre... d'un point de vue... à condition... en admettant... et la foi du charbonnier... c'est la grâce que je vous souhaite, ainsi-soit-il. Le dimanche de la Quinquagésime, on baissait encore le ton pour nous rappeler les prescriptions relatives au jeûne et à l'abstinence, et pendant que l'orateur s'engluait dans ses œufs et son beurre je lisais à part moi l'épître du jour, vous savez, cette formidable page de passion qui crève toutes les cymbales retentissantes et toutes les boîtes de cocose.

Voilà la manne dont on nourrissait de mon temps la bourgeoisie chrétienne. Or ceux qui préparaient ainsi notre léthargie morale étaient prêtres. Ils s'excusaient en prétextant que les familles leur demandaient des diplômes et qu'il faut boucler son budget. Il n'y a pas d'excuse au péché contre l'esprit. Héritiers de ceux à qui il a été ordonné d'instruire toutes les nations, ils ont jeté leur évangile aux orties pour mettre à la place le programme du baccalauréat. Ceux qui touchaient le pain vivant et auraient dû être le sel de la terre ont, en signe d'hommage, porté le pain et le sel au ministère de l'instruction publique. Ils ont sali leurs soutanes à ramper devant ces grands du siècle. Pire, ils les ont ornées de leurs décorations, pour qu'un ruban violet ou rouge en cachât dans l'éternité la glorieuse indigence. Comme si saint Martin avait rappelé son pauvre en lui disant : « Pardon, je vous ai donné par erreur la moitié de manteau qui porte ma rosette ». Economes infidèles, apôtres honteux, successeurs de Cephas qui tremblez devant la servante dix-huit cents ans après que le coq a chanté.

Je m'emballe, moi qui ne suis pas de l'Eglise, contre ce qui me paraît une simple erreur de tactique. Vous, fidèle, quelles ne seront pas votre indignation et plus encore votre peine. Il se peut que vous m'ajoutiez aux victimes amies. Car les germes que j'ai recueillis au collège devaient continuer à croître en moi. Certes, à la fin de ma philosophie, j'étais encore parfaitement croyant. Pourtant le monde m'apparaissait déjà comme contenant, une fois créé, son explication en lui-même. Dans quelques décades — un jeune homme anticipe aisément — le physique aura sa raison dans le mécanique, le vivant dans l'inerte l'âme dans le corps, les nations dans les individus. C'est la base. On pourra la couronner de morale et de religion. On le pourra, si l'on veut, mais on pourra aussi ne pas le vouloir. On sera libre. Ornements superflus. Jouissance de surcroît. Aucune incrédulité ne sera absurde. Aucune apologétique ne sera infaillible. Je m'engagerai dans le chemin de droite ou dans le chemin de gauche au gré d'un oiseau que j'essaierai de poursuivre ou d'une fleur que j'aimerai à cueillir. Dites-moi si vous avez vu dans l'histoire humaine de plus redoutable carrefour.

Mon sérieux d'écolier fut récompensé par je ne sais quelle mention à ce baccalauréat auquel on avait sacrifié toute mon instruction. Le supérieur, en me disant au revoir, me souhaita le succès, la fortune et le bonheur que je méritais. Je les ai tenus jusqu'à cette année. Mais je crains d'en avoir privé ceux qui me sont chers. Ils ont droit à une revanche. Je suis peut-être à la veille d'une catastrophe. Pourrez-vous m'aider à y échapper ?

Mon compagnon s'interrompit pour me demander s'il ne m'ennuyait pas. Je l'assurai chaleureusement du contraire. Alors il me pria de lui permettre d'aller boire. J'aurais dû remarquer qu'il avait la gorge sèche, moins d'avoir parlé que d'avoir remué des souvenirs. Un ruisseau était voisin. Quand il en revint, il s'assit sur une pierre plus basse et plus éloignée de moi, et plus humblement il reprit.

Deuxième partie

La jeunesse

La jeunesse

J'entrai dans la vie insouciamment. Me sachant riche et n'ayant été au collège qu'un vaniteux collectionneur d'idées, je ne me sentais de vocation que pour le métier qui me procurerait le plus de loisirs et de gloire. Mon choix ne pouvait dépendre que d'un hasard, qui s'offrit pendant mon année de philosophie. Parmi les intimes de mon père, un colonel en retraite dénigrait l'armée moderne, honteusement scientifique pour qui a connu les brillantes caracolades du second empire ; un ingénieur prédisait, depuis que les syndicats étaient légaux, que bientôt aucun industriel ne serait maître chez lui ; un avocat gémissait sur la décadence de la magistrature : à quoi bon défendre les innocents ? les juges ne donnent raison qu'aux fripouilles. Il n'y avait avec eux aucun médecin. On vanta donc la médecine, unanimement. J'y rêvai, j'en parlai, l'idée devint fixe, et dès la rentrée suivante je fus pris comme dans une filière. Ainsi je devins médecin ; mais je crois que j'aurais été commerçant, peintre ou laboureur que rien d'essentiel n'eût été changé à mon caractère et à mon existence : tout au

plus aurais-je pu retarder de quelques années l'évolution que je vous raconte.

C'est celle d'un jeune homme qui perdit, par une suite d'actions et de réactions que la plupart des éducateurs dédaignent d'observer, sa pureté et ses croyances.

Je continuai d'abord d'habiter chez mes parents. Pour matérialiser néanmoins la différence entre un étudiant et un collégien, on aménagea le boudoir de ma mère en un petit salon où je pourrais recevoir mes amis. Mais je vous ai dit que mes amis les plus chers étaient des livres. Le salon devint bureau. De tous ses meubles, la lampe fut celui que j'étudiai avec le plus de soin. La lumière pouvait faire reluire tous les bibelots des étagères quand, assis devant ma table vide, je lirais un beau livre avec une curiosité un peu paresseuse, ou se concentrer sur les feuilles volantes où je griffonnais les idées surgies pendant un va-et-vient d'ours dans la pénombre, les soirs où je m'abandonnerais à quelque méditation originale. J'ai plusieurs fois changé de maison, mais j'ai gardé ma lampe, et ces deux besognes ont occupé ma vie intellectuelle, c'est-à-dire presque toute ma vie.

Parfois aussi je vécus, ou plutôt je végétai, sensuellement et sentimentalement. Mes sens s'éveillèrent avant mes sentiments, ainsi que chez la plupart des égoïstes de mon espèce. Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir du nom et de l'espèce de ma première fredaine. Je ne me rappelle nettement que le fait qui la détermina et l'impression qui la suivit. Mon père, vieilli par les rhumatismes, après m'avoir donné de solennels conseils, vertu, dépense, santé, médecin à consulter d'urgence au cas où..., dit un

jour à ma mère, sans remarquer que ma porte était ouverte : « Ce petit serin a pris mes sermons à la lettre ». Le lendemain, dans l'écœurement du retour, je me persuadai que de cette aventure j'avais tiré un grand profit. Désormais j'étais un pécheur authentique qui n'avait plus qu'à revenir à la vertu, comme il convient, par la voie étroite. Vive le péché qui a pour fleur l'humilité. Limon, j'étais rebaptisé par le limon. Ma religion d'école avait désormais un sens. Mais le dégoût ne fut pas long. Nul ne m'avait appris à résister à mes désirs. Je recommençai. Je m'instruisis. Déjà naissait l'habitude. Il était temps d'utiliser le secours, qu'on m'avait déclaré souverain, des sacrements. Je me mis donc à communier. Mais Jésus n'avait jamais été pour moi le formidable crucifié dont on s'approche, en bousculant les saintes femmes, pour embrasser ses pieds glacés qui vous brûlent et se rebaptiser dans l'eau de son côté afin de braver désormais toutes les lances ; il ne m'apparaissait que comme le professeur infaillible qui apporte à un malade le cachet dont il a le secret. Comme on aide un médicament par une hygiène, je voulus compléter la grâce en y ajoutant des pratiques et jusqu'à un régime alimentaire qui calmerait mes sens. Enfin je fis une statistique de mes chutes, et naturellement je constatai que l'immunisation du remède s'écourtait.

Aussi me fallut-il un autre moyen que cette caricature de vie intérieure. Une existence active devait mieux convenir à mon tempérament. Les œuvres lui donneraient un caractère religieux. On me conseilla d'entrer dans une conférence de saint Vincent de Paul. Plus par curiosité que par pitié,

je fis ma première visite de pauvres. Aller dans un taudis me parut une expérience héroïque. J'étais en sueur quand je pénétrai chez une femme, que son mari avait abandonnée avec une demi-douzaine d'enfants. Toute cette famille, m'avait-on dit, était soutenue par la fille aînée, dix-sept ans, qui travaillait dans une maison de couture. Cette révélation me rendit romantique. Je crus découvrir le génie du christianisme. Le Christ devint un personnage moderne. Il se peut que bientôt il régénère la société par l'aumône ; en attendant, peut-être qu'il gravirait derrière moi l'escalier pourri de leur mansarde et que, si je savais leur donner mon verre d'eau en son nom, il entrerait à ma suite pour faire le miracle des noces de Cana. J'avais, il est vrai, un autre but. Il fallait à tout prix sauver cette vierge menacée par la tuberculose ou la noce. Vous devinez la suite. La famille installée dans un logement confortable, des meubles, des habits, des provisions, de tous ces cadeaux la vieille me remerciait avec une obséquiosité avide, pendant que je vendais des estampes précieuses et qu'un jour même je mis mon épingle de cravate au mont de piété. Quant à la fille, je finis par la chercher chaque soir à la sortie de son atelier, pour qu'un autre ne le fît pas à ma place. Pourtant je me défendais d'être amoureux : une pareille midinette n'était pas digne de moi : je voulais seulement paternaliser. Elle au contraire, après quelque temps de bouderie farouche, s'était laissée prendre de tout son cœur. Un dimanche, comme je l'avais emmenée déjeuner à Robinson, elle s'offrit tout à coup. Elle n'imaginait pas de meilleure manière de me témoigner la reconnaissance commune. Déjà au moment où nous fîmes

connaissance, les siens comptaient sur sa gentillesse pour gagner leur pain. Elle ajouta : « Quand une fille comme moi est vierge à vingt ans, il faut qu'elle soit rudement lâche. » On ne m'avait pas habitué à de pareils assauts. L'ahurissement me fit répondre par un sermon. C'est moi qui la remerciais de m'avoir servi de dérivatif, la pureté et l'économie sont les plus beaux ornements de la femme, et si elle continuait elle épouserait bientôt un employé de commerce. Je sortais vraiment de l'école des mufles. Elle me regarda longtemps, renifla ses larmes, jeta le chapeau que toute une nuit elle s'était composé pour cette fête, et je vis disparaître dans les taillis, comme une petite tache rose, le premier être qui ait cru en moi. Il me sembla alors que j'avais été magnifique en ne séduisant pas une jeune fille que je n'aurais pas pu épouser. Je récitai en moi-même les premières phrases du Te Deum et j'allumai une cigarette. Le soir même je lui fis porter un billet de cinq cents francs, auquel, faute de savoir écrire la lettre digne, froide, sensée, surnaturelle, affectueuse et irrévocable qui convenait, je me contentai d'épingler ma carte : le valet de chambre me rapporta carte et billet. Je ne devais plus la revoir.

J'étais sorti du piège grâce aux principes que m'avait donnés mon milieu, mais je devais aussi reconnaître quelque action providentielle dans cet apprentissage du sentiment qui complétait celui de la sensation. De tous mes camarades j'étais sans doute le plus instruit et le moins avili. J'accrochai à mes murs des figures d'anges. Au reste, le désir de connaître passait chez moi avant tout autre. Ayant fini de jeter ma gourme, je revins à des études un

peu négligées, qui m'enchantèrent. De nouveau je fus le jeune homme modèle. Mes examens de conscience, devant une glace où brillaient mes yeux purs, se terminaient en apologie. C'était d'ailleurs mon devoir d'oublier des faiblesses dont le souvenir ne pouvait qu'en susciter d'autres. Néanmoins j'avais trop souvent besoin de me dire : « Oui, j'ai bien fait ». En tout lieu et à toute heure, j'éprouvais une sorte de gêne qui s'accroissait du besoin d'en chercher la cause sans pouvoir même en définir la nature. En rêve, je voyais passer tantôt cette fille, en somptueuse robe, suivie de ses frères conduits en prison et de sa mère qui me poursuivait avec un revolver, tantôt mes parents et mes maîtres, dont les têtes avaient été remplacées par des pancartes portant les noms de mes principes moraux, dont les membres dansaient au bout de ficelles de guignol et qui finissaient par tomber en poussière et en boue. Même à l'état de veille je courbais le dos sous une attente. L'été avait des frissons d'automne. Je finis par me demander si la carrière choisie était celle qui me convenait le mieux. Aussi je pris la décision de faire, devançant l'appel de ma classe, mon service militaire.

Quand s'acheva cette brutale, saine, gaie et somnolente année, nous étions en pleine affaire Dreyfus. J'ignorais tout du procès, et, pour me renseigner, il aurait fallu autre chose que les vociférations entendues au premier dîner que donna mon père à l'occasion de mon retour. A vrai dire tous nos amis étaient antidreyfusards, mais ils l'étaient avec des nuances qui suffisaient à les précipiter les uns contre les autres. Bien qu'ils se fussent juré de ne pas parler de l'affaire, on s'injuria, des verres se ren-

versèrent sur la nappe et il fallut se lever de table avant la fin du dessert. D'instinct j'aurais pris parti contre le capitaine. Cette furie m'en empêcha. Je me crus tombé dans un théâtre de barrière au cinquième acte d'un mélodrame : on se frotte les membres, on éclate de rire, et enfin on se demande pourquoi la pièce est si mauvaise et les acteurs si grotesques. Donc, assis dans un coin du salon où l'on me laissait faire semblant de dormir pour faire semblant de me reposer des manœuvres, j'employai quelques semaines à observer, presque sans le vouloir, ces convaincus et leurs principes. D'où venait, par exemple, que les officiers mesuraient la vérité à la hauteur du grade et pourquoi les gens de bourse ne voyaient-ils dans la revision que le complot d'un syndicat de banques juives ? Les premiers étaient déprimés par la discipline, les seconds excités par leur intérêt. Il suffisait de remarquer, quand ils émettaient un jugement, l'automatisme des lèvres militaires et l'avidité des regards financiers. Ces simples réponses se formaient en moi sans peine. Elles me persuadaient que je dominais les groupes et les idées. J'y parvenais d'autant mieux que j'arrivais à établir un lien des uns aux autres. Chaque profession, chaque classe, chaque peuple s'est spécialisé dans des travaux qui lui ont imposé, avec une manière d'être, une manière de concevoir. A faire dix heures par jour la même besogne, on n'admet plus que les préjugés qui vous aident à la mener à terme. L'honneur est peut-être la création de bourgeois qui en auraient fait leur monopole pour se consoler d'avoir perdu la direction de la cité. Il se peut que la piété soit une invention des maris qui veulent conserver leurs femmes à leurs

foyers. Je voyais mes plus vieux concepts, au lieu de descendre du ciel comme je le croyais autrefois, sortir des milieux auxquels ils s'adaptent trop parfaitement pour n'en être pas les fruits. Ils traduisent, en langage de raison, les regrets ou les désirs des groupes. Ces gens en effet ne pensent pas par eux-mêmes. Ils sont trop congestionnés. Quand ils bondissent, c'est parallèlement. Plus réelle que leurs consciences propres est la conscience collective dont ils sont les porte-voix que la moindre nouvelle fait retentir à l'unisson. Certes mon analyse n'était pas alors aussi nette qu'aujourd'hui. Mais déjà s'éveillait en moi le souci sociologique. C'était une forme de mon besoin de penser. Il fut tel parce que s'offrait à moi une occasion rare d'examiner quelques-uns des préjugés dont on avait tyrannisé mon enfance.

Donc je jugeai la crise avec une impartialité d'étranger. Elle avait créé deux France. D'un côté ceux qui sentaient qu'il fallait garder à tout prix certaines institutions comme l'armée et certaines habitudes comme le respect, de l'autre ceux qui voulaient défendre à tout prix certaines notions comme la justice et certaines conquêtes comme les droits de l'homme. Pire que deux France. Dans chaque clan, dans chaque individu même se heurtaient les deux tendances ; tout le monde, tout en vivant de vieux principes et de groupements établis, soupçonnait qu'il y avait des coutumes à rajeunir, certaine façon d'exercer l'autorité, certaine attitude en face de la patrie, certaine conception de l'intelligence elle-même. Toutes nos idées allaient peut-être être remises en question. C'était le commencement d'une grande révolution morale. Dreyfus l'avait allu-

mée : mais on aurait trouvé sans peine une mèche différente : il y avait trop de poudre sèche. C'est ainsi du moins que, dans mon ignorance des détails, je compris l'affaire. Dès lors, au lieu de m'exaspérer, j'admirai. Il me semblait merveilleux que, parce qu'on ne pensait pas de même au sujet d'un bordereau, des pères déshéritassent leurs fils ou que des amants rompissent avec leurs maîtresses. Il y avait donc des jugements plus forts que les sentiments et que les intérêts. C'est le rationalisme qui fait les grands peuples. Par lui la France était soulevée au-dessus de l'humanité.

Cette pensée me fit mesurer combien ma sérénité était factice. Les idées-forces qui électrisaient jusqu'à l'atmosphère des tramways me secouèrent à mon tour. Seul différait l'objet de ma crainte. A voir aux manchettes des journaux trembler le mot justice comme une idole prête à choir, je ne pouvais m'empêcher de comparer à la justice humaine la justice divine. Depuis mon enfance on avait tellement associé les doctrines bourgeoises aux dogmes catholiques que toute atteinte aux unes devenait attaque aux autres. Or si à la caserne j'avais vu les classes se mêler, j'étais toujours persuadé que la religion fait la grande distinction des hommes ; blond, riche, savant ne vous vêtent que d'un qualificatif ; chrétien est un caractère essentiel ; et quand un compagnon de jeu me plaisait au premier abord, avant de l'introduire plus avant dans mon amitié, je m'enquérais s'il croyait. Pour moi croire ou ne pas croire aurait pu se traduire par to be or not to be. Même plus mes mœurs se corrompaient, plus je devais tenir à ma foi. Je polarisai donc à ma

façon le frémissement universel. Mon affaire fut une affaire religieuse.

Certes on ne se transforme pas en incrédule aussi vite qu'on devient amant. Il n'y a pas de coup de foudre intellectuel. Néanmoins la menace était grave. Dès le collège j'avais commencé à me représenter l'univers comme un mécanisme. A la faculté j'avais appris que le mécanisme s'étend de la physique à la biologie. De la biologie il s'était introduit dans la psychologie avec Taine, et Taine était le maître de plusieurs romanciers, entre lesquels j'admirais surtout Bourget, dont je lisais les livres comme j'aurais lu des mémoires d'astronome, parce qu'avec son atomisme psychique il me paraissait plus moderne qu'aucun autre écrivain. Ce n'est pas seulement des réflexions de laboratoire ou des suggestions de romans que j'avais déduit le mécanisme ; je l'avais vu jouer dans les usines, dans les rues, jusqu'à ma porte : les machines à vapeur, les turbines hydrauliques, les dynamos, les laminoirs, les métiers à tisser, le télégraphe, le téléphone, cent choses que l'homme faisait naguère avec les mains et qui se feraient à l'avenir avec des bielles et des engrenages. Pas ses mains seulement : voici que des phonographes singeaient sa voix, que les rayons X aiguisaient son regard, que les premières machines à calcul remplaçaient son cerveau, qu'on commençait à greffer n'importe quel membre. Chaque année une nouvelle conquête. Bientôt on aurait dépassé Jules Verne. Des treillis de poutrelles, de rails, de tuyaux et de fils rendaient la ville carrée et grise. M'en évader ? Mais nous portions semblable prison en nous-mêmes. Le mécanisme traduisait les exigences de l'industrie, les rigueurs du commerce

et la morne discipline que l'un et l'autre imposent à ceux qui les servent. Le syndicat, écraseur comme un marteau pilon. L'état, aussi tyrannique que la classe. Cette misère s'étendait bien au delà de la bourgeoisie : tout homme moderne naissait avec un corps mécanisé. Je ne pouvais échapper à la loi commune. Dès mes premières années on avait bridé mes fantaisies. Mes repas étaient réglés au balancier. Ma santé et mes maladies dépendaient d'un rôti ou d'un microbe. De mes colères ou de mes enthousiasmes mon milieu avait décidé la mode. J'excusais mes amours en les jugeant fatales. Jusqu'à mes vertus que, par symétrie, je déclarais prévisibles. Le canevas dont le monde extérieur m'avait laissé l'image, plus obstinément que personne je le projetais sur ma vie intime, et je trouvais que moi et les choses vibrions à l'unisson. Le déterminisme, jusqu'à présent point de vue, devenait désormais manière d'être.

C'était donc une religion complète, incompatible avec le christianisme. Quand on veut être sûr d'une doctrine, m'avait-on dit, il n'y a qu'à l'enseigner. Ce conseil me poussa vers les conférences populaires et les cercles d'études. Ils remplaceraient l'œuvre de saint Vincent de Paul comme un patronage supérieur. J'y aiderais plus de gens, j'y serais plus actif, j'aurais même l'occasion d'y jouer au médecin, et cela me flatta.

L'admirable souvenir que celui de ma première conférence. Un préau, des becs de gaz tremblants, de la fumée de mauvais tabac, mais quatre ou cinq cents personnes qui s'écrasaient : yeux braqués, bouches ouvertes, des « ah » et des « oh » quand sur l'écran (je parlais de l'alcoolisme) apparaissaient des

cabanons d'ivrognes, des foies malades et d'énormes microbes ; moi, avec mon assurance de salon et mes dons de cabotin, j'avais trouvé dès les premières phrases le timbre de voix qui fait balle et le geste qui fait rebondir les mots sur le fronton d'en face. Quand j'eus fini, entouré de cent mains qui se tendaient vers moi comme un hommage d'armes, je chancelai sous la violence d'une émotion toute neuve; à présent je comprenais les apôtres qui avaient quitté leurs barques et leurs femmes pour instruire les nations.

Dans les cercles d'études, ce furent des joies d'un autre ordre. Quinze ou vingt apprentis me consultaient sur leurs santés, sur leurs loisirs, sur leurs inquiétudes d'esprit ou leurs troubles de cœur. J'étais le missionnaire descendu de la chaire pour entrer au confessionnal. Jamais je n'aurais cru que je pusse y être si à l'aise. Ces adolescents, dont plusieurs, malgré leurs cols démodés et leurs cheveux mal coupés, étaient de fort jolis garçons, avaient, pour mes moindres conseils, des gratitudes gênantes : ils étaient autrement vibrants que les jeunes bourgeois, car ils n'étaient pas blasés comme eux par les pensums de la pensée. Ils attendaient que je leur apprisse « tout le fourbi » et s'inspireraient des méthodes des socialistes pour convertir le quartier. Leur naïveté intellectuelle faisait avec leur réalisme politique un savoureux contraste. Ils étaient tout ensemble beaucoup plus bambins et beaucoup plus mûrs que moi. C'est parmi eux que j'ai fait mes premières amitiés. Elles me poussèrent, chaque soir, à Saint-Denis, à Montrouge ou à Pantin. Je découvris qu'on pouvait voyager en troisième sans risquer la gale et dîner avec du pain

et du saucisson sans être mort de faim au retour. Il ne me parut pas indispensable de mettre ma sueur sous la douche. Surtout je trouvais que les contemplatifs seraient, de notre temps, comme des fuyards. Je voyais une telle tâche et si peu d'ouvriers que le moindre d'entre eux devait être comptable de toute heure perdue, fût-ce près d'un tabernacle. La meilleure prière, pensais-je, est celle qu'on bâcle sur une impériale d'omnibus, et elle ne vaut pas, l'omnibus arrivé, l'action.

Du reste mon action, en dépit des kilomètres parcourus, demeurait intellectuelle. Il me fallait apprendre de la géométrie à des menuisiers, de la syntaxe à des secrétaires, puis jeter à tous des lueurs sur la poésie de Lamartine, la flore du Soudan, les causes de la dépopulation, mais on m'interrogeait le plus souvent sur les difficultés religieuses recueillies à l'atelier. Les objections les plus courantes concernaient le miracle.

C'est contre le miracle précisément que ma philosophie me poussait, que je l'avouasse ou non, à me révolter. Certes des païens y avaient cru, parce qu'ils mettaient dans chaque ruisseau et dans chaque planète une divinité capricieuse ; le miracle leur semblait d'autant plus admissible qu'il était moins miraculeux. L'admettaient aussi certains chrétiens, vivant tellement en la main de Dieu qu'ils ne faisaient point de différence entre l'ordre des choses et les desseins de la Providence, si bien qu'à leurs yeux le miracle était à la fois de l'ordinaire et du divin. Mais il ne pouvait en être de même pour la masse des modernes. La science, en établissant ses lois, leur a suggéré l'idée de la dérogation à la loi. C'est une nouvelle notion, inconnue aux

anciens, du miracle, qui serait absolument probant, si en même temps il n'était absolument impossible. Car si le monde est ce chef-d'œuvre d'agencement mis en branle par la chiquenaude originelle, le Créateur consentirait-il à réparer, à la demande d'un prophète ou d'une bergère, cet ouvrage dont par ses coups de pouce il avouerait l'imperfection ? Les grands miracles seraient contradictoires à sa toute-logique, les petits ridicules à sa toute-puissance. Croire aux uns et aux autres serait absurde pour un scientifique et blasphématoire pour un chrétien. Ce que je rejetais, c'était donc la notion du miracle elle-même. Pour me faire changer d'avis, il aurait fallu changer ou ma nature ou mon éducation. C'était trop tard, me semblait-il.

Il est vrai que contre cette irrésistible improbabilité intérieure se présentaient les récits sacrés. Or voici qu'au milieu de la Bible une phrase de Duchesne éclate comme une capsule de fulminate. C'était à propos de Saint Pierre ès liens. De sa prison, disait-il, il fut sauvé « par miracle ». Vous m'entendez. On n'écrit point « par un miracle », mais « par miracle ». L'expression même de notre cuisinière, quand elle a oublié son roux sur le fourneau et que c'est « par miracle » que la casserole n'a pas été brûlée. Mais ce n'est pas ma cuisinière qui tripatouille ainsi les Actes, c'est quelqu'un dont il est question pour le chapeau. Vous devinez les ravages de cette pirouette dans le chaos d'une âme de vingt ans. Si vous avez des enfants, Monsieur, gardez-les des femmes, mais gardez-les plus encore des livres.

Tous les livres sont mauvais. Il est vrai qu'alors j'en avais faim. Puisque je faisais fonction d'apô-

tre, je n'avais pas à prendre les précautions des catéchumènes. L'index était fait pour d'autres. Donc, après Duchesne, Loisy. Avec les historiens, les exégètes. Hérétiques ou orthodoxes, avant d'accepter une intervention divine, ils aiment mieux croire à un grattage de manuscrit. Au cercle d'études, entouré de regards d'angoisse, j'avais entendu : « Si le déluge a été universel, pourquoi son eau, qui a dû s'évaporer, n'exerce-t-elle aujourd'hui dans l'atmosphère qu'une pression de quelques millimètres ? Si Josué a arrêté le soleil, c'est que la terre a cessé de tourner et comment ce coup de frein ne l'a-t-il pas volatilisée? Comment enfin Jonas a-t-il pu, non seulement vivre trois jours sans oxygène, mais encore traverser le gosier de la baleine qui ne laisse passer que de tout petits poissons ? » Vous avez souri du raisonnement. Vous ne souriez plus, car vous pensez à ses conséquences. Un prêtre, familier avec les vieux pères, me dit que si je les avais connus, j'aurais mis la Bible sur un piédestal, et à genoux, cilice aux reins, je l'aurais prise pour le phare qui fait découvrir aux saints, au fond de leur existence, des mystères qu'aucune science ne soupçonnera jamais. Mais je me suis penché sur elle, avec une loupe. Elle nous en a fait voir de belles. Il est vrai que cela n'avait pas grande importance pour moi. Que Noé n'ait échappé qu'à un raz de marée du golfe persique, que Josué n'ait chanté qu'un chant guerrier de son époque, et que Jonas ait pris je ne sais quelle caverne pour le ventre d'un monstre, ce passé était si loin que ma foi n'était pas en jeu ; sachant la distinction entre l'auteur jéhoviste et l'auteur éloïste, je n'étais plus un catholique primaire ; certains iotas devaient passer pour qu'on

pût adorer en esprit ; et de quelque façon qu'on interprète la lettre, les prophètes ont surgi des entrailles de la pénitence, les saints sont au-dessus des soleils et des feuillets sacrés s'échapperont toujours des colombes pour apporter aux arches futures des rameaux d'olivier.

Ces subtilités scandalisèrent un gros manœuvre qui me demanda si je croyais que la baleine avait avalé Jonas. Oui ou non ? Je répondis non. Il se leva et nous ne l'avons jamais revu.

En me heurtant au miracle, j'avais renoncé à lier le monde naturel et le monde surnaturel. Mais à l'intérieur du monde surnaturel lui-même les mystères abondaient, qui choquaient ma raison. A leur sujet, mes auditeurs me transmirent les réflexions lues dans les journaux. Là, vous le savez, c'est de toutes nos doctrines qu'on ricanait. J'étais trop jeune, j'entends trop jeune d'expérience religieuse, pour me les être incorporées. Elles avaient été pour moi des leçons et non des nourritures. L'immaculée conception, je l'avais longtemps confondue avec la conception virginale de Jésus. La rédemption s'était passée sur une croix étrangère, que je ne pensais pas, comme un saint Pierre ou un saint André, à prendre pour modèle, même inimitable, de ma croix propre. Le Paraclet voletait par ci par là comme une colombe, au lieu d'être la langue de feu dont j'aurais appelé les sept dons dans ma poitrine. Les autres, sous ma direction, faisaient à peu près ce que vous appelleriez les mêmes contresens. A aucun de nous les dogmes chrétiens n'apparaissaient comme les réalités d'un autre monde, aussi vrai et plus riche que le nôtre, dont les habitudes du siècle nous avaient fait perdre le chemin ; ce n'étaient que

des projections célestes sur les écrans dressés par la science. S'ils nous offraient des difficultés, nous étions portés à en chercher les solutions dans des textes qui n'étaient pas toujours les textes sacrés. A travailler ainsi, nous ne pouvions regarder les articles de notre Credo que comme des sortes de postulats d'Euclide. En aurais-je connu un sens plus profond, je n'aurais pas osé l'exprimer, de peur que ces âmes simples trouvassent les dogmes trop étranges pour y adhérer encore. Plusieurs prirent mon scrupule pour un doute. Deux nouveaux disciples passèrent à l'ennemi.

Comment donc m'expliquer, mon Dieu ? Ne fallait-il pas que pour ma part je découvrisse d'abord la nature du dogme et le mécanisme de la foi ? Sur ces sujets des livres venaient de paraître. Evolution des dogmes et grammaire de l'assentiment étaient des titres à la mode. Je lus. Tout homme, était-il écrit, a besoin de croire ; de ce besoin naissent des formules religieuses ; en adhérant à ces formules on acquiert une intuition de l'infini; et ainsi les énoncés les plus absurdes sont ceux qui trompent le moins. Je ne comprenais pas, mais je voulais comprendre. Mon expérience m'avait déjà fait pressentir qu'il y a plusieurs ordres de connaissance. L'une se recueille assis devant un abat-jour transparent : c'est l'érudition. Une autre se conquiert dans une démarche obscure : c'est l'invention. Peut-être une troisième viendrait-elle de la pratique religieuse : ce serait la foi. Il me faudrait en étudier de plus près ce que je nommai, selon la mode, un processus. Mais, à vouloir tout seul forcer un dogme à entrer dans un esprit, on risque de réduire la croyance à un acte qu'on peut produire à son gré, comme la

quinine fait tomber la fièvre. C'est le danger de toute apologétique qui se prétend psychologique. Ne deviendrais-je pas comme ce père Hyacinthe dont les vieilles dames parlaient avec horreur ? Eh bien, soit. C'étaient les risques de l'apostolat. Il y a des soldats qui se font tuer. Il y a des médecins qui attrapent le choléra. Il y aura quelqu'un qui jouera son paradis pour essayer de sauver trop d'âmes de l'enfer. Puisque le clergé ne voulait pas comprendre l'immense indigence du peuple, c'est moi qui occuperais le poste qu'il avait déserté. Et incompris, solitaire, riche de ma courte psychologie, je retournai vers ceux à qui je prétendais imposer des recettes.

Mais au cercle d'études on écouta mes commentaires savants avec plus de scepticisme et mes commentaires pieux avec moins de recueillement. On cessa de me consulter à propos d'une querelle entre le père et la mère. On ne prit plus plaisir à m'accompagner par les rues. Peu à peu les auditeurs vinrent plus tard ou moins nombreux ; c'est l'été, ou c'est la grippe, me disais-je, alors qu'arrivé le premier je tournais autour de la table vide avec le cœur serré ; par quel prodige, moi qu'on avait toujours tant entouré, me délaissait-on aujourd'hui ?

Comme tous les orgueilleux, je m'entêtai. Privé de fleurts spirituels, je voulus me hausser aux affections collectives. Je ne serais chéri que des foules. Mon apostolat se bornerait aux grandes conférences. Mais j'avais beau préparer mes phrases devant mon miroir et les crier au milieu des toussotements du public, je sentais qu'entre mes auditeurs et moi il n'y avait plus d'électricité. « Vous êtes surmené », me dit un soir le prêtre qui présidait la

réunion. A partir de ce moment on m'invita moins souvent à parler. Moi-même je me sentais si gêné que je finis par ne plus accepter. Il y a au musée du Luxembourg un tableau qui représente l'excommunication de Robert le Pieux : un cierge renversé, des cagoules qui disparaissent, toute une mise en scène qui m'avait toujours laissé froid. Je le revis par hasard et il me secoua comme un chef-d'œuvre. Moi aussi j'étais excommunié.

Par bonheur, il ne me fallait renoncer qu'à une société qui ne pouvait pas être la mienne. Fourvoyé, puis renvoyé, je revenais à mon vrai destin. Pas besoin de conquérir les autres pour être un honnête homme. Au diable l'analyse et l'apostolat.

Après cette crise, dans le calme, j'achevai de préparer l'internat. Comme j'étais encore las, je choisis dans l'étude ce qu'elle avait de plus facile, la compilation de faits que je n'eus pas de peine à mettre en ordre pour les apprendre ensuite par cœur. Je fus reçu à mon premier concours, grâce au bagout que je venais d'acquérir, à la protection d'un patron hargneux et à une chance que je n'avais pas méritée. Mais on ne croit qu'à la chance des autres. Je me sentis digne de récompense. Depuis longtemps j'étais chez mes parents comme un pensionnaire étranger. Je n'eus pas de peine à leur faire comprendre que, l'hôpital étant loin et les gardes de nuit fréquentes, je ne pouvais plus habiter chez eux. Ma mère eut le tact de ne pas se mêler outre mesure du choix de ma garçonnière. J'y vécus pendant plusieurs mois dans une solitude laborieuse.

Cependant mon cœur souffrait de cet isolement, et d'une façon nouvelle. J'étais à l'âge social. J'avais besoin de m'associer, sinon de m'agréger.

Mon service, avec un patron charlatan et un chef de clinique fumiste, ne pouvait pas m'attirer. Le groupe intéressant me fut révélé par la lecture d'un petit livre de Loisy, « l'Evangile et l'Eglise ». Là et dans les commentaires de quelques chrétiens qu'il avait passionnés, je trouvai, au moins pour un temps, la solution des deux problèmes que je cherchais à résoudre, celui de mes affections et celui de mes croyances.

Entre tous les miracles racontés, un est indéniable : c'est la réussite, pendant dix-neuf siècles, de cette humainement absurde société qu'est l'Eglise. On peut avoir en elle toute confiance. On peut en particulier croire en elle. Au lieu de chercher à démontrer tous les dogmes un à un, il est plus raisonnable d'y adhérer en bloc, par cela seul que c'est elle qui nous les propose : dans le surdogme de l'Eglise toute la croyance est contenue : hors de l'Eglise non seulement point de salut, mais point de lumière.

Il me sembla que je venais de rencontrer une apologétique solide. Tandis que les concordistes défendaient pied à pied un terrain qu'à coup sûr ils savaient devoir abandonner un jour, les ecclésiasticistes s'étaient placés d'emblée sur le plan supérieur où ils demeureraient à jamais inexpugnables. Tout m'engageait à m'y hisser avec eux. Je m'y décidai presque sans réfléchir. Il y a quelques mois j'aurais hésité, en me disant que, l'Eglise étant un groupe comme la bourgeoisie, ses croyances sont sorties de ses habitudes. Comme je jugeais les bourgeois, j'avais jugé mes professeurs de collège, nos prédicateurs de paroisse, et jusqu'aux évêques administrateurs du temporel. Mais à présent ce vieux corps me

semblait renaître de sa léthargie. Les deux formes de cette renaissance étaient le modernisme intellectuel et le modernisme social.

Tous deux avaient des défenseurs admirables.

Je revois encore leurs figures, et si je vous en décris aujourd'hui quelques ridicules, croyez bien que je les avais si peu aperçus du premier coup d'œil que je me croyais prêt à donner ma vie pour plusieurs d'entre eux.

Ici c'étaient des réunions de pensée. De quoi parlait-on ? Ces choses me dépassaient. L'air résonnait des mots « immanence », « réalité vécue » , « schémas d'action », « dogmatisme moral », mais en les prononçant les métaphysiciens braquaient sur le vide des yeux si résolus que ces miroirs me paraissaient créer de la lumière. En face d'eux, les exégètes étalaient chaque fois une grande découverte, virgule déplacée qui entraînait la fin d'une légende, ce pourquoi ils se frottaient les mains avec un fracas de danse macabre. Quant aux historiens, qui étaient en même temps des politiques, ils se voyaient créant des cardinaux, déplaçant des nonces, déposant des patriarches, avec des sous-entendus et à mi-voix, comme il convient. Tous s'accordaient dans un double jugement : « Il faut être de son temps » et « Les incrédules n'existent pas devant nous ». La parlotte s'achevait en complot. On faisait le plan d'une nouvelle « somme théologique » et on nommait les prosélytes qui en répandraient l'essentiel. Conspirations d'autant plus courageuses que déjà l'un d'eux avait été privé de sa chaire et qu'un autre avait reçu défense d'écrire. J'étais très fier de manger des petits gâteaux et de boire des sirops clairs entre une redingote d'institut et une soutane

qui sentait la bibliothèque nationale. Mais honteux aussi d'être seul à sortir de ces catacombes sans risquer le martyre, pendant que je recevais une poignée de main et un « Adieu, mon cher » de quelqu'un qui, demain peut-être, serait jeté aux bêtes du cirque.

Ailleurs je voyais les catholiques sociaux. Ceux-là travaillaient au soleil et vraiment en face de la dent des fauves. J'entends qu'ils allaient à ce qu'il y avait de plus peuple dans le peuple. Ah, les braves gens ! Entre la bourgeoisie et l'Eglise ils avaient coupé les ponts. Le Christ n'avait pas une pierre pour reposer sa tête : eux n'avaient de halte qu'en face du zinc des bistros. Têtes mal peignées. Soutanes crottées. Coups de gueule dans les réunions publiques. Batailles aussi dans la rue. Souvent ils avaient le dessus. L'ouvrier de Paris est un bon garçon qui a, plus que nous, désir d'idéal. Jamais on n'obtiendrait rien de lui en lui vantant le respect des privilèges acquis et en l'appelant aux obligations rituelles. Ils prêchaient donc comme ils croyaient que leur Maître avait prêché. Dans l'Evangile on trouvait le remède à toutes les douleurs, mais aussi la raison de bien des revendications. Si le Seigneur revenait devant le péristyle de la Bourse, de quel fouet il chasserait les vendeurs du Temple (Assentiment). Il est écrit : « Les premiers seront les derniers » : c'est donc l'Evangile lui-même qui vous invite à monter à la place à laquelle vous avez droit (Bravos). Rappelez-vous enfin que les premiers chrétiens ne possédaient rien en propre, et voilà, dans le plus divin et le plus humain des livres, les bases du socialisme, le socialisme vrai, le socialisme éternel, le socialisme qui... (Acclamations prolongées).

Les orateurs, les lieux de réunions, les auditoires se multipliaient. Des prêtres furent élus à la Chambre. Les troupes de Jaurès étaient prêtes à se débander. On était dans la fièvre qui annonce la conquête. Si quelques évêques s'alarmaient, il ne fallait pas plus s'en inquiéter que Jésus ne s'était soucié du sanhédrin, et si dans la bagarre on recevait un coup de couteau ou un coup de revolver, tant mieux : « Sanguis martyrum semen Christianorum ».

Moi, j'allais des uns aux autres, écoutant, lisant ou rêvant. A vrai dire mon tempérament me poussait vers les intellectuels, mais aux saisons où mon sang bouillait j'allais donner un coup de main aux sociaux : au milieu de leur jeune garde jouer de la canne me soulageait ; vraiment j'étais trop aristocrate pour aller au peuple sans taper dessus. A part ces accès, ici et là, je n'étais que spectateur. Crevant d'orgueil d'être passé du rang à l'état-major, j'y paradais sans responsabilités. N'ayant plus de ministère, je trouvais à la vie intérieure de moins en moins d'attrait. J'avais à peu près renoncé à la corvée des prières. Je me contentais, avant de faire mes Pâques, d'un bref regard sur ma conscience qui ne m'apprenait rien dont je ne fusse flatté, et je jetais mon chapeau et mes gants dans le confessionnal le moins achalandé.

Dans de telles dispositions, il n'était pas étonnant que ma critique s'attaquât à ceux mêmes qui me l'avaient enseignée. Si l'Eglise officielle continuait à me sembler l'infidèle gardienne d'une bibliothèque, les nouveaux docteurs qui s'étaient donné pour tâche de distiller ces textes en esprit étaient-ils autres que des rats grignotant des fautes d'impression ? Cette idée me fut suggérée à diverses reprises par

des orthodoxes qui, ayant souci de mon orthodoxie, s'efforcèrent de me montrer la contradiction dont le modernisme, à leur avis, devait périr bientôt.

Oui, me dirent-ils, les modernistes scientifiques n'étaient que des concordistes. Ils prétendaient rendre à l'Eglise sa place, mais en acceptant les conquêtes du siècle. Ils avaient beau caracoler, on les voyait à genoux dès que passait la science. En effet, l'un d'eux, que j'avais pris pour un grand mystique, ayant dû abandonner son enseignement, se contenta, dans son presbytère, de corriger des textes et d'élever des lapins : à celui-ci les manuscrits sacrés ne brûleront pas les mains et il n'entendra jamais de voix miraculeuses dans les arbres de son potager. J'en rencontrai un autre, non moins illustre, dans la rue, accompagné par hasard de mon ancien professeur de quatrième ; il pleuvait ; leurs soutanes étaient relevées : quatre mollets maigres ; peu s'en fallût que le grand homme ne me semblât rabaissé au niveau du pion.

On ajouta que les autres, les démocrates chrétiens, étaient moins des enfants de l'Eglise que des enfants de la Révolution. Avec un cœur qui adorait la foule parce qu'il avait renoncé à adorer des femmes, ils n'avaient de passion que pour le principe de 89, le droit de l'individu au bonheur. De l'individu, car ils se révoltaient, en dépit d'une soumission formelle, contre l'Eglise, contre l'Etat, contre l'usine, et au bonheur terrestre, puisqu'ils ne prêchaient que la lutte contre le taudis, la lutte contre la tuberculose, la lutte pour la poule au pot, la lutte pour la famille nombreuse, la lutte pour le théâtre chrétien, pour ce qui, ici-bas, n'est pas le royaume de Dieu. Leur ardeur était singulière à paraître de

braves gens : en vain était-il écrit : « Vous serez mes disciples quand on vous méprisera », ils ignoraient quelle contagion d'amour se dégage de toute haine longtemps supportée : c'est eux qui ont inventé le christianisme fleurt ; comme une soutane est noble sous l'écharpe de député ; comme c'est bat, le sermon sur la montagne traduit dans l'argot de Montparno. J'en vis un qui venait de faire crier à une salle de mille anarchistes : « Vive Jésus-Christ ! » ; comme on applaudissait sa péroraison, il se releva pour saluer ; j'aperçus sur sa figure rasée le sourire de Coquelin ; je faillis avoir la nausée.

Enfin celui d'entre eux dont j'avais fait une sorte de directeur de conscience parce que je lui trouvais à la fois la science d'un saint Thomas et la candeur d'un saint François, j'appris un vilain matin qu'il venait de s'embarquer avec une femme. Sans attendre la condamnation de Pie X, je jetai le froc moderniste aux orties.

Peut-être me trouvez-vous injuste envers d'anciens amis. On pouvait être orthodoxe sans être ingrat. Je n'ai pas retenu toutes leurs vertus et sans eux je serais peut-être devenu tout de suite athée. Mais je leur en voulais de m'avoir montré une nouvelle affaire Dreyfus qui divisait l'Eglise. Pourtant mon principal désir fut alors d'employer le temps que n'exigeaient pas le laboratoire ou l'hôpital à élargir ma culture. Depuis trop longtemps j'étouffais dans ces cercles de la rive gauche où l'on ne savait que dépecer dans son coin ou se jeter au visage le peu de pensées qu'on détenait. J'avais besoin de humer des erreurs étrangères. Je résolus donc de prendre le plus de congé possible et de voyager. Par malheur, c'est moins mon milieu qu'il

fallait fuir que tous les préjugés qu'il avait accumulés autour de moi et que j'emportai partout comme un manteau de fumée.

C'est ainsi que je fis des séjours d'une ou deux semaines en Italie, en Angleterre et jusqu'en Russie. Séjours ou, pour être plus exact, promenades que je n'avais guère le temps de préparer, mais pendant lesquelles je profitai des moindres occasions pour essayer de me faire l'âme des indigènes. Ce fut seulement de leur religion que j'essayai de me pénétrer. Cependant ce christianisme qui m'imprégnait se corrompait au moindre fait.

A mon dernier voyage, sur le Kremlin, je regardais comment le soleil couchant illuminait les clochers d'or jaillis des toits verts et des boulevards en feuilles et j'écoutais les carillons qui tendaient un réseau d'airain sur la ville sainte. En désirs et en regrets informulés, je songeais qu'il serait bon d'établir sa tente de pèlerin sur cette colline, ou sur un plateau londonien, plutôt que devant la frivolité parisienne, encore moins au milieu de la pompe vaticane. Je songeais que ces schismatiques, que ces hérétiques sont peut-être plus bénis de Dieu que ceux qui se disent superbement catholiques quand ils ne forment qu'une province dans l'Eglise universelle. Je songeais que les dissidences des Eglises ne sont dues qu'à la nécessité d'adapter l'Evangile aux tempéraments des peuples, depuis les Anglo-Saxons, plus personnels et plus intérieurs, jusqu'aux Slaves qui ont besoin de prier coude à coude, d'oublier leurs misères dans la magnificence du culte et de sentir leurs inévitables péchés écrasés par les voûtes byzantines. Mon Eglise à moi, en ce

moment déchirée par l'incurable anarchie celte ou latine, a seule besoin de l'autorité romaine, de l'administration romaine, de la bureaucratie romaine. Il lui faudra bien abandonner la hiérarchie de ses évêques, l'intransigeance de son syllabus, le paganisme de ses statues, pour se fondre avec ses sœurs séparées, le jour, lointain et fatal, où il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur ; et ce jour-là, devant le dôme de Saint-Pierre, nous serons forcés d'accueillir les prophètes improvisés qui viendront de l'île angélique pour prêcher en plein vent, et les moujiks qui le jour de Pâques vous embrasseront en criant : « Christ est ressuscité ! » Voilà les choses qui se pensaient en moi. Ainsi le modernisme continuait à me ravager. Au modernisme scientiste et au modernisme démocratique s'en ajoutait un troisième, que j'aurais pu appeler modernisme sociologique. Il n'avait pas été classé, car les Latins, qui voyagent peu, l'ignoraient. Mais il était de la même essence, démocratique puisqu'il décrétait l'égalité entre les sectes, scientiste puisqu'il parlait au nom de la science la plus jeune et la plus incertaine de toutes. Après eux il acheva de me prouver que l'Eglise n'est pas le nécessaire canal de la vérité. Le jour donc où je renierais l'Eglise tout à fait, je dénoncerais tous les dogmes dont elle est le seul soutien. Ce jour luirait-il ? Etait-il prochain ? Je ne répondis pas encore, car, m'étant transformé depuis plusieurs mois en un simple enregistreur, je me sentais incapable de me passionner pour un problème spirituel.

J'avais autre chose à faire. Mon internat se poursuivait. Tout en m'acquittant honnêtement de mon service, je me préoccupais tout ensemble de ma

thèse et de ma carrière. De ma thèse, je voulais faire un monument de même grandeur qu'une thèse de doctorat ès-sciences. Ma carrière exigeait des relations qu'on ne peut acquérir trop tôt. Je redevins mondain. Par calcul, puis par vanité, enfin par plaisir. Maintenant on pouvait entrer dans un salon sans qu'on vous parlât de l'Affaire. A vingt-quatre ans toute ma timidité avait disparu. Puisqu'on lisait, paraît-il, mon avenir sur mon front, que je savais, ainsi que tout conférencier, m'adosser à une cheminée, et que, pour avoir traversé plusieurs frontières, j'employais sans pose quelques mots étrangers avec l'accent exact, on me désira. J'étais de ces jeunes gens avec qui les vieux messieurs daignent causer un quart d'heure en prenant le café et que certaines femmes ont à honneur de lancer.

Les premiers croyaient inspirées par une respectueuse déférence les questions que je ne leur posais que par une curiosité ironique. Depuis l'Affaire ils avaient bien vieilli. Elle avait suscité leur dernier effort pour défendre leur puissance. Il avait été trop intense pour qu'ils pussent le renouveler avant des années. De l'autoritarisme qui m'avait frappé autrefois il ne leur restait que l'orgueil de leur caste. Hors d'elle, tout ce qui triomphait n'était que sottise et corruption. C'est pourquoi l'Eternel conservait les restes de la bourgeoisie française pour une régénération future du genre humain. Mais en attendant, la bourgeoisie française ne comptait que sur l'Eternel. Elle lui aurait fait injure en bougeant. A propos d'un siège perdu à un conseil d'arrondissement, tous gémissaient : « Où allons-nous ? » et laissaient retomber au fond de leurs fauteuils

usés leurs membres craquant de rhumatismes, de sciatiques et de gouttes. Pour lutter contre les francs-maçons, les juifs, les socialistes, c'est-à-dire contre le diable, ils ne connaissaient qu'une arme, la liberté. Mais à la manière des faibles, au lieu de la prendre, ils l'imploraient. C'est au nom de la liberté que cet industriel voulait voir dissoudre les syndicats ouvriers, sans concevoir qu'on pût y arriver autrement qu'à l'aide de bons bulletins de vote. C'est au nom de la liberté que ce rentier condamnait l'impôt sur le revenu et l'inquisition fiscale, mais il n'avait pas trouvé d'autre solution que la fuite de ses capitaux à l'étranger. C'est au nom de la liberté que ce président d'œuvres refusait de faire bastonner des propagandistes néomalthusiens : les droits de l'homme impliquent les droits du satyre. C'est au nom de la liberté encore que tous réclamaient, pour les congrégations, le droit commun. De la liberté ils n'osaient pas faire usage. Le concept même de liberté était un narcotique qui les paralysait. Comme dans la Marseillaise, ils criaient: « Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs ». Moi, au contraire, je voyais dans la liberté non un mot magique à invoquer, mais une réalité à utiliser. Enfant gâté, adolescent solitaire, voyageur fantaisiste, je prétendais mettre leur libéralisme en pratique. C'était même pour moi une bonne fortune de trouver chez eux un code tout fait pour mes habitudes naissantes. Celles-ci éclairaient celui-là, celui-là renforcerait celles-ci. Transposant leurs bavardages dans ma vie, avec le souci de l'attitude et du mot qui scandalisent, je reçus des israélites, je me liai avec des artistes, et, dédaignant le fumoir pour le salon, je fis la cour aux femmes mariées

jusqu'à ce que l'une d'elles voulût bien m'accepter pour amant.

Cette fois je ne ressentis ni trouble des sens ni appel du cœur. Encore moins d'hésitation avant, de repentir après. Comme j'avais critiqué les dogmes, je m'étais mis à critiquer les préceptes. Des commandements de l'Eglise il ne pouvait être question. Je m'attaquai au décalogue ou plutôt à un code qui a pu être aussi celui des Peaux Rouges ou des Peaux Jaunes. Si les doctrines dépendent des logiques des peuples, à plus forte raison les codes de leurs tempéraments. La morale qu'on dit naturelle n'est qu'une morale de nation ou de classe. Qu'y a-t-il de naturel dans la monogamie, quand Jacob et Charlemagne ont été polygames ? J'ai de petites cousines qui ne forniquent pas, mais une bonne les accompagne pour traverser la rue. Les prêtres eux-mêmes connaissent l'aiguillon de la chair, au point que certaines églises les obligent à se marier. Ceux qui ont institué la pénitence admettaient par là le péché. La phraséologie sacramentelle, au lieu de me terrifier, m'amusait. On m'avait trop poussé vers la surnature : il était temps de profiter de la nature. C'est de ces pensées que je déduisais la nécessité d'une liaison. La formalité accomplie, je plastronnai. Une maîtresse mariée fait partie de la garde-robe d'un homme comme il faut. Je promenai ma réputation jusqu'à la messe de onze heures. Il ne me déplaisait pas que les regards que j'attirais fussent chargés du terme ecclésiastique « adultère » et, sans éprouver le petit frisson du sacrilège, je rendais poliment à l'autel des devoirs compensateurs. J'étais désormais un homme complet. Cependant, au sermon, si l'on me présentait

quelques dogmes en détail, je m'apercevais que je les rejetais formellement. Qu'est-ce que la rémission des péchés, pour qui ne sait même plus quand il pèche ? Qu'est-ce que la rédemption, puisqu'il peut encore moins distinguer le péché actuel du péché d'origine ? S'il méconnaît la rédemption, quelle fin donnera-t-il à l'incarnation ? Et si l'incarnation est pour lui lettre morte, comment prêtera-t-il à la Trinité un sens ? Ma croyance et ma vertu avaient chancelé, indépendamment l'une de l'autre, à diverses époques de ma vie. A présent, elles étaient prêtes à tomber l'une sur l'autre, pour ruiner d'un coup ce que quelques habitudes auraient pu préserver de la chute.

Je ne vous raconterai pas ce banal collage. Jalousies, menaces, coups. Elle parlait de divorcer ou de se tuer pour moi. Elle m'aimait. Tout le monde m'aime. Quelle misère ! Au bout de quinze jours j'avais eu envie de rompre. Reste de scrupule ou réaccoutumance à la volupté, elle me tint des mois. Pour mon malheur, ma thèse avait pour objet le cancer, que d'autres étudiaient. La moindre de leurs notes à l'académie de médecine me rendait enragé. En retard, en retard de six mois, en retard de toute ma vie. Vraiment la femme est l'ennemie de l'homme. Il fallait sauver coûte que coûte ce qui m'était devenu plus précieux que toute foi et que toute morale, mon droit au travail. Je réussis. Ne me demandez pas comment. Et ne vous étonnez pas outre mesure que je n'eusse éprouvé de remords ni pour la façon dont je m'étais donné, ni pour celle dont je m'étais enfui. Je n'avais que la hâte de me réhabiliter.

O chasteté qui rendait mes membres forts et sou-

ples comme des membres d'athlète. Chasteté qui faisait mon esprit si actif qu'il me suffisait de tremper ma plume dans l'encre pour faire surgir de ma subconscience un feu d'artifice d'idées neuves. Chasteté qui me faisait goûter le moindre éclat des choses, la moindre bonté des gens, comme si dans cette hypnose j'avais été le résonnateur universel. Chasteté qui le soir rend délicieux un lit de paille, qui le matin fait respirer même à Paris comme un air de montagne parmi des chants d'oiseaux et dont les insomnies, tout ensemble inquiètes et calmes, mettaient une continuité surhumaine dans ma vie créatrice. Je me vautrai dans la chasteté comme dans une volupté supérieure.

C'est qu'elle était la condition d'un travail plus original. Excité par la concurrence, gorgé d'érudition et me devinant capable, comme j'avais dominé des femmes et des hommes, de saisir bien des vérités, j'avais recommencé mes recherches comme un coureur, longtemps prisonnier, reprend son élan. Comment avais-je pu, pendant tant de mois, ne pas entendre ma vocation d'intellectuel et quelle maladie que la jeunesse, puisqu'on s'y épuise en fièvres vaines au lieu de se fixer sur les tâches auxquelles on est apte ? Je voulus donner un démenti à ceux qui placent la passion charnelle au centre de notre activité. De nouveau pour moi les idées primèrent les gens. Elles au moins ne trompent pas.

Ma science fut ma maîtresse. Pour elle je me croyais capable de voler ou de tuer, et j'en étais fier. Je vous ai dit que dans ma thèse je cherchais à étudier certaine particularité du cancer. Cancer ou rayons X, peu importe. Ce que je voudrais vous montrer, c'est par quelles peines et quelles joies je

m'étais attaché à mon travail. L'acte de la découverte m'apparut le plus merveilleux des sports. La libido sciendi n'était pour moi qu'une libido sentiendi : me sentir en train de savoir, telle était ma concupiscence. C'est ce développement de moi-même que j'aimais, au sens strict, avec passion.

D'abord, fuyant toute distraction, on parcourt des sentiers battus, à petite allure, pour s'entraîner. Lectures sur le sujet, ou méditations sur les méthodes des sciences voisines, afin tout ensemble de se replacer dans le milieu et d'y renouveler l'atmosphère. Pas très excitant, ce jeu de manège. Il faut se cravacher quelquefois. Si on n'en avait pas le courage, tout serait à recommencer. Enfin, sans qu'on sache pourquoi c'est aujourd'hui plutôt qu'hier, on se trouve tout à coup en train. On s'en aperçoit à ce qu'on multiplie les hypothèses et les réactions. Les griffonnages et les tubes vous entourent comme un alchimiste. On mange au laboratoire, on sort de son lit pour noter une pensée, on envoie au diable ceux qui viennent vous déranger, fût-ce par un simple sourire. Pourvu que je ne sois pas interrompu par une maladie de ma mère ou le mariage d'un cousin. On a besoin d'être seul dans un monde d'idées qui vous frôlent, imprécises et dorées, comme des nuages.

Si on a la chance de traverser cette fièvre sans en être épuisé, on tombe bientôt dans une singulière aventure. Les documents se brouillent. Des faits même semblent se contredire, oui, se contredire et contredire en même temps d'autres faits établis par des savants illustres et jusqu'à certaines doctrines depuis des années par tout le monde admises. On repasse ses fiches, on refait ses mesures. Mais la con-

tradiction persiste. Une troisième fois, dans un nouvel ordre, suivant une autre méthode. Toujours cette contradiction. Alors on s'exaspère. Mais contre quoi ? Faits, lois, théories, règles de la logique, puissance de la pensée, tout s'échappe et on est dans le noir. Cependant on ne sent pas la moindre migraine. C'est à désirer se savoir malade ou à se casser la tête contre les murs. Bon sang de bon sang, je ne suis pas devenu fou. Si, vous êtes devenu fou, et c'est le beau de l'histoire. Vous êtes fou d'avoir admis, comme les gens de sens commun, quelque principe que précisément une de vos expériences, si vous savez l'interpréter, va dans quelques jours mettre à bas. Seulement c'est à l'aide de ce principe que jusqu'ici vous aviez exprimé tout un chapitre de votre science. Il vous faut trouver, dans l'abondant désordre de vos hypothèses informulées, un principe nouveau à l'aide duquel tout ce chapitre s'énonce en un nouveau langage, aussi vrai, plus commode.

Vous voilà donc à l'œuvre. Œuvre de synthèse, où les instruments de laboratoire ne vous serviraient plus : les données inutiles vous submergent comme une avalanche. Œuvre de rénovation, où vos meilleurs auxiliaires sont les fantômes des nuits, car dans le tunnel il faut décrocher des blocs d'antiques évidences. Œuvre longue surtout, où, indifférent aux lieux, rentrant en vous-même, vous passez des heures, des jours, des semaines de douleur ou de désespoir. Beaucoup s'arrêtent. J'ai continué. C'est-à-dire que peu à peu j'ai dépouillé mon vieil homme de pensée. Je me suis créé, pièce à pièce, une nouvelle logique. Une petite lueur m'est apparue, puis elle a grandi, elle s'est précisée, elle a jailli, elle a

tout illuminé. La paix m'est revenue. La découverte était faite.

Ainsi la découverte n'est pas un regard d'aigle ; c'est principalement, sinon uniquement, un changement intérieur, mais aussi grand que celui d'un ver qui a percé sa chrysalide. Je n'avais trouvé qu'un procédé de mesure pour des recherches plus importantes, mais je sentais que ma méthode était celle d'un Faraday qui avoua : « Si vous saviez comment je travaille, vous me prendriez pour un imbécile », ou d'un Newton qui répondit à ceux qui lui demandaient comment il avait trouvé la gravitation universelle : « En y pensant toujours ». J'étais de leur classe. Peut-être même étais-je parent de Bernard Palissy, car, pour arriver, je crois que j'aurais été capable de brûler mes meubles.

D'ailleurs peu m'importait que mes travaux servissent ou non à guérir : leur bienfaisance possible ne m'apparut jamais un motif efficace ; si j'entrevoyais parfois l'hôpital, ce n'était que comme une annexe du laboratoire ; si même j'arrivais à démontrer que le cancer est la seule maladie inguérissable, comme d'autres ont ôté aux hommes l'illusion du mouvement perpétuel et de la pierre philosophale, je tiendrais ma vie pour féconde : c'est le sort de l'humanité de souffrir pour la vérité. Etait-ce même la vérité que je cherchais ? Une semaine de fatigue j'ai demandé des hypothèses aux tables tournantes. Une autre fois j'ai exigé que ma méthode fût élégante : des instruments polis, des calculs faciles, une cohérence de raisonnements étaient ma principale fierté. Mon œuvre serait belle comme ma personne. Je ne voulais pas de redingote sur ma statue, mais autour du socle des fleurs, et qu'il fût sur un haut lieu où le

vent le frapperait. Mais, comme j'avais chassé l'image impure de l'hôpital, je chassai l'image stérile du marbre, car déjà des théories nouvelles m'emportaient dans le vent de l'esprit. O joie, joie, joie sans pleurs, joie de jeune dieu. C'est pourquoi je ne rendis jamais à Dieu d'actions de grâces.

Au reste j'étais à bout comme un ressort détendu. Pour longtemps je serais incapable du plus petit effort spirituel. Je m'épuisais par contre en efforts pour dormir. Suggestion ou véronal, tout échoua. Aussi un soir j'allai dans un café concert, je pris la première femme qui se présenta et je lui demandai le sommeil.

Toute l'année suivante se passa en alternatives de labeur et de fête. Le travail, il est vrai, occupa presque tout mon temps et je lui réservai tout mon respect. La fête se réduisit à de rares passades où je prenais une partenaire, sans examiner son visage, rien que pour les atouts qu'elle m'apportait. C'est alors que je compris combien la vie de mon esprit et l'automatisme de mon corps se ressemblaient. Je vous ai dit que la chasteté, en même temps qu'elle chargeait mon intelligence d'un bouillonnement de pensée, rendait mes membres délicieusement légers. De ce tumulte et de ce rajeunissement je jouissais en égoïste. Installé en ma tour d'ivoire, je laissais parfois se mêler les images de courbes qui d'elles-mêmes s'organiseraient en lois et les images d'autres courbes, colorées, chaudes et tentatrices, jusqu'à ce que, haletant à la poursuite de l'intuition qui m'échappait, je n'eusse plus que le désir de substituer à cette inaccessible ivresse de plus simples assouvissements. A la fin d'une longue période de continence, ces émotions allaient jusqu'aux lar-

mes. La nuit suivante, ma chair se rassasiait pendant un rêve. Le lendemain je me sentais incapable d'invention. C'était une règle que je ne tardai pas à remarquer. Dès lors je ne voulus plus me priver du plaisir quand j'étais condamné à subir la torpeur. Au premier symptôme qui annonçait la fin de la phase créatrice, je remplaçais le baiser de la science par celui d'une autre maîtresse. L'un et l'autre faisaient partie d'un même cycle psycho-physiologique. C'est pourquoi sans doute les théologiens rapprochent la faiblesse de la chair de l'orgueil de l'esprit. Ainsi je devins tour à tour un intellectuel plus original et un débauché plus... j'allais dire abject ; mais non, cette chose que je ne puis nommer, je ne l'accomplissais que par hygiène. J'étais arrivé à me dédoubler. Dans chacune de mes deux vies, je me sentais d'emblée si à l'aise que c'est à peine si j'avais le souvenir de l'autre ; en tous cas, je ne le voyais que comme des gestes d'un étranger. Pourtant mes deux visages étaient comme l'endroit et l'envers d'un même égoïsme. Je m'y résignai. Ou plutôt je me glorifiais de mes progrès dans la connaissance de mon âme et de ma plus grande maîtrise de mon système nerveux.

A ceux qui se sentent aussi forts Dieu n'est d'aucun secours. Je laissai ma foi dormir. Mais elle dépérissait à mon insu. Il fallut, pour que je le remarquasse, qu'un hasard attirât mon attention sur une phrase de l'Ecriture. Jésus était fils de Dieu, mais moi aussi je suis fils de Dieu. Il est vrai qu'il s'est dit fils unique, mais unique peut signifier privilégié au lieu de consubstantiel. D'ailleurs, chez les Indous ou les Chinois, d'autres prophètes ont prêché d'aussi beaux évangiles et fait de semblables

miracles : si ces prophètes n'avaient pas été des Christs, c'est que Dieu aurait abandonné, au profit des seuls Hébreux, la plus grande partie du genre humain. Bien plus, s'il y a d'autres humanités répandues autour des étoiles, est-il vraisemblable que leurs pères n'aient pas péché et est-il juste que Dieu ne leur ait pas envoyé des multitudes de Rédempteurs ? Il faut juger sainement et largement. Cependant ma méditation s'interrompait et je me demandais si Dieu, après m'avoir laissé douter des autres dogmes, n'allait pas m'enlever le seul qui me restât, la divinité de Notre-Seigneur.

Mais alors je n'aurais plus été chrétien. Or les non chrétiens que je connaissais avaient presque tous les pieds plats et le crâne étroit. Je n'eusse pas tressailli au mot « apostat » comme d'autres au mot « lâches », j'aurais eu honte, en apostasiant, de devoir coudoyer ces cuistres. Ma foi était mon originalité. Pour n'y pas renoncer, il me fallait chercher des critères plus accommodants. Ce fut l'esthétique que j'invoquai. Un philosophe avait intitulé un livre « Du vrai, du beau, du bien ». Ces trois puissances devaient être égales. De l'idée de vérité je glissai à celle de beauté. L'art a ses raisons. J'essayai de devenir fervent d'art chrétien. Précisément je connaissais quelques artistes que leur métier avait menés à la foi. Devant certaines ogives ou pendant certains chorals ils s'effondraient en avouant qu'ils voyaient Dieu. Si je ne réussissais pas comme eux, ils m'auraient au moins appris quelque chose. En leur compagnie, je me mis à l'école de Puvis ou de Franck. Je m'agenouillai devant la Beauté suprême. Oui, je retournai à l'église, mais non plus à l'heure de la messe ; je préférai le salut

et les grandes fêtes, ou bien je visitai Beauvais, Amiens, Chartres, et j'y apportai les mêmes dispositions qu'en écoutant Parsifal ou en traversant la salle des Primitifs du Louvre. Quelquefois aussi, j'allai m'asseoir dans une chapelle solitaire, un évangile ouvert sur mes genoux. La lumière immatérielle des vitraux me transportait vers un monde enchanté. En ce décor sans lieu et sans âge, je voyais passer les personnages de mon livre, ceux des récits confondus avec ceux des paraboles, le Christ cheminant entre les épis, bénissant les petits enfants, touchant les yeux des aveugles, ramenant la brebis perdue, montant sur la montagne où croissent les lis des champs dans la majesté de Salomon, et, à la manière d'un conte de fée, mais d'un conte qui n'aurait été conté qu'à moi, ces choses m'étaient d'autant plus chères qu'elles me paraissaient moins réelles. Du moins j'oubliais un instant qu'il y a une réalité. Mais dès que je me retrouvais dans la rue, le heurt des choses me donnait un petit frisson. Et plus d'une fois, en m'endormant sur le sein de quelque belle d'une nuit, loin de mon ange gardien envolé, j'ai pleuré les costumes blancs d'enfant dans lesquels je suivais les processions de la Fête-Dieu en portant au cou mon petit panier de dentelles vide des roses répandues en vain devant mes Saints-Sacrements perdus.

Ces rares émotions suivaient un excès de labeur. En général, mes jours s'écoulaient si gris et si froids qu'à la fin je me résignai à ne croire qu'à deux choses, un Dieu si lointain qu'il ne m'inquiéterait guère et une âme créée pour une immortalité dont il était téméraire de chercher la nature. Ces deux vérités pouvaient suffire à calmer ma pensée. Quant

aux pratiques religieuses, elles devenaient inutiles. Je les négligeai comme des tapisseries de famille que, faute de place, on laisse au garde-meuble. En même temps je renonçai à peu près aux femmes, qui ne m'attiraient plus depuis que je ne faisais plus d'effort pour les éviter. J'avais un autre rôle à jouer. Ma vie d'homme allait commencer, qui m'offrait des satisfactions plus graves. C'était la fin de mes années d'internat. J'employai quelque temps à corriger les épreuves de ma thèse, dont on fit mention jusque dans les journaux étrangers. Renonçant malgré mes maîtres aux grands concours, j'achetai une clientèle à Paris et je louai un plus vaste appartement. J'avais alors vingt-sept ans.

Depuis des années, j'attendais cette date comme le début d'un apostolat incomparablement plus fécond que ceux de ma prime jeunesse et qui, en dépit de toute vilenie, ennoblirait mon existence. Être non seulement un sauveur de corps, mais aussi un distributeur de moralité, d'autant plus efficace qu'il n'y a pas de vertu possible sans connaissance de ses conditions physiques et d'autant plus écouté qu'on se confie moins au prêtre. C'est que je m'étais efforcé de me persuader que ce métier, où j'étais entré par hasard, m'avait été donné par vocation. Cependant, dans mon cabinet et mon salon pour lesquels je venais de rêver la majesté d'un confessionnal, longtemps je ne me suis senti que campé. J'hésitai des semaines avant de ranger mes livres et une de mes fenêtres restait sans rideaux. Quand je reçus mon premier client, qui était un puissant malade imaginaire, je lui dis qu'il en savait autant que moi, qu'il n'avait qu'à manger du bifteck tous les jours et à s'enivrer le samedi. A la fin, j'acceptai

ma carrière. Je commis même les petites bassesses communes. Tantôt, en face d'une rougeole quelconque, j'affectai beaucoup d'inquiétude pour passer pour un sauveur, tantôt j'envoyai à un chirurgien débutant un richard qui n'avait qu'à moitié besoin de se faire opérer de l'appendicite. Je me vantais parmi mes confrères et je rougissais devant ma glace. Tous les jours se ressemblaient. Je m'agitais comme un automate. Je m'ennuyais surtout.

Je m'ennuyais à tel point qu'un soir je vins demander à mes parents de coucher, ne fût-ce qu'une nuit, dans ma chambre d'enfant. Étonnement. Ravissement. Nous repassâmes des souvenirs de mon enfance et de la leur. Mon père ouvrit son journal et s'assoupit. Ma mère qui, à travers ses lunettes récentes, s'acharnait sur une tapisserie difficile, me demanda si je me sentais heureux. Je ne répondis rien, tant mon cœur était gros de paroles et de larmes, comme sont les cœurs vides. Alors elle murmura, si bas que je dus lire les mots sur ses lèvres, que je devrais me marier. Elle crut que j'allai bondir. Mais depuis des semaines je recherchais si ce qui me manquait n'était pas la ménagère fidèle, obéissante, active et minutieuse comme elle, et ce soir il m'avait suffi de me trouver dans ce décor pacifique pour voir tant de questions confuses se concrétiser en une lumineuse réponse. Je m'approchai, je me penchai, je pris sa tête entre mes mains et mis un baiser sur sa première mèche blanche. Puis... puis, Monsieur, j'étais si sûr qu'elle saurait me trouver l'épouse ou plutôt l'esclave que je souhaitais que je me laissai marier par Maman, comme tant d'autres.

L'homme hésitait à poursuivre un récit qui allait

devenir trop intime. « On me maria » répéta-t-il plusieurs fois en portant la main à sa gorge. Je m'efforçai de faire paraître ma curiosité affectueuse. Il se leva enfin. « Voulez-vous que nous marchions? » proposa-t-il. Nous suivîmes un sentier montant, accélérant ou ralentissant notre allure selon les paysages, taillis, clairières, roches, cascades, échappées sur la vallée, qui lui rappelaient parfois les scènes qu'il racontait. Il commença sur le ton ironique, par pudeur.

Troisième partie

L'époux

L'époux

On me maria. Vous l'avez vue. Je vous souhaite de ne voir jamais le gentilhomme brasseur d'affaires qui lui donna légalement le jour et ma toujours jeune belle-mère qui n'aima jamais tant sa fille que le jour où elle chargea un couvent de son éducation. Par cette union j'entrais dans la bourgeoisie superbe et dessalée. L'Illustration cita notre mariage comme un des plus chers de la saison. Monseigneur déclama : « Vous, Mademoiselle, qui avez si noblement employé au soulagement des misères la fortune que la Providence a daigné vous confier... Vous, Monsieur, qui avez tenu d'une main toujours ferme le flambeau de la science et le flambeau de la foi... » Voilà qu'il a fini. Nous nous sommes passé l'anneau, moi négligemment, comme un mince objet que cacherait le chaton d'une bague, elle, radieuse, comme le premier chaînon de sa chaîne, de sa chaîne de peines, de sa chaîne de peines sereines. Elle a lu, dans son livre de première communion, pendant que j'arrangeais les plis de son voile, que saint Paul ordonnait aux femmes d'obéir

à leurs maris comme l'Eglise obéit au Christ et que le Christ a répondu aux pharisiens que nous ne ferions plus qu'une seule chair. Puis, à l'élévation, je me suis incliné, mais pas assez bas pour ne pas voir qu'elle offrait sa couronne d'oranger à la couronne d'épines. Ensuite les prêtres sont partis pour nous livrer à la foule. Alors, la belle, la pure, la simple, la sainte, la tremblante, l'ardente, la vaillante, la sage vierge, plus folle que les vierges folles puisqu'elle a le malheur de croire en moi, sort de l'église à mon bras, sur un tapis de louage, au son d'une marche de théâtre, pendant qu'en me voyant moi-même si jeune, si fort, si beau et plus fat que nos deux suisses, mille visages envieux semblent dire : « Elle l'a bien mérité ». Nous passons le porche. La place de la Madeleine. Un rayon de soleil. Un déclic de photographe. Justice est faite.

Eh bien, Monsieur, je ne cesserai jamais d'admirer le mariage, tel que ma classe le pratiquait alors. C'est une des plus fortes institutions de cette doctrine, contre laquelle le féminisme proteste un peu tard, et dont nous avons soin de cacher le nom, l'hominisme. Car cette union est une fabrication de mâles. Ils sont partis de cette hypothèse, vérifiée quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, que les jeunes gens sont des cochons, mais des cochons prévoyants, qui veulent s'assurer, une fois mariés, contre les représailles de leurs cochonneries. Donc la patria potestas, après vingt siècles, leur prépare encore les épouses dont ils sont indignes, mais dont ils ont besoin. Les doigts occupés de petits ouvrages ridicules, l'imagination endormie par des livres de piété imbéciles, elles arrivent à ignorer les laideurs qui devraient leur faire prendre en horreur leurs maris.

Dans des couvents, dans des œuvres, aux pieds de leurs mères, elles sont dressées comme des forçats au dévouement quand même. Jusqu'à une certaine coquetterie innocente, qui a le piquant de la nouveauté, sans quoi elles ne supporteraient pas la comparaison avec les anciennes maîtresses, et qui fait qu'on les accepte. Pendant ce temps, le fiancé n'a eu aucune formation du cœur, aucune retenue des sens, aucune préoccupation familiale, aucune conscience d'aucune mission d'aucune espèce. N'importe. La femme a de la vertu pour deux. L'une rachètera l'autre. Il n'y a que la moyenne qui compte. Et la famille, si disparate, si contradictoire même qu'elle soit, demeurera assez stable pour élever des fils aussi misérables et des filles aussi héroïques, maintenant et jusqu'à la consommation de la bourgeoisie française. Voilà le plus beau miracle de notre temps.

J'aurais pu en être une nouvelle preuve si je n'avais dépassé la mesure.

Cependant je n'ai pas osé la profaner tout de suite. Elle m'avait, sans le vouloir, dompté. C'était encore une règle du jeu. Oui, d'abord je me crus transformé par un sentiment qui eût été enfin l'amour. Que vous dirai-je ? De quoi me souviendrai-je même ? Tout ce qu'elle faisait était pour moi la perfection : sa façon de manger une grappe de raisin, à la fois si simple et si élégante, si gourmande du fruit terrestre, si respectueuse du don de Dieu, si amoureuse aussi quand elle me jetait le dernier grain, en lui faisant décrire une courbe d'arc-en-ciel, comme une larme captive et un baiser ensoleillé. Notre voyage de noces. Le seul vrai voyage que j'aie fait. Cette Italie que je croyais avoir apprise naguère, je ne pouvais plus la reconnaître, car je

l'avais vue à l'envers ou en négatif. Après dix-huit ans, malgré l'oubli des lieux, je retrouve mille détails, son pas pour monter l'escalier du palais Pitti, son sourire au soleil qui se couchait derrière le Lido, ou, dans le train qui quittait Ravenne, sa façon de fermer la portière, de tourner le dos aux ruines qui l'avaient ravie et de me jeter autour du cou les deux arches de ses bras : des détails qui sont des mondes. Rien qu'à les nommer je tressaille comme un jeune époux. Jamais je n'ai voulu en rien analyser, de peur d'être irrespectueux. Comment ai-je pu être si heureux alors ? Mais ne me demandez rien de plus sur ce bonheur. J'en ai eu si peu dans ma vie que j'ai bien le droit de le garder pour moi.

Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle était chrétienne en toutes choses. Une foi qui venait du cœur plus que de la tête, mais son amour de Dieu ne l'ôtait pas du monde et la menait directement aux actes. La femme, croyait-elle, a été créée pour se dévouer en peinant, pour avoir des enfants en peinant, pour les élever en peinant, pour les voir partir en peinant et pour mourir en souriant : est-ce que la vie aurait un sens sans nos mystères ? Elle m'emmena à la Sainte Table et au retour je lui serrais doucement la main, comme pour faire couler en moi le trop plein de sacrement qui l'inondait. Ne vous étonnez pas. J'étais absolument sincère. De ma croyance d'enfant il m'était resté deux débris, Dieu et l'immortalité de l'âme. Autour de ces idées j'appelais des images si belles que, pendant que je les admirais, il ne me restait plus de temps pour la critique. Je pris sa foi parce que d'elle je pris tout. Nous relûmes ensemble les malheurs de Sophie. J'ai

aimé le rose parce que c'est dans une robe rose que je l'avais vue pour la première fois. La vie me paraissait avoir un goût de bonbon fondant. C'était mieux que de la puérilité. Car après Madame de Ségur nous avons admiré les auteurs des chansons de gestes et nous savions que Beethoven vieilli s'était renouvelé aux mélodies populaires. Cette parole était notre excuse : « Si vous ne devenez pareils à de petits enfants... ». Pour moi, ce fut une vraie seconde naissance. Mes conceptions premières des choses furent anéanties en quelques semaines.

Déjà, pendant une nuit de notre voyage de noces, nous allions, peut-être dans une forêt, peut-être au bord de la mer, n'existant que pour nous deux. Nous ne pouvions rien dire, sinon « qu'il fait bon » ou « que c'est beau ». Un paradis se créait à chacune de nos respirations. Un coucou qui chantait, une graine qui tombait pouvaient nous rappeler que nous n'étions pas seuls, leurs douteuses évolutions s'arrêtaient bien loin de l'élan humain. S'allumant ou s'éteignant à travers les feuillages, aussi vaines que des feux de bateaux ou que des vers luisants, les étoiles n'étaient que des satellites d'âmes. Et insoucieux du zénith j'appuyais mon vertige à la nébuleuse de cette robe qui déroulait au centre du monde son amitié phosphorescente.

Un peu plus tard, un soir, chez nous, elle venait de faire quelque insignifiante action, rangé mes papiers ou simplement posé ses mains offertes sur ses genoux inclinés. Puis : « Je ferai de toi un grand homme ». A son attitude je la sentais capable de me miraculer. Je me redressai avec la terreur que donne le passage d'une sibylle et j'allai m'accouder à la cheminée. La capitale de l'univers, c'était encore

sa chambre qu'imprégnait le parfum de son christianisme. Sa petite pendule bruissait derrière mon dos, non comme les mécaniques qui m'avaient halluciné naguère, mais à la façon d'un être animé, dont les battements étaient rythmés selon les fantaisies de son cœur. Devant mes yeux le feu de bois faisait danser sur le mur l'ombre géante et grotesque de mes pieds, comme si mon vieil homme avait été expulsé de moi. Et dans la honte d'avoir pu croire au déterminisme universel je tombai à genoux devant elle.

J'étais encore dans cet enchantement quand nous soupçonnâmes l'immense petite nouvelle... Monsieur, que fait-il, à cette heure, l'enfant que nous avons commencé à choyer tant de mois avant sa naissance ? Elle avait lu quelque part que, quand le cerveau du bébé est assez développé, son caractère futur dépend de celui de la mère qui le porte. Son livre détaillait : tel mois est celui où prédomine la croissance des centres intellectuels, tel autre... Nous étions précisément dans le mois esthétique. Il lui fallait vivre en pure beauté. Je fermai notre porte aux gens, fussent-ils amis, qui ne savaient pas sourire, je fis changer le papier de sa chambre et j'appelai autour de nous des musiciens. Toute la maison devint une serre harmonieuse. Les laines qu'elle tricotait pour lui répandaient sur ses rêves la mollesse de leur neige. Le mois suivant il convenait de s'occuper des sentiments du petit. C'était ma bonté qui devait dilater son cœur et sa bonté que devait lui infuser son sang. Bravement elle me demanda de la conduire chez des pauvres, afin qu'avant de venir au monde il en ait pressenti la misère, comme saint Jean-Baptiste avait été présenté à son Maître.

Je la précédai, je la suivis, je la portai. Ce fut une lune de miel ignorée des amants.

Quand cessaient ses ravissements ou ses courses, nous causions, ou plutôt je l'écoutais, tant elle était plus sage que moi. Elle disait que tous les enfants qu'elle avait connus ne ressemblaient à leurs parents que de corps ; leurs esprits étaient quelque chose de tout à fait original ; l'homme n'est qu'un prétexte, la femme n'est qu'une écorce, c'est Dieu qui fait tout ; seulement Il ne le fait qu'à la prière que Lui adressent nos vertus : l'enfant sera ce que nous aurons mérité.

Je songeai : si mes parents n'avaient pas négligé de me donner la même prééducation, j'aurais été autre ; du moins que cette leçon serve ; petit, pour toi je suis prêt à offrir ma fortune, ma gloire, mes joies...

Devinant mon désir, comme si, à vivre d'une vie double, elle avait reçu le don d'ubiquité, elle ajouta que de moi, comme de tous ceux qui avaient essayé de la courtiser, on lui avait tout appris ou laissé deviner, actions, paroles, pensées. Mais elle a compris qu'entre tous, malgré mes faiblesses et mes doutes, j'étais un homme vraiment baptisé. C'est pour cela qu'elle m'a aimé. Il faut que je reste cela pour qu'elle m'aime toujours.

Cette fois une crainte tordit ma bouche : aussi elle serra ma main dans sa main et les posa toutes deux sur ses entrailles comme pour en bénir le fruit: « Notre amour, si grand qu'il soit déjà, a à peine commencé. C'est quand l'enfant sera là que nous serons parfaitement unis. Ensemble, par des leçons et des exemples de toutes les minutes, il nous reste à en faire, qui sait ? un confesseur, un évêque, un

martyr. Le sacrement de mariage, c'est de nous associer pour parachever cette âme, toi comme moi, moi comme toi, nous deux comme Dieu. Dieu, toi et moi, côte à côte, brûlant du même désir, s'oubliant dans la même œuvre, pétrissant le même cher limon. Ah, si tu devais un jour pervertir le cadeau que tu m'as donné... » Sa voix, toujours harmonieuse, était devenue, en prononçant les derniers mots, saccadée et lointaine, comme si elle venait d'une harpe, résonnant tour à tour au plus haut des cieux ou au plus profond d'elle-même, pour m'apporter un avertissement angélique ou l'appel désespéré de l'enfant.

Ce pressentiment, dont aujourd'hui me hantent tous les détails, ton des paroles, coupe de la robe, parfums répandus, pourquoi n'ai-je pas eu la prudence de me le rappeler, chaque jour, depuis dix-sept ans ?

Maurice naquit. Il lui fut possible de le nourrir. Elle le faisait avec une ardeur voluptueuse. Comme d'autres se grisent de ce qu'ils consomment, elle était ivre de ce lait qui s'échappait, de ces morsures sur ses seins, de ces nouveaux dons de sa douleur. La nuit, le moindre mouvement du bébé la réveillait, comme si le cordon était devenu immatériel, mais n'avait jamais été coupé. Je l'admirais sans avoir la force de l'aider. Ce qu'elle obtenait si naturellement, ne pas dormir, m'épuisait. Quelque temps nous eûmes deux chambres. C'étaient les bobos du petit qui nous rapprochaient le plus. Je devenais alors l'indispensable. Ainsi je le guéris à six mois d'une bronchite capillaire ; mais quand, après quarante-huit heures d'enveloppements, de piqûres d'huile camphrée et de bouffées d'oxygène, je lui déclarai qu'il était sauvé, elle me répondit

qu'elle le savait déjà, la Sainte Vierge lui étant apparue la veille près de son épaule gauche. Bientôt elle me prouva qu'un docteur en sait moins qu'une mère, même en médecine ; si je disais : « C'est une bronchite », elle répliquait : « Non, il fait une dent » ; la fièvre tombant quand la gencive s'ouvrait, il me fallait m'incliner ; des éclats de rire terminaient la querelle des augures. Quand ils étaient ensemble, c'est à peine si elle remarquait que je rentrais. Un jour je pus venir jusqu'à la porte du salon sans qu'elle se retournât ; elle apprenait à Maurice à marcher ; déjà il savait traverser le tapis en titubant ; derrière lui, sans être vue, le torse penché, les bras ouverts, elle allait en accordant ses pas à ses pas comme naguère elle les accordait aux miens, et si, avant d'atteindre le fauteuil, il trébuchait sur quelque dessin de fleurs, elle le saisissait vite et l'élevait, tremblant, gigotant et riant, vers le lustre, semblable elle-même à une torchère s'amusant à faire palpiter sa flamme. C'était bien à elle qu'il appartenait. Le peu que je lui avais donné ne suffisait pas pour que je m'enorgueillisse qu'il eût dit « papa » avant « maman ». Dès qu'il fut sevré, il fut un si bel enfant que mes soins lui devinrent tout à fait inutiles. Pendant des années, sa mère pouvait seule se charger de son éducation, qui devait commencer par un dressage physique. La formation spirituelle, qui serait œuvre commune, pouvait attendre. La paternité est un métier à longs chômages. En attendant que je le reprisse, j'allais être exclusivement époux.

Fatalement je devais l'être mal. J'avais appris l'art d'aimer chez des filles et les exigences des maris auprès de mon père. De telles empreintes

s'effacent rarement. Je savais que j'avais fait un mariage bourgeois. La lune de miel n'y luit pas deux fois. Ma clientèle m'appelait, et plus encore mes études. Il est vrai que j'aurais pu tout concilier. Mon cabinet et le boudoir de ma femme se touchaient et, entre deux consultations ou au milieu d'un calcul, il m'était loisible de recevoir d'elle un sourire dans un coup de vent. Bien peu de mes contemporains avaient cette chance. Pourtant je fis pire qu'eux. Aucun industriel, excepté à la veille d'une catastrophe, ne parle à sa femme de ses concurrents ou de ses échéances. Moi, je ne me gênai pas pour utiliser la mienne. Utiliser est un affreux mot, qui est le mot exact. D'abord un médecin doit donner des dîners, et pour qu'elle sût mieux les présider, je lui enseignai ce que je savais de psychologie. Un médecin qui réussit le prouve par le nombre des robes et la grosseur des perles de sa femme : je la menai chez les couturières et les bijoutiers. Surtout un médecin qui travaille a besoin de faire recopier à la machine ou de dicter à la volée certaines notes; je crus deviner qu'elle serait jalouse d'une secrétaire ; je feignis de comprendre qu'elle désirait être initiée à mes recherches : je lui fis donc apprendre la machine à écrire et la méthode Prévost-Delaunay. Quand à table elle faisait la cour à un vieux professeur qui, pour la remercier de ses propos, s'exclamait : « Votre mari aura un nom, ou j'y perdrai le mien », elle me lançait un coup d'œil dont je refusais de saisir le vrai sens : « Quand serons-nous débarrassés de ce raseur ? » Lorsque au bal les regards des jeunes gens caressaient trop longuement ses épaules, je refrénais mon envie de les gifler, en me persuadant que toute femme a be-

soin qu'on l'admire et que je ne courais pas le risque de la corrompre, puisqu'elle ne l'acceptait que pour l'amour de moi. Mais j'aimais mieux la voir à sa petite table de secrétaire : « Une épouse, disais-je tout haut, n'est jamais une secrétaire, c'est une collaboratrice », et, pendant que je me gargarisais de ce grand mot, je murmurais à moi-même qu'à copier mes manuscrits elle se préservait des tentations du monde. Ainsi j'en fis sans vergogne un chef de vente, un panneau réclame et une sténodactylographe.

Quelquefois, dans cette besogne de serve, je la voyais s'agiter sur son tabouret, ses doigts se crispaient sur le clavier trop rapide et des gouttes de sueur suintaient de son front. Je venais boire les gouttes et baiser les mains, en ajoutant d'un air détaché : « Encore cinq minutes, c'est pour la science ». Les cinq minutes se prolongeaient jusqu'après minuit. J'eus enfin pitié. Mais hypocritement. C'est-à-dire que je lui rendis sa liberté pour reprendre la mienne. Comme je venais d'achever un cycle de recherches, je fis ce que je n'avais pas fait depuis deux ou trois ans : je lus.

Ce fut un retour à des coutumes chères, et je goûtai la joie de m'y abandonner, comme on retrouve ses pantoufles dans le logis d'une ancienne maîtresse. Pressé de rattraper le temps perdu, et devenu en mûrissant plus soucieux d'idées générales, c'est de Dieu que je m'instruisis. Mes livres auraient pu être des livres pieux par lesquels j'aurais approfondi son culte. L'expérience de la paternité m'aurait aussi aidé à me représenter, par analogie, la paternité divine, et de là je serais passé à la notion du Fils, époux de l'Eglise qu'il a chérie jusqu'à la

mort. C'est par ce long chemin, me semble-t-il, que beaucoup de jeunes incrédules reviennent à la religion après leur mariage. Mais j'étais trop égoïste dans le mariage comme dans la paternité pour trouver la moindre image de Dieu en moi. Hors de moi elle s'effaçait aussi. Mon fils m'avait haussé d'une génération et la génération de mes parents était à demi effondrée ; j'étais seul au sommet de la colline ; et comme je n'y faisais que des besognes vulgaires pour lesquelles je n'avais pas besoin de secours transcendants, religieusement je plafonnais. Si je m'intéressais à la divinité, ce n'était que pour en critiquer l'idée. Je dis idée, je dis critique, car je ne me proposais pas un approfondissement, mais une démonstration. A moi s'appliquait la parodie d'une célèbre phrase : « Tu ne me prouverais pas si tu ne m'avais déjà renié ». Vous avez deviné qu'il ne devait pas m'être plus difficile d'abattre Dieu qu'une palissade qui cache une maison depuis longtemps écroulée. Le Créateur, le Rédempteur, la Providence, je l'avais chassé sans le savoir, comme avaient fait les hôteliers de Bethléem. En faisant trôner, au-dessus de la crèche, le Dieu des philosophes, je me faisais la dupe d'un calembour. Les jeux de mots ont mené encore plus d'hommes que les claquements de drapeaux. C'est d'eux qu'à présent j'allais me libérer. Or des historiens de l'ancien testament expliquaient la formation du monothéisme chez les Hébreux. Des historiens de l'Eglise racontaient comment s'était élaborée la conception de la Trinité. Parmi les philosophes, celui-ci voyait dans l'idée de Dieu un de ces schémas intellectuels grâce auquel l'inconnaissable à l'intelligence se laisse saisir par tout l'être, celui-là détaillait les mo-

des de l'immanence divine, un autre ne craignait pas de parler d'un absolu qui dure. Je cherchai longtemps la conclusion de ces études. Enfin je vis clair, grâce aux travaux qu'un sociologue allait bientôt publier. Un de ses disciples eut l'indiscrétion de me les résumer. Je l'écoutai avidement. Dieu, soutenait Durkheim, n'est qu'une émanation de la société. Un Robinson ne l'aurait inventé, ni en entendant le tonnerre, ni en pleurant son sort, ni en bâtissant un raisonnement. Il faut être plusieurs pour être déistes. Le consentement universel est la plus décevante des preuves. La société, en effet, exerce sur l'individu toutes espèces de contraintes, depuis le langage jusqu'à la mode. Or si on les a senties impérieuses, personne n'a pu en découvrir la cause, diffuse en chacun ou plutôt entre chacun de nous. Donc on a été amené à les attribuer à un être transcendant à l'individu, mais individuel comme lui, qu'on a appelé Dieu. Nous venons d'en trouver la preuve chez une peuplade de l'Australie centrale qui semble n'avoir été conservée que pour cette découverte. Ce sont les Arunta.

Il fallait me montrer digne de la confidence. Des Arunta et de leurs totems je ne me souciais guère. Mais je pouvais remplacer ces primitifs par nos contemporains. La bourgeoisie, qui venait de me reprendre, me faisait sentir davantage sa tyrannie. Je cherchai à m'en évader. La meilleure manière était de mépriser ses dogmes. Depuis l'affaire Dreyfus, j'en avais essayé une critique timide et décousue : je savais, par exemple, comment elle avait fabriqué les idées de piété ou d'honneur. La sociologie allait m'apprendre comment elle avait construit le concept central, celui de Dieu. Il me suffisait de savoir

comment son Dieu avait varié avec ses habitudes politiques. Sous Louis XIV il avait été monarque absolu. Sous la Restauration il était devenu souverain constitutionnel. En république, où chacun peut discuter, voter et violer la loi, on comprend que la divinité est intérieure à la nation et l'on devient sociologiquement athée. Moi, qui pouvais me passer de Dieu depuis que j'étais le créateur et le sauveur de mon fils, je ne devais pas être inaccueillant à cette nouvelle métaphysique.

D'ailleurs je l'avais formulée avec tant d'aisance. Pendant trois ans, mes facultés d'analyse rapide, de synthèse simple, d'assurance dans mes jugements avaient dû se développer à mon insu, comme chez les amateurs de whist qui pendant trois ans n'ont pas touché une carte, et qui se retrouvent soudain meilleurs joueurs que jamais, parce qu'ils ont remplacé la pratique négligée par la culture des aptitudes qu'elle exige. Ainsi même en pensée j'avais acquis depuis longtemps un athéisme implicite ; en répétant mes arguments j'en fis un athéisme habituel ; et l'habitude, quand on ne veut pas trop philosopher, est la plus irrésistible créatrice de certitude.

Cependant j'hésitais encore à articuler : « Il n'y a pas de Dieu ». Je me raccrochais à l'argument d'autorité : Alexandre Dumas fils lui-même avait écrit dans la préface de son théâtre : « Attends pour nier Dieu que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas ». Mais de pareilles raisons ne pouvaient me retenir longtemps. Il suffirait, pour que je ne sois même plus déiste, de voir éclater la preuve de Durkheim dans le premier brillant spectacle qui s'offrirait.

Ce fut une banale procession, où des jeunes filles

timides, stupides, pareilles, en blanc, en rang, à l'unisson, chantaient « Nous voulons Dieu, c'est notre père ; nous voulons Dieu, c'est notre roi ». Ce Dieu n'était bien que la force qui agglutinait ce troupeau. Je le voyais aussi matériel que les cordons de leur bannière. L'image scellait en moi le jugement, comme un cachet. Et aussitôt l'image contraire la renforça d'une nouvelle impression. La rue était pleine de gens qui allaient à leurs affaires ou à leurs plaisirs ; leurs bras libres et leurs regards sûrs semblaient dire : « Ni Dieu ni maître » ; une telle collectivité était capable de créer le bien-être sur la terre ; dans le fracas de la ville, parmi la sueur des civilisés, entre des grilles d'usines et des lumières de cafés-concerts, tous marchaient obstinément vers le bonheur en baissant leurs divins fronts vers leurs pieds républicains. Je mêlais ma conscience à la leur ; tout au plus levais-je davantage la tête vers le ciel qui ne contient que des nuées, puisque aujourd'hui le roseau pensant se sait plus haut que tous les chênes ; je traitais de lâches quelques infirmes rencontrés, parce qu'ils ne trouvaient rien de mieux, pour bercer leur douleur, que de chanter de vieux hymnes ; je méprisais davantage des gens à mines de voleurs dont les regards inquiets dénotaient une lâcheté pire puisqu'ils avaient des remords, et je rentrai chez moi, plus gravement que de coutume, car j'écrasai le sol du poids de ma parcelle de divinité.

Avoir pu traduire la fin de mon instinct religieux par la formule « Dieu n'est pas » me donna une paix, un peu léthargique, qui aurait pu durer longtemps sans un incident imprévu. Ma femme fut atteinte d'une néphrite. Je consultai. On me

rassura. Quelques mois de régime. Mais, tant qu'elle ne serait pas tout à fait guérie, elle devait éviter d'avoir un second enfant.

D'abord je me réjouis. Le malthusianisme obligatoire, en l'écartant des sacrements, rendrait nos deux tendresses semblablement animales. Mais au bout d'un instant je sentis qu'elle accepterait moins facilement le péché qui me semblait si naturel. Après des jours ou des mois de lutte, ou bien elle s'élèverait à un héroïsme dont il faudrait que je fusse complice, ou bien elle perdrait sa vie chrétienne, mais jusqu'à me haïr de la lui avoir ôtée. Pas d'autre alternative. J'en étais désormais sûr. Pourtant je m'en tirai de la façon qui devait avoir les plus funestes conséquences. Peut-être ai-je commis de pires fautes : d'aucune je ne rougis davantage. Faites-moi la grâce d'en écouter le résumé, quand ce ne serait que pour m'en punir.

D'abord j'essayai de ruser : elle s'étonna de mes maladresses. Puis je me laissai arracher l'aveu de mes projets : ce fut sa première indignation. Nous prîmes deux lits.

Elle consacra aux œuvres le temps que le bébé n'exigeait pas, et davantage. Catéchismes aux enfants ou régularisations de mariages, je n'en étais pas sûr, car elle ne m'avait pas pris pour confident. Elle en revenait si fatiguée que sa néphrite s'aggrava. J'obtins qu'elle s'interrompît. L'inaction lui fut un mal pire. C'est le moment de sortir qu'elle choisissait pour de violents baisers. A table elle me suppliait de lui dire des mots tendres, avec une insistance qui me fermait la bouche. Elle avait à propos de rien des crises de larmes. Si je ne l'avais pas vue, je ne saurais pas ce que c'est qu'un effort et

un supplice. Persuadé qu'elle se rendrait bientôt et voulant lui laisser l'honneur de la lutte, je l'attendais comme une araignée une mouche. Une nuit l'enfant souffrant nous avait rapprochés ; lui endormi, le calorifère chauffant mal, elle m'appela dans son lit ; elle se sentait en meilleur état et aurait accepté plus allégrement un risque plus incertain, que je m'étais d'ailleurs préparé à lui éviter tout à fait ; elle se livra donc avec une fougue inconnue et, quand elle revint à elle, se réjouit avec une sérénité encore plus neuve d'avoir du moins neuf mois à vivre pour m'aimer. La sentant prise, je lui contai mon artifice. Une autre nuit, lassitude de ses courses, hiver qui s'achève, griserie du souper, visions de demi-sommeil où un involontaire désir s'achève en une jouissance imaginaire, elle se donna sans presque le savoir. Le lendemain, mes baisers le lui rappelèrent, pendant qu'une plainte du bébé la mettait brusquement debout avec ces mots : « Je suis une mère infâme. — La femme doit obéissance à son mari », répondis-je d'un ton affectueux. Plus qu'aucune caresse cette parole la fit enfin consentir. Mais son seul plaisir fut d'accomplir un devoir. A mon tour je remarquai cette supercherie et lui reprochai de ne m'aimer plus. Ce soupçon lui fut assez cruel pour qu'elle se fît enfin un devoir de partager mon plaisir.

Pendant un mois elle alterna ces fêtes nocturnes et une telle âpreté dans ses œuvres qu'il était impossible d'y voir autre chose que le besoin de se racheter. Elle n'acceptait que les corvées qui lui répugnaient et partait sans manteau sous la pluie. Comme viatique, rien, car elle n'osait plus communier. Elle assistait à la messe comme elle aurait assisté

à la passion d'Oberammergau, n'éprouvant que le froid de l'église où elle n'était déjà plus chez elle et qu'augmentait la rapide évaporation des larmes que lui arrachaient les « non sum dignus » des autres. Mais qu'elle était belle dans sa robe grise de pénitente ! Le blond cendré de ses cheveux contenait vraiment de la cendre. Lorsque au retour de la messe elle embrassait le grand crucifix d'ivoire qu'elle avait détaché du mur, je revoyais le geste des bras, des seins et des hanches que des peintres païens ont prêté à Marie-Madeleine.

Alors Pâques arriva. Elle eut peur qu'on ne lui donnât pas l'absolution. Brusquement elle se refusa. C'était le nécessaire accompagnement de la retraite qui précéderait sa communion — et la mienne, ajouta-t-elle. Quoi, communier ? Après tout, puisque je n'avais plus la foi, je ne serais pas sacrilège, et le mensonge envers elle ne serait qu'une preuve de tendresse singulière. Je crus avoir bien joué cette double comédie. Mais mon talent ne trompa qu'à moitié son intuition. Les fêtes passées, non seulement elle voulut rester ascète, mais encore son front plissé et ses lèvres closes me prouvèrent qu'elle gardait quelque secret, dont je ne découvris rien, sinon qu'elle m'avait retiré le meilleur de son amitié. J'eus l'audace de me dire qu'elle avait cessé de mériter la mienne. Suite inévitable de mon premier apprentissage de ce que j'avais nommé l'amour : maîtresse unique, maîtresse légale, maîtresse sacramentelle, rien ne pouvait plus la distinguer des autres qu'un adjectif.

Cependant j'étais devenu un taureau. Chassé de son lit, je frémissais comme un adolescent aux appels du trottoir. L'ayant trompée en lui laissant en-

tendre que je croyais en Dieu, je ne ferais rien de pire en lui cachant un contact qui ne comptait pas plus pour le physiologiste que le choc de deux verres. Pourquoi donc pas ? Une nuit je rentrai à une heure. Toute bouleversée elle vint me flairer et jura que je sentais la femme. Je lui avouai la vérité, qui était de celles qu'on pardonne : oui, ma chair avait suivi une piste que je croyais oubliée, mais ma vertu était si solide qu'à peine rentré j'avais dédaigneusement jeté mon obole et tourné les talons. Je racontai tout, très sincèrement, très humblement, très égoïstement surtout, car les mots que j'employais pour me châtier étaient ceux qui devaient la torturer le plus. Ils me jetèrent à bas du piédestal où elle m'avait mis. « Tu as fait cela, murmura-t-elle, tu... », et, gênée par ce tutoiement, elle ferma les yeux et s'effondra sur un canapé. « Eh bien, retourne là-bas. Tu es un homme comme les autres. Laisse-moi du moins faire mon salut ». Je fis semblant de m'éloigner. Elle ne feignit pas de me retenir. Alors, de l'ombre de l'antichambre, j'essayai de la bercer avec des phrases auxquelles j'aurais voulu ajouter des sanglots. Commence-t-on une vie d'expiation par un acte de désespoir ? De quelque façon qu'elle me permette que je l'aime, il ne sera pardonné qu'à ceux qui ont beaucoup aimé. Il est écrit aussi : « Vous ne serez qu'une seule chair ». C'est d'elle entière que j'avais besoin, elle qui était ma force dans les tentations, mon parfum dans mon amertume et ma nourriture vivante... Misérable que je fus alors : je tressaillis de joie en devinant que je pouvais terminer, sans qu'elle se récriât, par de tels blasphèmes. Elle y répondit de la voix montante de ceux qui veulent que leurs

appels se terminent en actes: « Peut-être... mais que ce soit la dernière fois... tu es mon maître... Seigneur, ayez pitié de nous ». J'étais bien redevenu le maître. Je le lui prouvai en employant, pour la griser, toute ma vieille science confirmée par la scène qui venait de me la remettre en mémoire.

Puis l'habitude commença. Les psychologues de l'habitude sont de beaux niais. S'imaginant qu'elle est une pénible conquête, ils s'ingénient à chercher quelles répétitions ont pu l'imprimer en nous. Peut-être ont-ils raison s'il s'agit de l'habitude de la vertu, qui est aussi lente à composer qu'une perle. Mais nos vices nous envahissent aussi vite que ces dissolutions sursaturées que le plus petit cristal suffit à figer. Nous pêchons une fois ou deux, pour faire connaître aux témoins ou aux complices que nous sommes ce qu'on n'osait pas nous soupçonner d'être, et voilà l'habitude prise.

Ma pauvre compagne en fut la preuve. A combattre si longtemps elle avait usé son énergie, et le premier échec devait amener la déroute. Bien qu'elle ne sortît plus, elle se fit aider par une nurse. Sa messe fut celle de midi, où elle arrivait en retard et qu'elle écoutait d'un air hébété. Elle ne s'inquiétait guère de ses menus et mangeait les coudes sur la table. Plus de piano. Plus de lectures. Et si j'essayais de l'intéresser aux choses de l'esprit, elle ne me répondait que par des demi-phrases où revenaient sans cesse les mots : « A quoi bon ? » Je commençai à éprouver quelques remords, qui se manifestèrent par des envies de la battre. Heureusement, un hasard me suggéra de la mener de nouveau dans le monde où elle aurait chance de s'étourdir : elle me laissa faire.

Je revois, pendant les premiers jours, sa façon d'entrer, tour à tour très pâle et très rouge, cherchant autour d'elle un lieu sacré qui la forcerait à se ressaisir ou demandant à la première glace ce qui restait d'elle en elle. Nos proches nous firent fête. Ma mère, plus pieusement attendrie que jamais, qui furetait partout avec des gestes de souris ; mon père, de grosses poches sous les yeux, la lèvre inférieure pendante, racontant sans cesse la même histoire égrillarde : « C'était aux temps merveilleux de l'empire... » ; mes beaux-parents, qui, après m'avoir rendu responsable de la vertu ridicule de leur fille, avaient renoncé à leur air arrogant pour dire en parlant de moi « le cher maître ». Ces approbations ne furent pas sans péril. Pour moi, la satiété eut les mêmes effets que le jeûne. J'eus d'étranges sentiments pour certaines malades. Maintenant venaient à moi beaucoup de souffrantes imaginaires. Je crus m'excuser d'avoir agi si puissamment sur ma femme en exerçant sur les femmes des autres semblable suggestion. J'ajoutai à mon commerce un rayon de psychiâtrie. Il fut vite très achalandé. J'étais né hypnotiseur. Et je me laissai aduler, car je croyais que l'exercice de mon pouvoir était comme l'usage d'une arme qui rendait mon cœur invulnérable.

De nouveau ma femme devint jalouse. Mais elle avait acquis du calme, donc de la décision. Dans les conversations de celles qui m'accaparaient, elle restait attentive à ce qui pouvait m'attirer, afin de le reproduire. Tour à tour elle se montrait artiste ou philosophe. En Raphaël, qu'elle avait autrefois abhorré, elle trouvait maintenant un naturel si païen qu'elle admirait Jules II. Des mystères je lui avais appris à parler avec plus de désinvolture :

nous recherchions par quel « processus psychologique » Voltaire avait pu dire : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer » et Stendhal : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas ». « Crois-tu qu'il existe ? » lui demandais-je en allumant une cigarette. « Et toi ? », ripostait-elle en soufflant l'allumette. « Je l'ai dit pour plaisanter. — Veux-tu parler d'autre chose ? » Et notre silence était plein d'interrogations différées. D'autres fois nous nous abaissions jusqu'à nous justifier. « Il est écrit dans la Bible, insinuais-je sans ironie, croissez et multipliez, seulement on a oublié d'ajouter par quel coefficient ». Elle répondait, en tâchant d'ironiser : « Si Dieu a donné à l'homme l'intelligence, c'est pour qu'il s'en serve ». Malgré ses efforts, elle ne pouvait rivaliser avec les professionnelles de la philosophie ou de l'art. Elle préféra bientôt me retenir par sa séduction physique. Je la surpris avec des femmes douteuses qu'elle interrogeait sur leur manière de garder leurs amants. Elle alla au théâtre pour voir des modèles d'attitudes. Elle finit par profiter de toutes ces leçons. A la sentir si diverse, j'étais tout au ravissement d'unir l'orgueil de la fidélité et le trouble de l'adultère. Ainsi le vice n'est pas le propre des jeunes gens. Auprès de ma reine de Saba je comprenais la vieillesse du sage. J'étais seulement un Salomon précoce. Je descendais avant les autres la pente commune. Je l'y entraînais par mon exemple, mon appel, mes violences, et je ne voulais pas savoir où la glissade nous mènerait.

Ayant moins de devoirs envers elle, je me serais reproché de m'en donner envers autrui. Comme l'exemple de l'hôpital et de la rue avait corrompu

mon foyer, mes mœurs domestiques achevèrent de corrompre mes mœurs de médecin et de citoyen. Pour réparer les pertes de mauvais placements, je me fis un des promoteurs de la dichotomie et je pris des parts dans une entreprise de publicité pharmaceutique. Bientôt je renvoyai sans raison des domestiques, j'expulsai des locataires infirmes, je disputai un héritage à des cousins qui y avaient droit et en avaient besoin, et comme je pouvais me payer un avocat plus retors que le leur, je gagnai. Ma femme disait de temps en temps : « Tu n'oseras pas » ; je sifflais, elle me trouvait crâne et me laissait faire. Avocats, locataires, larbins, confrères, pharmaciens, malades, ils ne valaient pas cher, les gens qui m'entouraient ; ceux qui montraient de la vertu, je les trouvais hypocrites, et les vertus cachées, je les niais. Splendides illustrations pour les livres que je m'étais remis à lire.

Car je ne pouvais résister longtemps à mes manies intellectuelles. Seulement, dans ma fièvre de plaisir et de lucre, mon esprit ne pouvait plus être que réceptif. J'avais vite abandonné les philosophes que je n'étais pas préparé à comprendre et dont je n'aurais pas goûté les plus clairs, tant j'étais devenu sourd à tout ce qui sonnait l'infini. Mes auteurs favoris furent ceux dont les théories justifiaient ma pratique. Je n'ignorais point les Binet et les Janet, dont il me restait à essayer une synthèse. Si la synthèse n'aboutit pas, je subis l'obsession. Vive la psychologie de laboratoire par laquelle la mémoire, l'imagination, le raisonnement se mesurent comme la température et le potentiel. Vive aussi la psychologie de clinique qui étudie, et bien mieux, chez les anormaux, nos facultés normales. L'inté-

rêt que je pris à ces lectures acheva de m'assurer qu'une profonde métamorphose s'était accomplie en moi et que je venais de passer, selon la formule d'Auguste Comte, de l'état métaphysique à l'état positif. Cependant à certaines heures je croyais vivre dans une atmosphère morbide. « Quels fantoches que les hommes », disais-je souvent en laissant se refermer mon livre, devant ma femme qui lisait un roman qu'elle se serait interdit autrefois. Quand je me raidissais dans ce mépris de mes semblables, mon ton devenait plus cassant et mon regard plus moqueur. Je n'eus qu'une vraie joie : ce fut au moment où elle daigna admirer ce qu'elle appela mon bon sens, et, achevant en hâte le chapitre qui la faisait à peine rougir, elle se leva à son tour pour le baiser du soir.

Il est vrai que souvent elle se révoltait. « Oui, le monde est laid. Ah, si je ne croyais pas en Dieu, il y a des jours où j'aurais envie de prendre Maurice et d'aller me jeter dans la Seine. — On dit cela, répondais-je, mais il y a tellement plus d'incroyants que de suicidés. » Mon calme cependant n'était pas sincère. Je savais qu'elle ne parlait jamais en vain. Je me mis donc à rechercher d'où lui était venue cette préoccupation de la mort. Une simple torpeur mentale ne suffisait pas à l'expliquer. Peut-être commençait-elle à perdre la foi. Or il était convenu que l'incroyance, en virilisant l'homme, dénature la femme. J'étais donc prêt à lui communiquer le dernier dogme qui me restait. Je tenais en réserve une preuve de l'immortalité de l'âme tirée de la simplicité de sa nature, que, comme beaucoup d'arguments classiques, j'avais trouvée admirable en ma jeunesse et que depuis lors je n'avais pas osé examiner. Mais

chaque fois que je m'apprêtais à la lui réciter, j'étais arrêté par la flamme de ses yeux noirs qui depuis quelque temps semblaient pleins de l'effroi de mystères trop ardemment contemplés.

Ce fut elle-même qui me ramena à ces pensées. Une nuit elle se fit lourde entre mes bras et me dit : « Si j'allais mourir ? » Il lui était impossible de me laisser seul avec Maurice : je ne saurais pas l'élever. Il est vrai que de là-haut elle pourrait prier ou m'inspirer ; mais comment les défunts prient-ils ? quelles effluves envoient-ils aux vivants ? est-ce qu'elle savait ce qu'elle serait alors ? Je serrai à l'étouffer cette chair en proie à l'idée, et pendant qu'elle s'endormait l'argument de la simplicité se présenta de nouveau à moi. Mais il avait perdu toute sa force. En nous rien n'est simple. Mémoire ? un mot qui s'applique tout ensemble à une mémoire visuelle et à une mémoire verbomotrice, à une mémoire qui sait reproduire et à une mémoire qui se contente de reconnaître, à une mémoire qui ne retient qu'un instant et à une mémoire qui conserve pendant des années, facultés qui non seulement sont distinctes, mais qui naissent, se cultivent, s'atrophient, disparaissent, suivant les efforts de l'exercice ou suivant la santé d'un organe. Personnalité ? autre mot sans objet, puisque l'on est tantôt héros et tantôt lâche, tantôt saint et tantôt criminel, tantôt maître de soi et tantôt envoûté par un maître, et que certains d'entre nous logent dans le même corps plusieurs personnes qui ne se connaissent même pas les unes les autres. Où est son âme ? criai-je malgré moi, en cherchant sous ses cheveux les bosses de son crâne et en secouant ses beaux

membres endormis avec une furie de passion, que j'avais rarement subie auprès d'une maîtresse véritable.

Le souvenir de cette nuit me hanta longtemps. J'avais toujours eu l'horreur des choses qui finissent. Tout jeune, au théâtre, dès que commençait le dernier acte, j'étais envahi d'une sorte de tristesse, qui, au milieu du plus heureux dénouement, me faisait sentir la pluie de la rue, le cahot de la voiture, la plongée du féerique dans le quotidien. En vacances, dès le 8 septembre, je me voyais déjà au collège, et je n'avais plus de plaisir à jouer avec les marrons mûrs qui crevaient sur un lit de feuilles jaunes. Aujourd'hui je me savais au terme de la jeunesse. Mais je pressentais aussi la fin de vingt autres trésors, d'une camaraderie que je n'aurais jamais crue infidèle, d'un tapis qui me paraissait inusable, de mes études ; la pénombre de mystère où mon esprit s'était exalté commençait à se dissiper ; j'étais en train de mettre l'univers en théorèmes : tout le savoir s'enfermait dans la bibliothèque que je m'étais composée et pour laquelle je venais de faire faire un meuble que je jugeai suffisant à jamais. Pendant que je caressais le bois verni et les reliures dorées, de mon arrière conscience sortit une phrase de Kant : si le temps n'est qu'une forme a priori de la sensibilité, il peut mourir en moi, mais moi je ne mourrai pas ; c'est peu d'être immortel, je dois être éternel ; si ma personne me fuit, je me rattache à mon essence. Je reçus cette théorie comme une assurance contre la possible faillite des preuves de la survivance ; pour en prononcer les formules berceuses, je m'assis, je raidis mes membres, je retins ma respiration, et, comme une brise qui de-

vient de plus en plus rapide, en mon cœur endormi le temps se mit à passer, à passer...

Cette impression fut plus forte quand ma mère tomba malade à côté de mon père devenu infirme. Jusqu'aujourd'hui c'est elle qui l'avait soigné, car elle ne s'était jamais alitée. Quelle dérision si elle disparaissait la première. C'est ce qui arriva. Il fut bientôt manifeste qu'elle ne résisterait que quelques jours. Quarante-huit heures avant de nous quitter, elle reçut l'extrême-onction avec une pieuse sérénité. Quelques instants après des manies reprirent ce qui restait d'elle. Elle recommanda d'essuyer les assiettes par crainte de la typhoïde qui m'aurait empêché de passer mon baccalauréat. Puis elle tomba dans le coma et mourut.

La veillée funèbre me fit faire une cruelle expérience. Mon père, qui ne pouvait pas quitter son lit, ronflait dans une autre chambre. Comme elle n'avait pas de parents proches, c'est ma femme et moi qui nous trouvâmes à son chevet. Nous sommes séparés par ce corps et par des cierges et par des fleurs et par son respect de mon dernier tête à tête avec ma morte et par l'intimité de mes pensées. Cette nuit est longue comme mon enfance. Je la revois toute, depuis les reposoirs qu'elle ornait de roses pareilles à celles qui s'effeuillent sur sa main jusqu'au boudoir qu'elle m'avait donné jeune homme et d'où j'avais eu tant de peine à chasser son parfum qui me paraît une odeur de cadavre ; les promesses de résurrection qu'elle m'avait appris à lire dans ce vieux missel ont pour moi le charme de sa voix que l'écho des murs bourdonne à certaines secondes avant qu'il se taise à jamais ; je songe aussi à la majesté des chants de la messe d'enterrement, à la

beauté des caractères que je ferai graver sur sa tombe, à d'insignifiants honneurs. Alors je devine que ma femme s'approche de moi, mais sans oser me toucher, et qu'elle murmure : « Que c'est beau, la mort ; elle doit ressembler en ce moment à ce qu'elle était jeune fille ; les passions petites ont cessé d'agiter le corps qui ne témoigne plus que des grands mouvements qui l'ont modelé ; son âme est réellement présente sur elle, et sur toi, et sur moi ». J'ouvre les yeux ; la morte me paraît au contraire bouger : première décomposition des chairs, reflet des flammes vacillantes ou souvenirs des grimaces de l'agonie à laquelle je viens d'assister. Sans répondre, je vais faire du chocolat pour les religieuses qui ont veillé avec nous. Soudain, mon père appelle. Il veut que ma mère vienne changer ses draps mouillés. C'est alors seulement que je m'aperçois que je n'ai pas encore prié pour elle. Mais à peine ai-je commencé de réciter un « De profundis » que l'inconscient est repris par le souvenir de ses vices. Mon horreur redouble quand on amène mon fils. Je le vois se débattre entre les bras de sa mère. « Grand' maman ne me répond pas ; qu'est-ce qu'elle a ? je veux m'en aller ». O enfance, ô vieillesse. Des molécules s'agrègent autour d'appétits, l'instinct semble au bout de quelques années se transformer en raison, quelques années encore l'esprit lutte pour s'affranchir de la matière, puis son effort faiblit, l'automatisme l'emporte, il devient gâtisme et c'est fini. Vie qui tient, comme dans une accolade d'humiliations, entre les relâchements des langes et les relâchements de la chaise percée. Ame de ma bien-aimée, qui crois croire et qui veux prier, qu'es-tu toi-même, et pour combien de temps encore ?

Le microbe d'un nouveau doute, que jusqu'ici j'avais consigné dans mes moelles, allait forcer mon cerveau. Sur le canevas de déterminisme que je m'étais tissé dès mon adolescence, les psychologues et les aliénistes avaient peu à peu brodé ce portrait de l'homme pure chair que ces derniers mois je n'avais pas osé regarder en face et qui soudain s'étalait devant moi, comme sur un drap funèbre, en prenant tour à tour les traits de ma mère morte, de mon père mourant et de l'épouse qu'en quelques nuits d'exception j'avais cru saluer, jusqu'en l'éternité, d'immatériels baisers. Pour fuir ces apparitions, je m'échappai dans la rue et je montai les Champs-Elysées, au pas de charge du jeune vivant que j'étais, humant voluptueusement la brise fraîche du matin, prêt à repousser du poing les rares passants qui m'auraient disputé la route et sifflant sous les arbres déserts, au rythme de la goutte à boire là-haut : et cependant on prouve l'immortalité de l'âme. Oui, on la prouve, criai-je avec la rage d'un guerrier à l'assaut. Tout à coup je compris que cinquante ans plus tard ces maisons demeureraient, ces arbres continueraient à croître, le même soleil se lèverait en face de l'Arc de triomphe, et tout cela serait comme s'il n'était pas. Un choc me serra les épaules, un étouffement tordit ma gorge, je voulus me cramponner au temps et je chancelai comme ceux qui n'ont point d'espérance : pour la première fois j'avais fait l'expérience du néant.

Comme pendant des semaines je trouvai sacrilège de parler de mes parents à ma femme, j'enfermai la cause de mon mal en moi-même, et comme aurait pu le prévoir un psychologue impartial, ces crises se renouvelèrent. Un jour ce fut à l'hôpital, un au-

tre pendant un dîner, un troisième au théâtre. Le lit, la table, la scène, tout s'effondrait alors en moi. Ce dernier soir, la pièce était manquée et le jeu des acteurs artificiel. En revenant sur le boulevard, tous les passants me semblèrent comme eux des pantins à ficelles qui sautillaient au son d'une danse macabre. A mon tour j'allais être emporté dans la ronde. Je glisse de mon squelette. C'est fait. En vain je veux expliquer ce phénomène par une passagère paralysie mentale. Les spectacles qui m'entourent me montrent qu'il est dans ma nature de finir paralysé, et comme je ne peux en écarter l'obsession, je m'en glorifie amèrement. Lâche qui croit à l'illusion. Ni Dieu, ni éternité. Nous ne sommes que des animaux compliqués. Nos gestes sont réflexes. Nos pensées sont illusoires. L'amour? un mensonge. Le devoir ? une torture. La conscience ? un rêve. La personnalité ? un frisson. L'auteur de la vie n'est qu'un fumiste. Le dernier mot de tout, c'est rien, et encore ce mot qu'à peine j'articule est-il un infini à l'égard de ce qu'il représente.

Enfin — il fallait en venir là et je devais seulement m'étonner que ce fut arrivé si tard — la crise me surprit au moment où nous allions nous coucher. Je regardai ma femme du même regard que j'avais adressé au cadavre de ma mère et je lui dis simplement : « Ma pauvre petite ». Ce qu'elle devina, je le saisis dans l'angoisse de sa réponse : « Tu ne vas pas mourir ? » Je souris. Elle se déshabilla en silence, puis me fit asseoir près d'elle sur le bord du lit. Que je ne me moque point de ce qu'elle allait me dire. Ma promesse ne l'empêcha pas d'hésiter. Elle analysait trop mal ce dont elle était

depuis quelque temps assaillie. Voici : quand elle récite « Je crois en Dieu et à la vie éternelle », pendant la ferveur de la parole elle n'a pas le moindre doute, mais dès qu'elle a cessé de parler il lui semble que ce n'est pas très sûr ; d'où viennent ces tentations ? est-ce que je le comprends ? « C'est mon métier de comprendre », dis-je en assurant mal ma voix. « Alors tu vas me donner des preuves », m'ordonna-t-elle violemment. « Evidemment », affirmai-je. Je répétai, mais plus bas : « Evidemment », puis je rougis. Elle se leva. Alors je me hâtai de réciter à la façon d'un écolier : « L'âme est simple, parce qu'elle n'est pas faite de parties. En effet, si elle était faite de parties, elle serait incapable de former des idées, soit qu'elle les tire de l'expérience par l'abstraction et la généralisation... » Elle m'interrompit pour me crier en pleine figure : « Tu n'y crois pas ! — Mais si », balbutiai-je entre mes dents qui claquaient. Elle eut à peine la force d'articuler « Toi aussi », comme si elle venait d'apprendre que j'avais une tare plus grave que la syphilis, et elle s'écroula sur le lit en sanglotant : « Maurice... » Je m'y précipitai avec elle, j'écartai ses bras de son visage, je cherchai sa bouche, je déchirai sa chemise. J'avais besoin de me réfugier avec elle dans une sensation qui est aussi celle de l'anéantissement. Et quand nous disjoignîmes nos lèvres, au lieu de l'extase ou du rire qui les exaspéraient d'ordinaire, les siennes comme les miennes ne furent capables que d'exhaler le mot « dormir ».

Ce ne fut qu'en m'éveillant le lendemain que je compris ce que cette scène avait d'irréparable. Ou plutôt elle n'avait été que le signe d'une longue contagion d'incrédulité. Depuis des mois je lui avais

soufflé le doute par mes citations imprudentes, par les achats de mes livres, par mes sourires devant les siens, par ma façon de regarder un crucifix, par mes silences quand notre enfant récitait son catéchisme, par ma toux quand elle essayait de se recueillir et jusque par la nature de mes baisers. En la voyant dormir d'un sommeil de brute, je crus l'avoir tuée plus complètement que d'un coup de couteau.

Les jours suivants, il est vrai, je la vis réciter ses prières du matin, et particulièrement les mots « ne nous laissez pas succomber à la tentation », avec une ferveur inhabituelle. Les soirs elle se mit à discuter avec moi les questions qui me hantaient. Toutefois elle s'attachait moins à l'objet du problème qu'à la cause de la hantise ; je lui semblais moins un penseur qu'un malade ; j'avais vu trop d'aliénés, entendu trop de sociologues : quand me déciderai-je à penser par moi-même ? Avait-elle acquis en souffrant une critique plus clairvoyante que la mienne ou dissimulait-elle avec plus d'assurance que moi ? J'étais ébahi et un peu humilié. Je répliquais. Elle ripostait. Veillées longues et ardentes, pendant lesquelles elle m'avoua souvent qu'elle arriverait à me redonner la foi, et elle me serrait comme pour me transmettre avec ses caresses les vibrations dont elle éclatait. Mais ce n'est plus de cette manière que nous pouvions communiquer. Quand nous disions « Providence », elle entendait une réalité, moi un vocable. En nous regardant, elle voyait un être, moi un phénomène. Elle parlait au bien-aimé, je posais devant l'écho. Mon aveu m'avait délivré d'un mensonge dont le remords croissant m'avait voûté chaque jour davantage. Désormais je pourrais me

raconter à tout propos. Rien n'existait pour moi que le devoir d'être sincère. J'avais besoin d'une débauche de monologues que je crierais, à poumons élargis, les yeux au plafond, digne d'admiration. Le reste ne me regardait pas.

Cependant certains de mes arguments devaient la troubler, car elle redoubla de prières, qui devenaient craintives. Je la suivis dans une église. Elle passa plus hautaine devant l'autel ; ce fut machinalement qu'elle alluma un cierge près de la statue d'un saint; enfin, dans l'obscurité déserte d'un bas-côté, en face d'une muraille nue, je vis son ombre frissonner. J'avais donc frappé juste. Désormais je n'eus qu'un désir ou plutôt qu'une attente : voir la blessure étendre ses effets, jusqu'à ce que, pensant de même en toutes choses, nous retrouvions, ainsi qu'en nos premiers jours, l'union totale.

Ainsi, Monsieur, parce que j'avais, sous la pression d'une société mi-chrétienne, mi-païenne, à la fois négligé la vie surnaturelle qui aurait donné un sens à la doctrine religieuse et critiqué la doctrine qui aurait justifié la vie, celle que j'avais mission d'élever fut privée de ses vertus et allait renoncer à son espérance, par ma faute, par ma faute seule, cela je vous le jure si je n'ai pas su vous le prouver.

Essoufflé, il s'arrêta.

« Il me semble, articula-t-il avec effort, que nous avons marché très vite. Voulez-vous nous reposer un peu ? J'ai envie de couper une de ces branches, qui me servira de canne, car le sentier va devenir rocailleux. »

Il mit à tailler son bâton un soin qui le détournait

de ses pensées. « Où en étais-je ? » me demanda-t-il quand il eut fini. La pitié de mon regard lui fut une réponse suffisante, car il rougit.

« Je vous ai dit comment j'ai corrompu ma femme. C'était nécessaire pour vous faire comprendre ce que j'ai fait pour perdre aussi mon fils. »

Il frappa le sol avec colère, puis, plus lourdement, reprit son ascension.

Quatrième partie

Deux générations

Deux générations

Celui qui fut d'abord notre commune joie... à deux ans, je le faisais monter à cheval sur mon genou : au pas, au pas, au pas, au trot, au trot, au galop... Ces souvenirs sont trop doux... J'arrive au premier avertissement.

Un matin — il venait d'avoir quatre ans — il nous dit : « Pourquoi que le Bon Dieu ne descend pas de la croix ? Ça lui fait très mal. J'ai tâché de le déclouter. Je n'ai pas pouvu. » Comment s'y était-il pris ? Dame, avec des ciseaux. Donc il était monté sur le lit, il avait décroché le crucifix, il avait sans doute rayé l'ivoire. Je me fâchai : « Petit galopin, c'est un objet d'art. Il est du XVII^e^ siècle. Je l'ai payé trois mille francs. » Il se mit à pleurer. Sa mère, en se contenant, expliqua qu'il n'avait agi que par amour du Bon Dieu. « Le Bon Dieu ! toujours le Bon Dieu ! Fiche lui la paix, à ton Bon Dieu ! » Sentant que j'allais ajouter des mots irrémissibles, elle le fit sortir. Mais, sans transition, elle me déclara, d'un ton agressif, qu'il ne ressemblait qu'à elle. Je me cabrai aussitôt. Elle concéda qu'il avait ma bouche. Or je ne parlais pas du physique, mais

du caractère. Précisément cet intérêt pour les choses religieuses lui semblait son héritage. Au contraire, je constatais que pour lui le divin n'était qu'une matière à raisonnements : il serait un rationaliste, comme moi. « Est-il possible qu'un père comprenne son enfant si mal ! » Nous nous étions dressés l'un contre l'autre avec des regards si mauvais que chacun prit peur et nous nous tournâmes le dos. Ce fut le premier engagement d'une longue lutte dont vous saurez bientôt l'horreur.

Elle commença par être sournoise. Avant d'agir je voulus connaître mon fils. Quoi que j'eusse pu penser naguère, sa mère lui avait bien transmis sa piété ou du moins son sérieux en face des mystères : quand, dans sa prière, il disait : « le fruit de vos entrailles est béni », ces mots difficiles lui faisaient plisser gravement le front ; à l'église, il s'efforçait de se tenir sage en regardant bien les statues pour pouvoir imiter leur façon de joindre les mains. Mais de moi il tenait sa curiosité et sa gourmandise : cette curiosité qui lui faisait démonter ses jouets et disséquer les plantes ; cette gourmandise qui le poussait à chiper du sucre, ce qui était sa façon de chercher la volupté, quitte à s'en lasser vite, avec toute mon ardeur et toute mon inconstance. Oui, c'est moi beaucoup plus qu'elle que je retrouvais en lui. Mais je distinguais encore des traits qui n'appartenaient à aucun de nous deux : c'étaient par exemple ces cris, quand on parlait de lui tirer les oreilles, ces coups de poings contre les murs quand un de ses jouets s'était cassé, toutes les colères qu'il adressait aux choses ou au destin et qui m'intimidaient quand il les tournait contre moi.

Sa mère avait remarqué comme moi cette person-

nalité qui croissait. Sans doute aussi elle en avait dosé les éléments. C'est pourquoi elle redoutait tant mon influence sur lui. Je crus facile de m'imposer malgré elle. Il était impossible qu'on entourât Maurice des épouvantails et des interdictions qui avaient abêti mon enfance. Plus de diables qui guettent les petits enfants qui crient, ni de mauvais sort quand on est treize à table, ni de naissances sous les choux. Je supprimai de même les marques extérieures de la religion. J'épargnai à mon fils le ridicule de faire à la Fête-Dieu le petit ange frisé. Je ne voulus pas d'arbre de Noël ni de souliers dans la cheminée ; peut-être en devais-je regretter la poésie ; mais il faut adapter les rites au confort moderne ; depuis le chauffage central il est interdit au bonhomme janvier de circuler dans les tuyaux. Ma femme n'avait protesté qu'un temps. Pourtant, étant sur mes gardes, je la soupçonnai de n'avoir cédé en ces petites choses que pour rester maîtresse dans les grandes.

C'est qu'elle faisait de l'enfant ce qu'elle voulait. A je ne savais quels signes elle reconnaissait qu'il s'était laissé payer des gâteaux. Un jour qu'il avait pris des papiers sur mon bureau pour en faire des cocottes, elle n'eut qu'à hocher la tête d'une certaine façon et il lui avoua tout en pleurant. Je désapprouvais sa douceur parce que j'aurais été incapable de l'employer. Parfois même je fouettais. Une fois, pendant que je frappe comme sur une pierre, je vois son regard épouvanté de ne comprendre ni le châtiment, ni la faute ; alors je me sens passer moi-même en lui ; il me semble que je condamne à la fois les tares que je lui ai infusées et l'idéal qu'il ne peut réaliser ; je ne sais plus si je

bats ou si je suis battu ; je souffre dans ma main et dans mon cœur, et quand, le soir, ayant tout oublié, il vient m'embrasser comme de coutume, j'ai plus de peine encore à le sentir si indifférent.

De cette rivalité le pauvre gosse aurait été bientôt victime. C'était l'époque où je venais de déclarer mon incrédulité. Ma femme me pria de ne pas discuter avec elle en sa présence. Elle m'avertit même qu'elle lui enseignerait le catéchisme et que je n'aurais pas à m'en mêler. Je dus lui donner raison. Un pacte fut conclu.

Mais j'eus peine à le respecter.

Un jour il me raconta, avec un air pieux et gognenard, qu'il venait d'embrasser le pied de saint Pierre : je me fâchai au nom de l'hygiène et l'envoyai se laver la bouche. Bientôt, quand je rentrais, ma femme, qui s'était amusée avec lui au salon, rangeait en hâte une gravure ou une statuette, et l'emmenait dans la nursery dont elle refermait la porte. Je me vengeai, un soir que j'entendis le petit dire un gros mot. Où l'avait-il appris ? Aux Tuileries. Ah, m'écriai-je, voilà comme on le surveille ; c'est bien la peine de lui faire baiser des orteils de statues pour lui corrompre l'âme : qu'on en fasse un honnête homme avant d'en faire un lèche-pape.

Dès lors son éducateur ne fut ni ma femme ni moi, mais notre mésintelligence. Elle s'aggravait. Comme mon athéisme venait d'exciter sa piété, je fus pris de rage contre tout ce qui touchait à l'Eglise. Lorsqu'elle allait à la messe, j'attendais sa sortie sur le parvis, pour lui montrer, d'un doigt de malappris, ces gens encore endormis par le sermon, fiers d'avoir acheté pour quelques sous le droit de manger du beurre en carême, avides de chercher

des mots d'ordre dans les journaux qu'on criait sur le trottoir et se groupant pour papoter sans avoir la bienveillance de laisser le passage libre. Vers le même temps, je renvoyai impoliment deux religieuses qui quêtaient, sous prétexte que trop de voleuses se déguisaient en bonnes sœurs. Dans la rue où j'étais sorti pour me calmer, ayant aperçu quelques prêtres, je crus voir pour la première fois ces soutanes incommodes, ces chapeaux ridicules et surtout ces visages inadaptés d'où partaient des regards dédaigneux sur notre santé ou sur notre charme ; à chaque passage, un détail imprévu m'exaspérait : « Tas de parasites », finis-je par lâcher tout haut. Au retour, à propos d'un livre qui traînait sur le secrétaire de ma femme, j'éclatai : « Oui, je les déteste, tes imbéciles de prêtres ». Elle m'objecta doucement qu'un prêtre n'a pas besoin d'être savant : il suffit qu'il soit saint. Saint ? Elle avait perdu une belle occasion de se taire. Parce qu'ils sont consacrés, ils se croient tout permis. On m'a cité un abbé qui se vantait de ne pas payer d'octroi pour son vin de messe. Tout le monde sait comment les jésuites captent les héritages. Rien n'est changé depuis Alexandre VI. Quelle Babel que cette Eglise ! Il paraît qu'ils ont des vertus surnaturelles. Je pourrais leur apprendre quelques vertus naturelles. Qu'on ne s'étonne plus si nous perdons la foi.

Bientôt je ne me contentai plus de ces apostrophes. Il me plut de systématiser mes griefs. J'employai trois nuits à dresser un tableau où d'un côté je notai les préceptes les plus impérieux de l'Evangile et de l'autre les maximes les plus écoutées de notre sagesse.

L'Evangile nous invite à marcher sur les flots ; nous hésitons au nom du principe de la conservation de l'énergie. Il vante l'ignorance des petits enfants : nous n'estimons que les gens diplômés. Il refuse au Christ une pierre pour reposer sa tête : avec notre industrie nous voulons rendre habitable jusqu'à la vallée de Josaphat. Voici des ingénieurs qui font des bilans et des prévisions, en dépit de l'assurance des oiseaux du ciel et de la magnificence des lis des champs ; des ouvriers qui rejettent le compagnon de la onzième heure, car, pensent-ils, à travail égal, salaire égal ; enfin des gouvernements qui disent raca à tous leurs ennemis : on ne tend pas la joue gauche à un Allemand : France d'abord. Et nous osons prononcer : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Ces antinomies, je les récitai, après un dîner, chez mon beau-père, au milieu de catholiques notoires devant qui je me campai en une attitude d'orateur et qui, m'ayant connu sceptique, s'étonnèrent de la violence dont j'usai dès les premiers mots.

« Nous, Messieurs, dis-je pour conclure, nous avons pris notre religion dans les fables de La Fontaine ou les maximes de La Rochefoucauld. Au lieu de « Aimez vos ennemis », nous pensons : « A trompeur, trompeur et demi ». Au lieu de donner pour l'amour du Christ, nous donnons parce qu' « on a souvent besoin d'un plus petit que soi ». Comme nous ne croyons pas qu'il faille attendre la permission de Dieu pour que nos cheveux tombent de notre tête, nous conseillons à nos enfants : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Il est peut-être écrit « Soyez parfaits comme mon Père » ; nous effaçons pour

mettre à la place : « Ne forçons point notre talent ». Et tous ces contresens se résument dans le plus énorme et le plus invraisemblable : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ».

On m'avait d'abord écouté avec une ironie polie. Ensuite quelques-uns s'étaient sentis agacés, mais avaient supposé que je n'étais pas dans mon assiette et que « cela devait venir du foie ». A la fin une dame se leva avec un éclat de rire indigné : « Mais, mon bon Monsieur, charité bien ordonnée c'est dans l'Evangile ! » Tous se regardèrent. On ne savait pas lequel de nous deux avait raison. Ma belle-mère fit apporter de l'orangeade. Puis la compagnie se sépara, un peu plus tôt que de coutume.

Le lendemain, mon beau-père fit lui-même une démarche auprès de moi. Il était inadmissible qu'au moment où la religion était persécutée je professasse des thèses dignes des ennemis de la foi, de la morale, de l'ordre et de la propriété. Je devais penser aux principes que j'avais reçus, au nom que je portais, à l'avenir de son petit-fils, aux éclaboussures qu'il recevrait lui-même et qui risquaient de lui fermer plusieurs conseils d'administration. D'ailleurs il était persuadé que cette visite, pour laquelle il avait mis un chapeau haut de forme et des guêtres blanches, suffirait à me faire retrouver mon équilibre un instant compromis.

Elle eut pour effet de me faire pencher plus à gauche. Pour mettre tous mes proches devant le fait accompli, je signai sur le champ une pétition pour l'expulsion des religieux à laquelle un journal du matin invitait ses lecteurs, et j'allai la mettre à la poste, tout chaud de la colère de cette visite, avec l'élan frénétique des désespérés qui craignent de

manquer de courage au moment de se jeter à l'eau. La hâte était superflue. Je ne pouvais échapper à ma nouvelle attitude. Il est fatal qu'un réformateur devienne un révolté. Surtout j'éprouvai la jouissance de refaire l'unité de ma pensée et de ma vie. Ce calme envahissait mon corps, comme si l'on y avait remis en place des muscles froissés. Je souriais d'aise, même après avoir constaté sur le visage de ma femme apparue l'effarement de la nouvelle à l'instant apprise. J'éclatai de rire quand mes beaux-parents refusèrent de me recevoir. Désormais je multipliai les scandales : ainsi je pris la parole dans une réunion anticléricale organisée par quelque ligue de défense laïque. Chaque fois mon clan riposta ; par exemple on me raya du comité des anciens élèves de mon collège.

Ma femme tantôt boudait, tantôt m'observait curieusement, tantôt m'embrassait comme pour retenir mon âme qui s'échappait. « Qu'as-tu ? » lui demandais-je. Elle répondait qu'elle n'avait rien, murmurait : « Si tu pouvais me comprendre » ou simplement prononçait mon nom chaque fois avec une intonation nouvelle. Il me fallait déduire ses pensées et ses sentiments de la situation que je lui avais faite. A coup sûr, elle souffrait de n'aller chez sa mère qu'en cachette, de voir ses proches lui tourner le dos, de n'être admise qu'avec méfiance dans des œuvres qui étaient redevenues sa seule consolation. Mais s'il était impossible qu'elle ne m'imputât pas sa solitude, elle ne pouvait pas non plus se passer de moi, qui seul lui restais. J'en recevais de temps en temps les preuves. Un soir que je partais pour un discours-blasphème, elle me cracha presque à la figure, puis, comme j'avais tardé à

rentrer, je la trouvai dans notre rue, venant à ma rencontre, folle à la pensée que je l'aurais abandonnée, et tombant sur ma poitrine avec des sanglots dont aucune parole n'expliqua jamais le sens. Tant mieux. Si elle voulait être mienne, il fallait qu'elle se fît pareille à moi. Je souffrirais, je ne céderais pas.

Vous devinez comment croissait le petit. Quelques efforts que nous fissions pour lui cacher notre attitude, il redoublait ses interrogations, et, à sept ans, non seulement on écoute les réponses, mais chacune d'elles suscite un nouveau pourquoi. Pourquoi n'allons-nous plus chez grand'mère ? Elle est malade. Mais je l'ai rencontrée dans la rue. Elle se rendait chez son médecin. Tiens, je croyais que son médecin c'était papa. Il nous regarda, elle, moi, elle, moi, les yeux extraordinairement ouverts, les coins des lèvres agités, toussant comme font en pareil cas les grandes personnes. Rien n'est terrible, Monsieur, comme le visage d'un enfant qui vous soupçonne de le tromper.

J'avais consenti, par esprit de paix et en attendant une revanche, à le laisser encore dans une école renommée tenue par des sœurs sécularisées. Il en revint un soir en déclarant qu'il n'y retournerait pas. Il fallut trois jours de supplications et de menaces pour qu'il se décidât à s'expliquer : « On ne me parle plus, dit-il, parce que papa n'aime plus le bon Dieu ». Sa mère, pâle, ouvrait la bouche. Je frappai du poing sur la table et je conclus en riant qu'il irait désormais au lycée.

Ce fut presque en cachette qu'elle le prépara à sa première communion, et elle écoutait avec un tel ravissement comme il parlait des ailes des anges et de

la trompette de la résurrection qu'on ne pouvait douter qu'elle cherchât dans ses paroles ses dernières raisons de croire. Moi, je l'emmenai au musée ou au cirque. J'en profitai pour dire de belles histoires, les horreurs de l'Inquisition, les Chouans qui trahirent la France et Jeanne, la bonne lorraine, que prêtres brûlèrent à Rouen. Je m'efforçai de raconter mieux que sa mère. Il avait fini par se faire un jeu de nos contradictions. Tantôt il m'interrompait : « Mais maman m'a dit... » Puis c'est à elle qu'il insinuait : « Cependant papa m'a expliqué... » Le plus souvent il se contentait de me crier : « Tu as encore fait pleurer maman ».

Nous eûmes un jour, au dîner, une confrontation plus violente. Le lustre de la salle à manger l'avait fait penser à Galilée. « Comme il a dû souffrir, soupira-t-il, dans ce cachot plein de paille mouillée. — Il n'a jamais été mis au cachot, rétorqua vivement ma femme. — Qu'en sais-tu ? » répartis-je grossièrement. Nous nous levâmes pour échanger des arguments, puis des invectives. Maurice intervint, mais avec un calme qui ne lui était pas habituel, en disant : « C'est papa qui a raison ». Ma femme s'arrêta comme si elle avait été assommée, puis sanglota : « Tu me l'as pris », enfin se sauva avec lui dans son boudoir. Je l'y poursuivis. Elle voulut s'enfermer. Je forçai la porte. Elle courut ouvrir la croisée. Je l'en arrachai pour la maintenir sur le canapé. Ces gestes avaient été trop rapides pour nous laisser le temps de regarder autour de nous. Tout à coup je remarquai que notre enfant était là ; il cherchait à comprendre, ses yeux vibraient dans l'effort de mettre au point soit sur les choses qui se présentaient, soit sur les images qu'il

s'en était faites, et soudain il se mit à trembler jusqu'aux ongles comme à l'approche d'une convulsion. A cause de lui nous nous séparâmes. Ce n'est que le soir que nous nous retrouvâmes ensemble. Elle me dit : « J'ai cru que tu voulais me tuer ». Je lui dis : « Et moi, j'ai cru que tu allais te jeter par la fenêtre ». Cette scène avait été trop grave pour que j'osasse l'expliquer. Nous crûmes qu'il valait mieux feindre de l'oublier pour arriver à l'oublier vraiment. Sans plus rien dire je quittai la chambre. Dans le corridor je heurtai Maurice. Il s'était mis à écouter aux portes.

Sous ces deux directions, ses tendances contraires s'accentuèrent et se dépravèrent. Il devint curieux jusqu'au furetage, gourmand jusqu'à l'indigestion, insolent envers les petites gens, et chaque fois qu'il s'abandonnait ainsi, il venait chercher protection à mes côtés. Son mysticisme le porta aux rêveries ; il ne faisait plus attention à ses devoirs ; à peine regardait-il les spectacles auxquels on se complaît à son âge ; comme, pour l'envolopper de tous les idéals, sa mère s'était remise au piano, il venait au salon, sans paraître entendre, se griser du parfum de ses cheveux ou se blottir dans des coussins en frottant sa joue sur la fourrure d'un chat. Surtout de volontaire il devenait indécis ; sans doute les fantômes qui couvrent l'horizon de tout enfant s'étaient séparés dans le sien en deux groupes ennemis qui l'attiraient tour à tour sans qu'il se déterminât jamais ; les épaules hautes, les mains derrière le dos, comme un petit vieux, il traînait les pieds de chambre en chambre. Pénétrant brusquement dans celle où il se trouvait, je le vis sursauter ; il ne faisait rien de mal ; il avait les yeux

humides. « Ta barbe pique » ou « j'enlèverais ton rouge », il cherchait des prétextes pour ne pas se laisser embrasser. Il ne savait plus s'il préférait sortir avec elle ou avec moi. Parfois c'est de l'une et de l'autre qu'il se détournait. Certain dimanche, pendant que nous l'appelions, il resta caché dans une armoire, en n'attendant que notre double départ pour aller jouer avec les voyous du quartier.

Rentrés un matin d'un inévitable bal, habillés, assis, bâillant, comme je me tais, ma femme répond à mes pensées : « Quel est le but de la vie ? »

Elle a parlé avec une tristesse dont je n'oublierai jamais la solennité. Sans but. Toujours des clients qui passent sans gratitude, une science qui s'éloigne dès qu'on croit l'étreindre, des pensées qui contredisent l'action, une action qui me replie sur moi-même, un amour qui est la parodie de l'amour, un enfant qui n'est sorti de nous que pour être devant nous un signe de discorde. Accoudés l'un en face de l'autre, pendant que je surprends déjà en moi les intonations grognonnes et les gestes de ruminant de mon père, nous entendons, derrière le mur, la conversation de notre fils et de sa bonne. Tantôt il dit : « On va jouer au Bon Dieu, tu seras la Sainte Vierge et je t'embrasserai », ce qui fait tressaillir ma femme de joie et de crainte. Tantôt c'est la bonne qui parle : « Vous mentez », et c'est moi cette fois qui ai l'orgueil désolé de voir en lui ma propre caricature. Puis tout à coup il pleure sur un ton déchirant. Alors nous nous levons, nous allons appuyer anxieusement nos oreilles à la porte, nous nous serrons timidement les mains, et c'est depuis des mois notre premier rapprochement.

Il me fit renoncer aux violences que depuis quel-

que temps je commençais à trouver odieuses et vaines. « Bienheureux les doux » est un proverbe de toutes les religions. Laïcisant à mon usage les exercices de saint Ignace, je réussis à n'être ni coléreux ni bougon. J'apportai des fleurs. Je fleuris aussi mon langage comme un fiancé. Il n'en fallait pas tant pour la rendre aussi amoureuse qu'il y a huit ans. Cependant je voyais en elle, avec l'amie, la proie. Il y a un apostolat de la corruption. Je l'avais exercé déjà, mais pour y persévérer les êtres de ma sorte ont besoin d'en varier sans cesse les joies maladives. Tantôt je lui montrais dans le transformisme une paraphrase de la création en six jours, dans le déterminisme la marque de l'être nécessaire, dans le panthéisme l'expression de son omniprésence, dans l'anéantissement de notre personnalité après la mort la fusion en Dieu qu'ont tant désirée les mystiques. Ou bien j'expliquais que la liberté avait été prêchée par saint Paul aux enfants de Dieu, que l'égalité était pratiquée dans les agapes des premiers chrétiens, et la fraternité n'est que le vœu de Jésus que notre législation est en train de réaliser. Comme la Bible a prophétisé le Christ, la philosophie moderne prophétise le Paraclet. Je la voyais cherchant ses raisons dans la beauté de mes lèvres. Je m'entendais tirant mon éloquence du souci de son repos. Elle crut me croire. Qui connaîtra l'homme assez intimement pour définir la sincérité ?

Pourtant, à force de rapprocher la réalité démontrée et l'illusion révélée, je vis la première s'enrichir de toutes les promesses de la seconde. L'esprit moderne et l'esprit chrétien se contredisent. Je le savais. J'avais choisi. J'en avais été d'abord tor-

turé. A présent je reprochais à Renan d'avoir écrit que la vérité est peut-être triste. Le laïcisme est une croyance et une morale magnifiques. Je pouvais l'exposer à mon fils, sans y ajouter le déguisement qu'il m'avait fallu présenter à ma femme, mais en lui montrant qu'il était aussi sacré nu que camouflé. Ce furent des leçons encore plus simples que celles que j'avais jadis données aux apprentis, dont j'avais d'avance pieusement composé les phrases et qu'il reçut sur les lieux qui pourraient le mieux les illustrer. Après lui avoir montré dans des livres d'images la misère des paysans du moyen-âge, je le conduisis à une des rares jolies fêtes populaires et je lui appris à respecter comme moi le bonheur terrestre, le bonheur pour tous, le bonheur exempt de craintes imaginaires, car Dieu, s'il existe, n'a pas créé les hommes pour être malheureux, et Jésus son prophète a guéri les infirmes. Au conservatoire des arts et métiers ou à l'institut Pasteur, je l'initiai au culte de la vérité, qui est aussi essentiel que la vie, et la vérité s'acquiert par la science, non moins sainte que la révélation, parce que, comme elle, elle a suscité des martyrs. En traversant des usines, nous avons compris l'industrie, qui procède de la science et qui en est la fin, l'industrie qui fait nos foyers plus chauds, qui nous vêt mieux que le lis des champs, qui supprime nos maladies comme par miracle et peut-être nous rendra immortels ici-bas. Chez des ouvriers, je balbutiai en son langage les droits des individus, tels qu'ils ont été proclamés au temps où l'industrie naissait, afin qu'ils fussent émancipés des tyrannies royales ou patronales et que, sous le soleil qui luit pour tout le monde, chaçun de nous pût se promener comme un dieu. Un

jour d'élection je lui fis pressentir la nation souveraine, car il ne peut y avoir de souveraineté au-dessus de la volonté collective. Enfin, voyant son intelligence s'éveiller à chacun de mes enseignements, avec un lyrisme excusable j'ajoutai autant pour moi-même que pour lui : je crois au progrès indéfini, puisqu'il ne peut y avoir de limite aux découvertes de la science, aux réalisations de l'industrie, à la liberté de l'individu et à la puissance de l'humanité unie dans la discipline et l'amour.

Au bout de peu de temps il sollicita lui-même ces promenades. A défaut de plaisir, il y trouvait le frisson du respect devant les appareils prodigieux et les masses populaires et aussi l'orgueil d'être traité en grand garçon par un grand homme. Souvent il me répétait quelques mots de ce catéchisme avec l'assurance un peu canaille d'un gosse de la laïque qui revient d'une distribution de prix présidée par un ministre. Je sus qu'il en faisait part aussi à sa mère. Pour elle il devait y ajouter quelque poésie. Surtout elle le sentait calmé par ce bain de réalité tangible et ému de cette sensibilité civique qui le rendait moins hargneux en notre compagnie. Comprenant que c'était moi qu'il avait enfin choisi pour guide, elle serait bientôt forcée de m'aider sans réserve dans son éducation. Pour le consentement définitif je n'avais qu'à attendre le moment le plus favorable. Il s'offrit en notre maison de campagne, un de ces dimanches d'été si vibrants de mouvements d'auto, de bruits d'accordéon et de parfum de foin coupé qu'il n'y a plus de place dans l'air pour l'avertissement des cloches. Nous étions tous trois en présence, moi debout sur la terrasse ensoleillée, elle étendue à mes pieds sur des coussins, et le pe-

tit, un peu plus loin, dans une allée fleurie, commençant à réapprendre à jouer avec la libre beauté d'un faune. Je récitai à ma femme ce que je viens de vous résumer, l'hymne entier de ma croyance magnifique, que je terminai par ces mots : « Veux-tu, veux-tu de toute ton âme que notre enfant en soit le bénéficiaire et l'apôtre ? » D'abord elle tressaillit ; un instant je crus qu'elle allait s'enfuir vers le fils dont la faiblesse lui eût servi de refuge ; puis j'aperçus dans ses yeux l'abandon épouvanté de toutes les femmes qui avaient été mes victimes ; enfin elle tomba à mes genoux en employant pour renier ses anciennes croyances les mots mêmes qu'elles lui avaient enseignés : « Fais de moi ce que tu voudras : tu es mon seigneur et mon dieu ».

J'abrège notre vie pendant les années suivantes. Je devins le savant honoré, le praticien à gros cachets et aussi l'apôtre de l'athéisme. On me demanda des discours. De nouveau j'allai au peuple. Cette fois ce furent les mythes du progrès, du plaisir ou de la libération que je lançai à des foules qui acclamaient la prestance de mon torse ou la magie de mes lèvres. Tout apostat est fêté, tant qu'on n'est pas très sûr de le tenir. La joie d'être conquérant corrigeait l'orgueil d'être arrivé. J'étais pourtant assez loin de la quarantaine.

Ma femme ne m'approchait qu'avec adoration. Quand elle me voyait m'attarder à un programme de séance ou sourire à une offre de décoration, elle me rappelait respectueusement à mon génie : « Laisse cela, tu es chef, fais une œuvre. » En même temps elle voulut être ma secrétaire. Ce fut bientôt son emploi exclusif. Avec bien plus d'aisance que dans les premières années de notre ma-

riage, elle tapait mon courrier, répondait au téléphone, triait mes visiteurs, rédigeait mes chèques, faisait mes courses, et jusque sur la scène où je blasphémais se compromettait en sa petite robe de sténographe heureuse de cet abaissement et de cette honte. Elle ne sortit de son rôle que le jour d'une séance tumultueuse où des catholiques, dont plusieurs m'étaient connus, tentèrent d'envahir mon estrade ; pendant que je mesurais derrière moi la solidité de mes troupes, elle s'avança pour tenir seule tête à la ruée de ceux qu'elle appelait des lâches, et, au retour, elle me dit en regardant mon front à travers ses cils humides : « Comme c'est beau, un renégat ».

De sa foi je crus qu'elle m'avait fait oblation. Elle m'en avait donné l'un après l'autre les plus visibles éléments. D'abord cette religion extérieure qui n'est guère plus qu'une mode : les journaux de la caste, le saint de l'année, le prédicateur célèbre, les maigres de restaurateur et les prières expurgées qui font la femme bien pensante. Puis elle avait écarté les formules de bien des dogmes, l'infaillibilité du pape, l'immaculée conception, l'enfer. Puis elle s'était déshabituée de ses images jusqu'à trouver ridicule les rites les plus essentiels de la liturgie de Noël ou du Vendredi Saint. Puis elle avait étouffé ses sentiments de jeunesse, en s'excitant contre le clergé ignorant, inéloquent, sale, avare ou flagorneur, et en se forçant à l'ironie dès qu'elle entendait monter les appels de tous ceux dont l'irréligion était moins un orgueil qu'une torture.

Cependant il lui restait de son enfance des instincts inaperçus de chrétienne. C'est leur satisfaction qu'elle cherchait dans les promesses de ma laï-

cité. Ayant condamné le formalisme des œuvres de charité, elle restait pourtant accueillante aux misérables, mais elle comprenait qu'ils n'avaient pas seulement besoin d'aliments corporels, et c'est d'un ton de prophète qu'elle réclamait une nouvelle divinité qui eût le droit de dire : je suis le pain vivant. Elle, qui avait brûlé ses livres de piété, s'enthousiasmait pour le catéchisme juif ou pour des mystiques arabes, et soudain elle interrompait sa lecture pour essayer de retrouver des réminiscences dans son cœur. Ou bien, afin de se préserver plus sûrement de ces retours de foi, elle se contraignait à aller à un office pour se moquer du défilé des bigotes devant le bénitier, mais l'odeur de l'encens et les sons de l'orgue la secouaient de tels frissons qu'elle revenait en hâte se réfugier dans mes bras comme dans la seule demeure où elle trouvât la vie. Comme je lui demandai si elle croyait encore en Dieu, elle me répondit : « Il faut bien que j'y croie, pour t'aimer plus que Lui. » Et moi je sentis plus profondément, à l'abandon de ce corps tout torturé de grâces, quel sacrifice elle avait fait à l'unique que j'étais devenu.

Je sentais, mais je n'expliquais pas. Cette période de sa vie m'est encore une énigme. Du reste je n'avais besoin de son abandon que pour la formation de mon fils. Moi dirigeant, elle exécutant, nous fûmes désormais d'accord pour en faire un honnête homme selon la nature et la civilisation.

Etrange fonction que la paternité. Elle a beau rimer richement avec maternité, rien, ou presque rien, de commun. Certains sauvages n'en ont même pas l'idée, et le droit romain l'a monstrueusement bouffie. J'ai été romain autant qu'homme de France.

Ma patria potestas est apparue dans ma volonté de posséder mon fils pour le modeler à ma façon. J'avais sur lui des droits de propriétaire, je pouvais en exiger tous les revenus. Je devais même, me semblait-il, agir avec autorité, et, si je réussissais, c'est à moi seul qu'en reviendrait le mérite. Ne m'interrompez pas. Vous voulez dire qu'à ces sentiments se mêlait un peu d'amour. D'accord, et c'est le pire de l'affaire. Car à l'époque où le charme de l'épouse devient moindre ou moins nouveau, c'est à l'enfant que nous adressons notre surcroît de regards ou de caresses, du moins les honnêtes mâles qui, refusant de prendre une jeune maîtresse, ne veulent pas remarquer quelle inversion caricature leur amour.

L'amour paternel. Au nom de cette absurde association de mots, quelles abominations n'ai-je pas commises. La première, morale et logique tout ensemble, consista en ce que, comme la plupart de mes semblables, non seulement je prétendis recréer mon fils, mais en ce que je décidai de lui donner une figure aussi différente que possible de la mienne, sous prétexte que j'avais été l'homme le plus mal élevé du monde. Pour cela je n'eus qu'à m'inspirer de la pédagogie à la mode, qui était une réaction contre celle de mon enfance. Ainsi alternent les idéals des générations. Vous connaissez cette pédagogie. Moi je ne reçus, et de seconde main, que quelques remarques de Froebel, de Pestalozzi, de Claparède, et aussi de Rousseau qui donna son nom, comme il était naturel, à l'institut de Genève ; je ne lus dans son texte que Montessori, et comme c'était une latine, je crus qu'elle démarquait suffisamment à mon usage le protestantisme suisse. Au

nom de ces principes je laissai s'épanouir sans contrainte cette personnalité de dix ans.

Cependant, sans que je m'en doutasse tant je m'y étais adapté, il subissait son milieu. J'entends les spectacles de la rue, les leçons du lycée, les jeux des Tuileries, les conversations de ma table. J'avais eu beau rompre avec mes amis, c'étaient eux qui, de guerre las, étaient revenus à moi. Par eux j'appris combien, depuis moins d'une génération, une partie de la bourgeoisie s'était ouverte. Elle avait reconnu l'égalité des professions, car des nobles à demi ruinés étaient entrés dans le commerce, corps et âme. S'étant mise à voyager, elle avait accepté la collaboration des peuples, prenant les sports aux Public Schools et ses décors au Khoudogestvenny Théâtre. Plus encore que des emprunts aux classes et aux nations étrangères, elle subissait l'esprit de Rousseau, ou, si vous préférez, l'esprit de la révolution, ou, si vous aimez mieux, l'esprit maçonnique. C'est lui que je mettais en formules pour ma famille et pour les faubourgs. Il avait couvé en France pendant un siècle, il avait gagné au temps de mon enfance le lycée et l'école primaire, leurs anciens élèves l'avaient répandu par des feuilles à gros tirages, et aujourd'hui ses pires ennemis s'en trouvaient infectés. Jeune homme, enfermé dans le quartier des études, je n'avais respiré que l'air déterministe ; mon fils, qui allait partout, était baigné dans une atmosphère plus large et chargée de poisons plus divers.

Rappelez-vous.

Je crois, disais-je alors, au bonheur sur la terre. Les autres le veulent encore plus que moi, mais la plupart, faute de culture, le réduisent au confort.

Celui qu'on avait presque honte de rêver dans mon enfance est à présent réalisé. On ne peut plus supporter un fiacre à cheval ou une lampe à pétrole. Les soldats ne manœuvrent plus sous la pluie. Les condamnés à mort ont des prisons de luxe. Les vacances des écoliers commencent quinze jours plus tôt. L'Eglise elle-même adoucit ses abstinences. Né dans cette atmosphère, Maurice, si on lui parlait d'ascétisme, croirait qu'il s'agit d'une pierre de la lune. Il injurie la cuisinière pour une soupe brûlée, exige quand il fait froid une boule dans son lit, et j'ai appris, sans oser demander d'éclaircissement, une histoire de petite fille avec qui il aurait joué au mari et à la femme.

Cette mollesse et ces désirs, l'industrie les favorise. Elle envahit jusqu'aux nuages. Le XX^e siècle a soudé au chalumeau les ailes d'Icare. La morale courante est celle des producteurs. Les gamins ne jouent plus aux soldats, ils jouent au meccano. Le héros qu'on leur présente, ce n'est plus Horatius Cocles qui défend un pont, mais Eiffel qui le construit. La division du travail, qui est une règle de l'usine, justifie aux yeux des chrétiens la séparation de l'Eglise et de l'Etat ou même du spirituel et du temporel. Maurice, que le temporel seul préoccupe, devient, comme les autres, réaliste et utilitaire ; il aime arranger les fils électriques ; quand il joue aux billes, c'est pour gagner ; il a décidé un jour qu'il serait ingénieur, un an après qu'il serait banquier, et sans doute il faut qu'il ait bien souvent entendu blâmer la charité pour répondre à une vieille qui lui demandait l'aumône : « Ce serait une prime à la paresse. »

Le succès des fabriques a fait celui des labora-

toires et transformé le respect de la vérité en culte. Il se manifeste par d'étranges audaces et d'étranges scrupules. On a réinventé le mot mythe pour l'appliquer au Christ ou à Shakespeare. Si les hommes d'action n'admettent d'autre devoir que produire à bon compte, pour les intellectuels la seule vertu est la sincérité. Défendre son opinion est le fait d'un rustre. Maurice revient de classe, tout fier de savoir qu'on ne sait presque rien sur Jeanne d'Arc ; il est plus fier encore d'avoir découvert, en compagnie d'un camarade juif, une synagogue ; quand on lui raconte l'histoire d'une trop belle vertu, son premier mot est : « Quelle blague ! »

Dans la recherche des plaisirs qu'on a tant d'instruments pour atteindre, les droits de l'individu ne se discutent même plus. On ne pourrait leur opposer que ceux de la famille, ou de l'entreprise, ou de l'Etat, qui tous, faute de principes, abdiquent. On parle de la lutte pour la vie comme d'une loi naturelle. Les domestiques se révoltent et les prud'hommes leur donnent raison. Les ouvriers font grève et un ministre demande au patron des concessions. En revanche, les bourgeois ne réagissent plus contre leur égoïsme, que justifie la légitime défense, excepté quand tel jury, casuiste ou couard, absout un crime avoué. Les abbés démocrates suivent, car il y a plus de joie pour un pécheur... Dès lors le potache chahute avec plus d'aigreur le pion. L'apprenti apprend plus ingénument à voler. Mon fils, qui n'est ni voleur, ni chahuteur, lit en cachette les merveilleuses aventures du cambrioleur mondain ; il est un peu humilié de n'avoir qu'un papa quand certains de ses petits amis en ont deux ; il me demande un jour de lui donner cinq francs au

lieu d'un quand il sera premier, et comme je trouve un peu cavalier le ton de sa sommation, il me fait chanter en remettant la semaine suivante une copie blanche.

Faute d'autorité reconnue, le suffrage universel s'est naturellement développé. On ne pense qu'à le perfectionner par la R. P. ou à l'étendre par le vote des femmes. De la politique il envahit la littérature. Le dramaturge est l'esclave de son public. On mesure le talent d'un romancier au chiffre de son tirage. Peu s'en faut que les journaux ne mettent aux voix la question des nébuleuses spirales. Le clergé s'est rallié au régime de l'opinion et son aile gauche regrette le temps où le peuple choisissait l'évêque. Les gosses à leur tour fondent des sociétés sportives, où les moins sportifs intriguent pour se faire élire du bureau. Ils songent qu'en quelque autre pays leurs frères ont fait grève en réclamant la suppression des retenues. Maurice, quand il est avec de plus grands, veut être traité comme leur égal ; il s'étonne, quand on a changé le papier de sa chambre, qu'on ne l'ait pas consulté; comme il vient d'être nommé trésorier d'il ne sait quoi, il se glisse au salon où l'on parle politique et à un vieil autoritaire qui dénie le droit de grève aux syndicats de fonctionnaires il répond, en haussant sa taille de dix ans : « Quand nous serons grands, nous vous apprendrons à respecter les volontés du peuple ».

Enfin on ne parle que de progrès, ou, pour paraître plus à la page, d'évolution. On a peur de croire à une théorie scientifique que les spécialistes ont peut-être abandonnée déjà. On hésite à admirer une forme de vers libre qui ne soit pas la dernière.

On veut être postcubiste. Ou bien on s'inquiète des records battus, record du saut en longueur, record de la consommation d'essence, records d'ascensionnistes, records de jeûneurs, records de milliardaires. Un scepticisme universel s'allie à une incommensurable fatuité. Mon enfant, que je conduis aux expositions et qui lit l'auto, rêve d'avoir un bureau dans un building de cent étages, se voit déjà dînant au pôle-nord, traite les gens arrivés de vieilles barbes et il paraît qu'il a répondu à une tante qui l'interrogeait sur son avenir : « Est-ce que je sais ? je serai peut-être président de la république ».

Primauté de la jouissance, sa satisfaction par un savoir au service de l'industrie, des devoirs remplacés par des droits, soit de l'individu quand il s'agit d'achever de petites choses, soit de la société quand on veut en entreprendre de grandes, et, dans ces entreprises, nulle consolation que l'espoir d'un progrès sans limite mais sans but, voilà une cohérente morale d'affranchis ; elle ne diffère que par le succès de la morale des esclaves ; elle nous fait glisser, sans que nous le sachions, sur la pente de nos instincts : il n'est pas besoin d'efforts séculaires pour nous la faire accepter : et ceux qui se laissent séduire le plus vite, ce sont tous les faibles et en premier lieu les enfants.

Contre elle qui ose dresser de l'homme une notion surhumaine ? La Sorbonne continue à gratouiller des textes et cherche des faits comme on cherche des truffes. Les universités catholiques brandissent saint Thomas et fondent des écoles de commerce. Le comité des forges a assez à faire en combattant ses ennemis avec ses carnets de chèques. La C. G. T. prépare le grand soir où les ouvriers

deviendront bourgeois. La ligue des droits de l'homme pleure parce que les nègres ne sont pas blancs. Partout érudition ou sentiment. Nulle part de doctrine ou de passion. On marque le pas en souliers étriqués. On tourne à l'ombre des kiosques de journaux. Les prophètes sont morts.

C'est pourquoi notre fils nous échappa. Dès sa seconde année de lycée, il avait empêché qu'une bonne l'accompagnât, tantôt en se cachant au coin d'une rue, tantôt en la devançant au pas de course : au retour, il s'attardait à se faire expliquer les travaux d'une rue qu'on repavait ou il allait visiter peut-être des musées, peut-être des églises. De ces fantaisies il était rare qu'il rendît compte. Si on l'interrogeait, ses lèvres se serraient et son œil devenait dur. Quand on employait pour le faire parler une habileté dont il s'apercevait vite, il souriait en regardant voler une mouche. Rarement il se fâchait. Il était devenu plus maître de lui. Quelles surprises nous causerait cette personnalité quand elle serait tout à fait dégagée des influences que j'analysais ? Ma pédagogie ne m'inspirait que de l'admiration pour les nouvelles couches. Maurice me paraissait un prodige d'équilibre. Moi-même j'étais un prodige de calme. Tout au plus éprouvais-je l'ennui d'une vie trop réussie. C'est dans cet état que nous surprit la guerre.

Vous n'attendez pas, Monsieur, le récit de mes campagnes. Avec deux ou trois galons, j'ai suivi un bataillon d'infanterie, j'ai dirigé une ambulance du front, et pour finir on m'a envoyé dans un hôpital de l'arrière. A Charleroi, j'ai ramassé le revolver du dernier officier tué et commandé en avant ; pendant la retraite, des ombres dans des

buissons m'ont donné la plus grande frayeur de ma vie ; à l'ambulance je me serais mortellement ennuyé si je n'avais fleurté avec les infirmières ; je l'ai fait si complètement et si ignoblement que, comme je soupais avec l'une d'elles, recevant une lettre de ma femme que j'attendais depuis quinze jours, j'ai simplement donné un sourire à l'écriture de l'enveloppe dont la régularité attestait qu'il n'y avait pas de malheur à la maison et je l'ai mise dans ma poche où je l'ai oubliée jusqu'au lendemain. Dans mes héroïsmes militaires, dans mes boucheries chirurgicales et dans mes assauts amoureux, je me suis toujours laissé porter par la conscience durkheimienne, les vibrations de la marseillaise et la gniole collective. J'avais reçu une âme de rechange dont je me suis dépouillé à l'armistice : 1915, 1916, 1917 et 1918 n'ont été pour moi que des années 14 bis.

Non, j'aime mieux vous raconter mes permissions.

Ma femme vivait dans un des îlots privilégiés que le matérialisme de l'arrière n'atteignait pas et où l'esprit du front s'épurait : du moins elle s'était si complètement donnée à son hôpital qu'elle n'y voyait que les vertus dont elle rayonnait. En même temps il avait suffi que je ne l'envoûtasse plus pour que Dieu prît ma place. Ce que j'avais nommé son athéisme n'avait été qu'un geste d'amour. L'amoureux envolé, la charité de l'apôtre lui était remontée au cœur. Ses dernières années s'étaient trouvées abolies avec la brusquerie d'un tour de prestidigitation. Alors, comme elle s'était retrouvée elle-même devant le malheur, elle s'imagina que j'avais regagné ma foi devant la mort. Elle m'écrivit comme si

mon incrédulité n'avait été aussi qu'un cauchemar. Il n'y eut aucune transition entre le ton de ses récentes conversations et celui de ses présentes lettres. Je crus même, bien qu'elle les numérotât, que les premières avaient été perdues. « Je suis sûre qu'Il te protégera, comme Il a gardé ton enfant pendant sa première maladie, car la Sainte Vierge m'est apparue le jour et à l'heure où tu te battais pour la première fois ». Elle continuait par des litanies en mon honneur. « Que tu as dû être audacieux, et beau, et jeune sur le champ de bataille et, à côté de tes malades, miraculeux de vie savante et surnaturelle ». Ainsi c'est à son amour de Dieu qu'elle alimentait son amour de moi, un amour pur dont je n'entretenais l'illusion que parce que je n'étais pas là pour l'étouffer sous ma réalité. Hélas, j'avais si peur des bruits qu'on faisait courir sur les adultères de l'arrière que je crus que cette piété la détournerait des trahisons que je méritais et je m'efforçai de l'entretenir en simulant une piété semblable dans mes cartes postales.

Enfin je pus aller chez nous. Il me fallait changer de milieu, c'est-à-dire de personnalité. L'opération n'était pas aisée. Dans le train lent, et pas assez lent, une honte tardive me mouillait de sueur : ce ne fut que dans les dernières heures du voyage que je sentis vers celle que j'avais trahie une humble et simple aspiration. Mais la désillusion commença dès nos premières paroles. Elle se hâte ardemment de commenter ses lettres. En pansant ses blessés, elle n'a cherché à être que la servante du métier que je faisais ; tous mes conseils lui sont revenus en mémoire, le son de ma voix l'a excitée et c'est ma main qui a guidé la sienne ; elle ajoute

qu'elle a voulu être digne de moi pour me sauver des balles d'abord, ensuite des épidémies, et peut-être, dit-elle en baissant la voix, des tentations. Me rappelant les infirmières sans scrupules, je riposte par un rire réflexe dont elle ne peut comprendre le sens et dont l'écho m'effraie. Mais elle se jette dans mes bras. Il faut que je l'embrasse au front avec un respect plus violent qu'une passion. Quand nous nous dégageons, il fait nuit, il pleut, et nous ne pouvons oublier qu'un jour est déjà passé.

Le lendemain, pendant qu'elle est à l'hôpital, je me promène avec mon fils. Sa fierté au côté de ce père magnifique et salué. Prenant mon pas et cambrant le torse, il me réclame des histoires héroïques, il veut que je commente le communiqué, il me demande si les boches sont affreux à voir, il me déclare qu'à la prochaine guerre il sera officier aviateur, il bavarde, peut-être de crainte que je l'interroge sur sa vie religieuse, et enfin, après un silence, plus rouge que s'il avait commis une grande faute, il murmure : « Papa, je vais faire ma première communion ». Je réponds : « C'est bien ». Puis je me tais. Il se tait aussi. Nous écoutons le temps qui coule : la deuxième journée s'achève.

Encore quelques jours remplis de futilités, et déjà, sur le quai, l'adieu des mouchoirs.

Pendant plus de trois ans, ces retours coupent, de semestre en semestre, ma vie professionnelle. Aucun notable événement domestique, si ce n'est la mort de mon père ; mais si près du front on a moins de larmes pour les vieillards qui se résorbent dans leurs lits.

Chaque fois davantage, ma femme me gêne par son air masculin et me séduit par sa nouveauté. Mon

fils change encore plus. On fête ses douze ans, ses treize ans, ses quatorze ans. Un jour je ne vois plus son costume marin. Au voyage suivant il a des manches trop courtes. Puis il lui pousse un duvet aux mollets. Ensuite il me fait la surprise d'un pantalon long. Le voici, avec un calot bleu sur l'oreille, qui fredonne la Madelon.

Ses études sont décousues. Sa mère n'a presque pas de temps pour s'occuper de lui. Comme maîtres, il n'a que des femmes et des vieillards. Ils font ce qu'ils peuvent et lui ce qu'il veut. La liberté qu'il avait avant la guerre est accrue. Aussi ses actes sont étranges. Une fois seulement je l'ai vu partir pour la messe avec un gros livre et en revenir les yeux baissés pour se laisser longuement câliner par sa mère. Mais je n'y ai pas pris garde. Car le plus souvent, impuissante à se faire obéir, elle s'énerve, hausse le ton et gronde à tort et à travers. Alors il parle d'elle avec moins de tendresse, parfois comme un camarade chez qui l'âge ingrat excuse tout. Il méprise les autres. « Ce matin, on a encore chahuté le vieux ». J'objecte le dévouement de ce retraité qui sert à sa manière. « Tant pis pour lui, répond-il, le pays ne veut plus de gérontocratie ». Ayant prononcé ce mot que je ne connaissais pas, il va cuire un œuf et me propose de me faire sauter des crêpes suivant le système D. Tandis qu'il fabrique la pâte, ma femme m'apprend que pendant un vol de gothas il a refusé de descendre à la cave. Je vais le gronder sur un ton de compliment, mais il me déconcerte en me disant son admiration non seulement pour Clemenceau, Gouraud et Guynemer, mais pour un rustre qui s'est enrichi en vendant du drap aux armées et en me racontant l'aventure de

deux aviateurs qui en plein vol apprennent que pendant une permission la femme de l'un a été la maîtresse de l'autre. « C'est la guerre », conclut-il, en ajoutant quelques expressions militaires qui sonnent sinistrement dans sa voix qui mue.

Je voudrais réagir contre cet excès. Mais je sais que je ne suis chez moi qu'un passant. Ce que je conseillerais, avec douceur ou colère, serait oublié ou raillé quelques jours après mon départ, et je perdrais le prestige dont j'aurai besoin, la paix signée. Avec l'insouciance du front je me dis : « je l'aurai », puisque les autres « on les aura ».

Alors, sans que nous ayons le temps de savoir comment nous nous sommes ressaisis, se déclenche la contre-offensive de Foch. Les petits drapeaux dessinent sur la carte un abcès qui se résorbe. A ce train, nous serons chez nous pour Noël. On reprend goût à se raser tous les jours. Plus tôt qu'on ne l'attendait, on apprend les conditions proposées pour l'armistice : tant de canons, tant de locomotives, le Rhin : l'Allemagne n'acceptera jamais. Mais le lendemain, les journaux portent « La guerre est gagnée » en une manchette aussi grosse que s'il s'était agi de « Carpentier vainqueur de Dempsey ». Le monstrueux événement devient un fait divers. On est de la classe. La vraie vie va recommencer.

Je ne fus démobilisé que quelques semaines plus tard. Le jour de mon arrivée, je trouvai ma femme fort déprimée. Elle m'expliqua à quel point elle avait souffert de la guerre : soigner des âmes en même temps que des membres, faire l'éducation d'infirmières novices, obtenir le changement d'un docteur douteux, répartir des pansements ou des friandises, solliciter un bienfaiteur, un général, un

ministre, et toujours seule : il lui avait fallu attendre la fin pour avoir le droit de se plaindre ; sa bouche ne pouvait parler que contre ma poitrine ; les larmes qu'elle croyait d'amour étaient aussi d'épuisement. Mais la grippe espagnole régnait. Dès le lendemain elle en fut atteinte. Une broncho-pneumonie faillit l'enlever. Je la guéris pour recréer mon amour dans cette première victoire de la paix.

Quand elle entra en convalescence, ce ne fut que de paternité que nous nous entretînmes d'abord. Sans doute sa double faiblesse de malade et de surmenée lui faisait voir des dangers imaginaires, car elle insistait sur des défauts du petit que j'avais remarqués comme elle : elle l'avait vu récemment, au tennis, ramasser galamment un mouchoir de jeune fille qui n'était pas tombé par hasard, pourquoi ? elle croyait aussi qu'il manquait de l'argent dans son porte-monnaie depuis l'époque où il avait cessé de rendre compte de ses dépenses, pourquoi ? et elle aspirait à me remettre son autorité.

J'en étais digne. Il n'était plus question de propagande antichrétienne. J'acceptais l'union sacrée. Je comprenais la tolérance. Je regrettais les sœurs des hôpitaux. J'étais indulgent à tout le clergé pour l'amour des curés-poilus. S'il m'était resté de la haine, elle se serait détournée vers un autre objet : un orchestre wagnérien me déchirait les oreilles comme une batterie de 42 et le protestantisme me faisait horreur parce qu'il était made in Germany. Comme les autres je voulais avec passion être intégralement français. Or notre civilisation sort de la Rome des Papes autant que de la Rome des Césars. On n'échappe pas à la tradition. Quatorze siècles d'histoire ont abouti au bloc national qui est aussi

un bloc catholique. Ma femme m'entraîna à la messe, il m'arriva d'y regretter mon agnosticisme, bref je menai la vie du bourgeois de la victoire.

Sans doute, quand les fleurs se seraient fanées sur les canons de la place de la Concorde, mon athéisme serait redevenu actif, sans les événements que je vais vous conter.

Je repris contact avec mon fils un beau jeudi de commencement de fin d'hiver. Nous étions allés respirer sur les boulevards l'air avide de colombes. Maurice avait quinze ans et demi. Il serait un superbe gars, que j'avais, quelques jours auparavant, examiné de la tête aux pieds. Aujourd'hui il s'amusait à me le prouver mieux par sa démarche de conquérant félin. Il traversait entre les autos un boulevard encombré, puis revenait me tendre la main pour sauter un ruisseau. En face d'un monument, il tombait en arrêt et improvisait une leçon d'architecture, avec le double contentement de se comprendre et de me convaincre. J'étais tellement dominé par sa croissance que je me laissai entraîner au café, comme par un compagnon. C'est lui qui commande, en donnant aux liqueurs des noms abrégés d'habitué. Pendant que nous disons les choses insignifiantes dont s'entretiennent deux inconnus que leur état civil force à être intimes, il laisse glisser sur les femmes qui passent des regards ardemment timides. « Garçon,...ddition ! » crie-t-il enfin, car c'est lui qui veut payer. Il tire des billets de ses poches, car il dédaigne les porte-monnaie, et laisse insolemment un gros pourboire. Tout l'après-midi, j'ai frémi près de lui d'un émerveillement inéprouvé. J'ai cherché à me rappeler son enfance et ce n'est que la mienne que je suis arrivé à évoquer. Il se

dressait à mes yeux comme l'image d'un miroir qui me déformait en me grandissant. Il n'était pas un autre être qui me prolongeait, c'était moi qui ressuscitais en lui. La tendresse que je m'étais toujours prodiguée, à présent que je commençais à me mépriser, s'égarait sur cette merveille. C'est ainsi que, jeune marié, il m'était arrivé parfois, à l'entrée de ma femme, de tressaillir d'un égoïsme généreux. L'amour paternel serait-il vraiment un amour ?

Quand nous revînmes dans mon cabinet, je crus avoir retrouvé mon autorité. Pour crâner, je m'assis sur le bureau, tapotai sur l'épaule de Maurice, et affectai l'air le plus indifférent pour l'interroger sur ses études. Des études, dit-il, à quoi que ça sert ? Les carrières de demain seront de celles qu'on ne prépare pas. Le Boche paiera. On se trouvera encombré de milliards. Ce sera un second âge d'or, s'il y en a eu un premier. Voir 70. Nous sommes déjà vainqueurs. Il ne suffit plus que d'être débrouillards. Il est bien décidé à entrer dans les affaires. Un de ses camarades, qui n'a que deux ans de plus que lui, vient de toucher cinq mille francs en revendant des appareils photographiques ramenés de Rhénanie. C'est un as, mais il se sent encore plus de cran. Il gagnera tout seul sa dot et nous entretiendra dans nos vieux jours. « As-tu un cigare ? demanda-t-il pour conclure ; les cigarettes sont des joujoux de petites femmes. — Embrasse-moi, sacré gamin », lui criai-je.

Cet hommage rendu, il me sembla que les confidences seraient faciles. Brusquement, mais en m'efforçant de plaisanter, je lui demandai s'il chipait toujours du sucre à sa mère. Aussitôt il se

contracta : « Ce n'est plus du sucre que je chipe ». Je voulus savoir quoi. Il se contenta d'ébaucher un mouvement d'épaule en murmurant : « Avance sur l'héritage... idées d'ancien régime... d'ailleurs je ne chipe pas ». Le ton était sans réplique. Il m'agaça. Je devins incapable de feindre. « Mon petit Maurice, j'ai quelque chose de grave à te dire. » Il s'agissait de le prémunir contre les tentations qui..., en remplissant un devoir auquel... A mon bredouillement, il pinça les lèvres, sourit, arrangea sa cravate et enfin : « Je ne suis pas perverti, mais averti. D'ailleurs ces distinctions sont trop subtiles. Vous avez une morale qui date du jansénisme. De l'instinct sexuel à l'instinct religieux, tous se valent. Je dis encore... ou plutôt je ne dis rien. » Se vautrant dans un fauteuil, il se mit à faire des ronds avec la fumée de son cigare.

Pour ne pas lui montrer un trouble dont je craignais de n'être plus maître, je lui tournai le dos et fis semblant d'examiner un livre. Peut-être plus gêné que moi, il rompit le silence le premier en louant ma bibliothèque. Y avait-il bouquiné ? « Oh, la lecture et moi... Les livres, c'est des choses dans le genre des ouvrages de dames. Aucun ne vaut l'Auto ou le Rire. L'un m'occupe en métro, l'autre chez le coiffeur. Je te jure que je suis sincère ». A cette sincérité s'ajouta un peu d'émotion quand il tira de sa poche un petit volume, qu'il caressa avec vénération. Je reconnus une brochure que j'avais écrite en 1913 sur « L'athéisme et la conscience contemporaine ». Je me précipitai sur lui, je m'emparai du livre, j'en déchirai des pages, je le conjurai de ne jamais lire mes ouvrages, et je me laissai tomber sur un divan. Mais j'avais mis une telle passion dans

ma supplique que Maurice ne trouva à répondre que « Mon pauvre papa », s'approcha de moi d'une démarche délicieusement respectueuse, vint baiser sur mes paupières des larmes qu'il croyait voir, puis se sauva.

J'étais moins inquiet qu'étonné. Néanmoins j'allai droit chez ma femme et lui avouai sans préambule que j'étais en train de pourrir mon fils. Elle crut nécessaire de me réconforter. Maurice, dit-elle en substance, t'a bravé parce que tu as essayé de le pénétrer. Il se considère comme une forteresse de petits secrets. Avec moi qui ne l'interroge pas, il a des délicatesses charmantes. Enfin il est religieux. Croit-il ? Il sent plutôt. Je l'ai nourri d'évangile. S'il y trouve trop de joues tendues et d'idylles sous les figuiers, du moins il en a retenu des maximes vigoureuses qu'il rappelle à tout propos : devant la bourse, ce sont les vendeurs du temple, à l'annonce d'une course, c'est la guerre qu'il faut se faire à soi-même. Il est vrai qu'il n'y ajoute pas d'œuvres : les pauvres sont devenus aisés; l'enseignement populaire, il le traite de « jus » ; pour excuser son indifférence, il prétend que l'exercice de ces charités est une désertion des vraies tâches de l'après-guerre. Cependant il faut veiller sur lui. Ses beaux muscles cachent mal un cœur faible. Il est né pour être une proie, quand ce serait la proie de ses rêves. Je lui demandai ce qu'il fallait faire. « Comment, s'écria-t-elle avec l'indignation de ceux qu'a épuisés l'exercice d'une autorité qui n'est pas la leur, tu reviens de la guerre et tu as peur d'un enfant ! »

Je résolus de prendre la direction de mon foyer. Tel que je venais de l'entendre, Maurice n'était pas encore en péril. Pour contrebalancer le positi-

visme du temps, le mysticisme de ma femme suffirait peut-être. Je la laisserais agir sur lui. Je l'encouragerais même. Je la conseillerais au besoin. Et je ne m'occuperais ouvertement que de surveiller ses études.

Il était alors en seconde latin-sciences. La division du travail sévissait au lycée, au point qu'un proviseur s'excusait de confier au même homme l'enseignement de l'histoire et celui de la géographie ; quant aux élèves, ils échappaient au contrôle de ces agrégés, qui souvent ne passaient qu'une heure par semaine dans la même chaire, dédaigneux d'une pédagogie qu'ils ignoraient, et aigris d'avoir refusé une maîtrise de conférence dans une faculté de province pour demeurer dans la capitale qui seule offrait à leur studieux désintéressement des laboratoires et des archives. Les programmes s'étaient de plus en plus chargés : tous les cinq ou six ans on ajoutait la plus récente découverte, on inventait quelque complication pour simplifier une méthode, on faisait descendre de nouvelles matières de l'enseignement supérieur dans l'enseignement secondaire. Certes les manuels étaient meilleurs qu'autrefois, mais inaccessibles à des enfants : trop de comparaisons de variantes dans un texte, trop de souci de généralité en mathématiques, trop d'institutions en histoire, trop d'étymologie en anglais ; en outre en chaque discipline on recherchait sa perfection propre, sans souci de synthèse ; bref, on avait fini par entasser tout ce qui pouvait être plaisant, curieux ou utile, en n'oubliant que le nécessaire. Car les enfants, harassés par les classes, les leçons à apprendre et les devoirs à copier, n'avaient plus le temps de lire, de réfléchir, d'inventer, de rêver et

même de jouer. Un professeur me conta que l'an dernier 5 %, mais cette année 10 % de ses élèves avaient tiré de ses leçons quelque profit : « Le niveau monte », ajouta-t-il en frottant ses mains pleines de craie et en regardant le vide au-dessus de son lorgnon avec un air de satisfaction ingénue. On ne pouvait mieux avouer la faillite d'un système.

Maurice cependant ne suivait point mes traces. Ce n'était pas un bon élève. Son bon sens l'écartait du troupeau des élus. Il le faisait sans colère, sans effort même, par une simple absence spirituelle. Je souhaitais qu'il me fît le portrait de ses maîtres pour les comparer aux miens, mais il n'avait daigné retenir ni leurs visages ni leurs noms ; il ne s'inquiétait même pas de leur chercher des ridicules ; il n'était pas plus troublé par eux que par des ombres chinoises. Ses devoirs étaient bâclés sans vergogne : quelquefois il copiait une version sur un camarade, qui avait copié sur un autre, qui avait copié sur un troisième, qui avait copié sur un corrigé. De ses leçons, il n'avait retenu que quelques clichés : « Corneille est plus moral, Racine plus naturel », qu'il récitait comme les petites filles disent : « Une poule sur un mur, qui picote du pain dur... » Je sentais que c'était pour lui une nouvelle scolastique. Mais il l'avait sur la langue et non dans l'esprit. Il la bâillait et la crachait. « Foutaises », disait-il, en fermant ses bouquins pour aller assister à un match de boxe.

C'est qu'à cette époque on recevait moins de leçons du lycée que de la rue. Il fallait remonter jusqu'à mon enfance pour trouver un équilibre, instable mais non rompu, entre les classes qui conti-

nuaient à donner certains principes, et la cité qui n'avait pas encore perdu toute retenue. Aujourd'hui il ne tombait des chaires que de la poussière d'érudition, pendant qu'au dehors aux exemples d'avant 1914 s'ajoutaient pêle-mêle des techniques aux recettes stupéfiantes, des assignats encombrant les banques, des immoralités non voilées, des arts aux formules exclusives, des propos ou des gestes que des exotiques avaient importés des cinq continents, toute une anarchie qui suscitait impérieusement les espoirs des adolescents.

Mais obsédé par mes souvenirs je ne remarquai pas d'abord la puissance de ces éducateurs anonymes. Je me réjouissais au contraire que le verbalisme des écoles n'inculquât à mon fils aucun préjugé. Au moins il ne garderait pas de ses études, comme moi des miennes, une croyance déterministe qui le ferait souffrir. Et calme, je le regardai agir.

Or pour les jeunes d'aujourd'hui, agir c'est s'agiter. Faute de pouvoir guerroyer, ils font des sports, ils trafiquent ou ils dansent.

Endurance au volant. J'ai dû l'autoriser à conduire quelquefois mon auto. Nous sommes allés à la campagne, sur les routes peu fréquentées qui conviennent aux novices. C'est là que j'ai vu un nouvel aspect de sa coquetterie. Il est le fou prudent. Avec folie il poursuit, atteint, dépasse une autre voiture, puis à un virage en angle aigu fait preuve d'un sang-froid de professionnel mûr. Quand il se retourne, non pas vers moi pour se faire admirer, mais vers l'obstacle ami qui s'est laissé franchir, tous ses muscles sur les coussins bondissent de la joie de vivre.

La même joie l'envahit lorsqu'il fait des affaires.

C'est l'année du boum. Tout commerçant prétend doubler son capital en un an ; un enfant se croirait déshonoré s'il ne se faisait pas mercanti. Lui vient de réussir une trop belle vente de rasoirs mécaniques pour ne pas me raconter le coup. Seulement la semaine suivante il se fait rouler avec de faux timbres rares. Il ne m'avouera la mésaventure que quand quinze jours après il se sera rattrapé par une spéculation sur des motocyclettes.

L'hiver il danse. Tout le monde danse. Les mères ont oublié leurs morts, ou plutôt elles sentent que leur devoir est de marier leurs filles aux rares survivants. Quant aux tout jeunes gens, il se disent que puisqu'on a souffert quatre ans on peut bien s'amuser une saison. C'est une frénésie contre laquelle nul ne peut lutter. Plus elle sera violente, moins elle durera. Qu'elle dure d'ailleurs, Maurice ne pensera pas à courir les gueuses. Cependant il n'a pas besoin, pour se corrompre, de les connaître. Telles jeunes filles du monde sont capables de tenir leur rôle. Leur éducation a évolué, en quelques années, plus que pendant un siècle. Trop recluses et trop ignorantes, elles ont eu besoin de s'émanciper, l'esprit d'égalité les a poussées à contrefaire les jeunes gens, dans leur élan pour partir elles ont dépassé le but, et leurs jupes courtes, leurs longs décolletés, leurs fards, leurs cigarettes, leurs propos sont les moindres signes de leur impudeur d'affranchies. Ce sont elles qui dessalent leurs frères. Elles provoquent mon fils. L'une d'elles, pendant un tango, se presse le long de son corps ou frôle sa joue, et je détourne les yeux comme une petite fille. Mais au buffet les voici qui font semblant de se tromper de coupe. Puis ils se mettent à causer. Je

ne distingue que quelques mots, « maillot collant » ou « Paul Valéry ». Soudain, à certaine phrase prononcée par de vieux messieurs et qui sans doute a ouvert à son imagination des horizons différents, je le vois regarder sa compagne avec pitié, ouvrir la bouche pour une réplique qu'il ne prononce point, lui tourner brusquement le dos et s'en aller en se dandinant sur une piste en zig-zag, les sourcils froncés, les paupières battantes et les lèvres souriant vers quelque songe auquel il n'aspire que parce qu'il est inaccessible.

Je ne suis qu'à moitié rassuré, mais il me semble que je commence à comprendre mon fils. Non, pour lui le monde n'est pas réglé par des lois et son dernier élément n'est point l'atome. Comme éléments, des âmes, âmes de chauffeurs, de marchands ou de demi-vierges, entre lesquelles règne le désordre de luttes dont il s'agit de sortir vainqueur. Au lieu de la contemplation du physicien ou des jeux de construction de l'ingénieur, le grouillement, la nage, le vol, parmi de la chair, des nerfs et de l'esprit. Il ignore les nombres, il hume des qualités. Il ne voit pas un canevas, il touche de la force. Même si, faute de principes ou d'expérience, il est encore incapable de découvrir le sens de la vie, sa vie se suffirait à elle-même comme un sport à cent matchs où on n'a besoin, pour jouir, que de tendre vers un ballon ou une bouée. Il me semble que c'est ainsi que sur des pistes de sable, au bord des mers chaudes, à l'époque des sirènes, ont dû vivre les jeunes païens.

Le paganisme vaut certes mieux que le mécanisme. Mais quelle misère de n'avoir à noter que ce progrès ! Quant aux aspirations qu'il pourrait emprunter à sa mère, suffiront-elles à l'élever au-

dessus des débordements qui le menacent ? Violents et rares sont ses accès de piété. Pendant quinze jours il se met à communier plusieurs fois par semaine. L'hostie est pour lui le seul contre-poison qui ne soit pas amer. Avant de la recevoir, ses longs cils laissent filtrer des regards quémandeurs d'extase et ses pauvres lèvres se gonflent de la gourmandise des malades. Cette religion de sentiment et presque de sensation risque de fondre comme neige de mars. Enfin je reconnais que l'armature qui lui manque est une doctrine. La rue ne l'exhale point. Le lycée ne la formule point. Ma femme est le contraire d'une doctrinaire. Un instinct si sûr pousse certains récents convertis qu'ils s'attachent non seulement au christianisme, mais au thomisme. Si, pour la vie morale ou même pour la vie tout court de mon fils, des thèses aussi rigoureuses étaient l'unique salut ?

Cette question m'obsède quand, quelques jours avant Noël 1919, il me demande de communier avec lui. Ton de commandement sans doute, mais d'un faible qui a besoin pour persévérer que mon exemple renforce les suggestions maternelles. Je suis acculé à le laisser se perdre ou à oser le tromper. Autrefois j'avais accordé à ma femme la supercherie de mes communions d'athée. Mais il me semble à présent qu'il y aurait un abîme entre ce mensonge d'amant, qui ne fut que la délicieuse offrande de ma sincérité, et le mensonge à l'enfant, par lequel je renoncerais en un seul acte à tout mon caractère paternel. Cependant je me demande si toute la vérité vaut une seule âme. De plus je connais cette âme et de la vérité je ne sais que ce que m'ont insinué les modernistes : il faut que les dogmes nous

dupent pour que la foi ne nous dupe pas. D'ailleurs, dans la pratique journalière, nous n'agissons que grâce à d'autres mythes tout aussi illusoires et tout aussi féconds. Par bonheur, l'homme est un animal qui sait se mentir. Il faut réhabiliter Basile. Voilà, Monsieur, où j'en suis arrivé. Donc, vous le devinez, je cède à mon fils. Mais ce qu'il craint s'accomplit par le geste même qui doit l'empêcher. Il est difficile de feindre une dévotion sincère devant un jeune homme qui commence à savoir ce qu'est une religion factice. Je dois lui paraître trop pâle sous les cierges. La messe finie, il ferme son livre d'un mouvement sec. Sous le porche il me dit d'un ton amer que je l'ai dégoûté pour toujours. Et dès ce moment il abandonne la messe, les prières et les rêves.

Moi, j'abandonnai ma tâche d'éducateur. Si je ne désespérai pas tout de suite, c'est que j'essayai de me persuader que les événements qui menaçaient toute la société allaient donner à Maurice un sursaut d'énergie qui le régénérerait.

L'opinion française était alors fort inquiète. Une grève des chemins de fer avait éclaté en février 1920. Même dans les classes de rhétorique pénétrait l'agitation de la rue. La plupart des élèves attendaient quelque grand mythe, qui, ainsi qu'un drapeau, eût rallié leur marche. Mythe de la révolution pour ceux-ci. Mythe de la monarchie pour ceux-là. L'Humanité et l'Action française s'étalaient sur les cahiers à l'envers, à la barbe des pédagogues myopes. Il paraît qu'il existe un Conseil économique prêt à prendre le pouvoir dans huit jours. — Trop tard, avant quarante-huit heures, le roi aura débarqué à Calais. Maurice écoutait les uns et les autres, hésitait, s'échauffait, se reniait, mais tou-

jours avec un zèle de néophyte ; pour lui, le christianisme ne contenait qu'une petite partie de ses aspirations, même religieuses ; car c'est au nom d'un évangile élargi que beaucoup souhaitaient la suppression de la propriété et il fallait voir un culte dans les hommages que d'autres auraient rendu au souverain oint du Seigneur.

Mais voici qu'après le premier mai les grèves se succédèrent en vagues d'assaut. Nos amis vinrent se consulter chez moi : ils avaient acheté des lampes à pétrole, tenaient leurs baignoires remplies, faisaient provisions de cartouches et de biscuits. Les jeunes gens s'enrôlaient dans l'union civique avec l'ardeur du 2 août 1914. Les propos qui chargeaient notre atmosphère faisaient bouillir ce que mon fils avait de sang bourgeois. Son mythe, en ces jours, c'était la civilisation occidentale. Son sens pratique lui montrait qu'avant toute entreprise il fallait défendre le régime sous lequel s'étaient développées les vertus familiales, les institutions de crédit, les autos de luxe. Pour l'ordre existant il se fit receveur d'autobus. On l'a vu sur la plateforme d'un Madeleine-Bastille, deux noms qu'il a choisis comme les symboles d'une forteresse à relever et d'une héroïne de chanson de guerre : il paraît qu'il rendait la monnaie avec une dextérité de vieux caissier et faisait arrêter entre deux stations pour le plaisir d'une jolie femme. Quels beaux jours, disait-il en rentrant le soir. Enfin la C. G. T. se laissa vaincre.

Alors, en plein printemps, l'âme de Maurice fut envahie d'un grand ennui. Bien qu'il dût passer le baccalauréat dans quelques semaines, pour arriver à veiller devant ses manuels il lui fallait un accès de

ces fureurs qui nous lui avions connues dès le berceau. Une seule fois il s'expliqua, mais avec la pire amertume : « Comment avez-vous pu croire à Barrès, à Wilson, à Loucheur, au pape ? Moi j'ai confondu la civilisation et la T. C. R. P. ! On est bougrement idiot à dix-sept ans ». Il ajouta : « Surtout n'en parle pas à maman ». Comme j'aperçus une buée dans ses yeux, je pensai qu'il avait simplement besoin de voir des femmes. Mais je fis, comme tous les pères, un discours sur l'opportunité du travail. Par hasard il porta.

Enfin arriva le jour de l'examen. Devant ce danger mon fils se retrouva calme sportif, marchand rusé et charmant séducteur. Les juges, habitués à entendre réciter des manuels, furent surpris de connaître un jeune homme qui ne savait pas grand'chose, mais avait du bon sens, des intuitions originales et quelque maturité. Il ne leur fallut presque pas d'indulgence pour le recevoir.

Mes craintes étaient pour quelque temps oubliées. Je le récompensai — par là je réconfortai aussi sa mère — en les conduisant dans une belle ville d'eaux. C'est celle où nous sommes depuis un mois. Vous m'avez vu offrir à ma femme les distractions de ces sortes de lieux qui devaient procurer un renouveau factice à notre amour monotone. Mon fils a fait ce qu'il a voulu. Il était clair qu'il avait besoin d'une détente, et qui fût complète. Comme il courait dans la plus haute montagne et que ses heures de casino n'étaient pas les nôtres, nous ne le voyions que pour lui faire compliment de sa belle mine. Cependant, vers la fin d'août, il me parut (nos chambres étaient voisines) qu'il rentrait plus tard dans la nuit. En même temps il se montrait

plus galant envers une jeune fille qui passait pour fort intelligente et de mœurs garçonnières. Vers la même époque, ma femme crut remarquer que quelque argent laissé sur sa cheminée avait disparu. Avant hier l'hôtelier, qui avait brusquement quitté son bureau pour parer à un petit accident, n'y revit plus, deux minutes après, un billet de mille francs qui y était posé ; à son départ comme à son retour, le hall était vide ; il avait fouillé les chambres de ses domestiques sans résultat. Ce matin enfin le directeur de la banque m'a fait appeler : l'hôtelier avait retenu et lui avait transmis le numéro du billet, et le passant qui tout à l'heure avait essayé de le changer était mon fils. Je suis client de cette banque depuis des années ; le directeur a du tact ; son caissier est discret : on étouffera l'affaire. Mais Maurice vient de comparaître devant sa mère et moi. Elle, trop atterrée pour avoir des larmes. Moi, brutal comme un boucher. Je parlais si haut qu'il me dit : « Tu tiens à ce que tout le monde t'entende ? » Les dents serrées, je marchai sur lui. Levant poliment la main comme pour parer un coup, il ajouta : « Tu te fâches, donc tu as tort. » Je ne trouvai aucun mot à répondre, aucun geste à faire. Alors il haussa les épaules, mit son chapeau et sortit en déclarant : « Il fallait me donner des principes. »

Lorsqu'il fut parti, ma femme me jeta tous les reproches dont je venais d'accabler l'enfant. Noceur, hélas, mais quoi, voleur. Voilà pour une amourette de dix-sept ans. Que sera-ce pour une passion de vingt ans ? Alors, mon Dieu, tricheur au jeu, falsificateur de chèques, affilié à une bande de cambrioleurs, pris, jugé, en prison, lui, son enfant et

mon élève. Car c'est le produit de mes exemples et de mes discours. Ma déchéance se continue en lui. Il portera la peine de mes péchés. Mieux eût valu pour moi qu'il ne fût pas né. Avec la lucidité que le malheur donne, elle se rappelait dans leurs détails les développements parallèles de mon athéisme et de ses appétits. Pourrait-elle le ressaisir à temps ? Elle seule, pas moi. « Va-t-en », me cria-t-elle en me poussant avec une force à laquelle je n'aurais pas résisté.

Je m'en allai. Mais je restai l'oreille collée à la porte, écoutant le bruit des meubles déplacés par les mains qu'elle y cramponnait pour ne pas tomber. Puis quand ses sanglots se furent changés en une de ces plaintes faibles et continues dont il faut bien qu'on se repaisse, je l'abandonnai à cette peine dont j'étais le seul à ne pouvoir la guérir, et je m'isolai à mon tour sur cette montagne pour réfléchir aux événements de cette saison. Mais ils ne s'expliquent que par ma vie entière. En vous la racontant, je l'ai comprise pour la première fois. Des hommes de mon âge ont pensé qu'il est inutile de croire pour être honnête et, s'étant libérés de la foi, ont continué à bien agir, par vitesse acquise. Mais la seconde génération d'athées. Plus de croyance pour soutenir son éducation. Une société corrompue pour accueillir sa jeunesse. J'ai beau me dire que de la chute de mon fils mon milieu est directement responsable, tout de même c'était à moi de réagir. J'ai commis le péché d'omission, qui contient tous les autres. De mes prières oubliées il faut que je réapprenne au moins le mea culpa. Moi qui le mois dernier étais si fier d'avoir réussi, je dois confesser ma faillite. Me voici à bout d'énergie et surtout de pen-

sée. Conseillez-moi. Je vous écoute. Quel homme vous serez si vous me prouvez qu'il n'est pas trop tard.

J'avais entendu plusieurs confessions de cette espèce, mais nulle aussi dramatique. D'ailleurs j'étais plus disposé à prédire un accident qu'à deviner un remède. Seule une grâce presque miraculeuse pourrait sauver cet homme. Du moins c'était mon devoir de le préparer à l'accueillir. Pendant que j'y songeais, je m'étais mis à lui répondre, d'une voix, je l'avoue, peu sûre.

« Ce qui caractérise le mieux la génération de vingt ans, c'est bien qu'elle manque de doctrine. Par contre toutes ses aspirations ne sont pas mauvaises. Seulement nous sommes trop vieux pour discerner les bonnes. Voilà ce qui rend la situation grave. Ne subestimez pas les dangers que court votre fils. Mais sachez que vous ne l'en préserverez pas avec une morale sans dogmes. Puisqu'il s'agit de trier ses tendances, il lui faut des principes, et solides, et vivants. Je n'en connais point de tels en dehors du christianisme. Mon avis est net : vous n'avez rien d'autre à faire que lui rendre la foi ».

Je regardai ses yeux où l'angoisse venait de faire place à l'ironie. « N'avez-vous pas compris, objecta-t-il, que je l'ai perdue ?

— On n'est jamais, répliquai-je, si chrétien ni si athée qu'on pense ».

Enhardi sans savoir comment, j'ajoutai, comme s'il se fût agi d'une action toute simple : « Eh bien, vous la regagnerez ».

Il me dit d'un ton agacé : « Il ne s'agit pas de moi, mais de lui. »

Alors j'essayai ce qui m'avait parfois réussi, bien qu'avec des caractères plus souples : je me levai et, lui mettant brutalement la main sur l'épaule :

« Ses péchés sont d'abord vos péchés. Vous ne vous relèverez que tous deux ensemble. Les méthodes les plus laborieuses sont souvent les plus courtes. Le moyen que je vous propose est le seul. Je ne vous avertis pas au nom de Dieu, mais d'après mes expériences. Si vous n'essayez pas, vous ne risquez pas moins que la vie de votre enfant ».

Il me regarda d'un air hébété, ne parvint pas à me répondre, oublia de me serrer la main, puis, remarquant qu'au-dessus de l'ombre qui remplissait déjà la vallée le soleil couchant n'éclairait plus que quelques neiges inaccessibles, il me quitta pour dévaler vers la ville par un chemin de traverse.

Le lendemain il quitta la région. A Paris, je n'avais pas d'occasions de le revoir. Occupé par d'autres besognes, j'eus la malchance ou la faiblesse de n'en pas provoquer et, comme je lis rarement les journaux, je restai des mois sans connaître ce que je redoutais pour lui.

Cinquième partie

La solitaire conquête

La solitaire conquête

Trois ans après cette rencontre, un soir d'hiver, dans le calme de mon bureau de Paris, j'attendais avec une oisiveté active cette espèce d'inspiration sans laquelle le plan du livre conçu ne s'organiserait point — lorsque se fit introduire mon compagnon de l'autre saison. Apparu dans le cadre de la porte, il me sembla beaucoup plus grand qu'autrefois ; mais ses épaules s'étaient affaissées, ses jambes n'avaient plus leur fermeté, tout son corps flottait dans des vêtements de deuil qu'il affectait de porter avec inélégance. Comme, le reconnaissant à peine, je relisais sa carte, je sentis ma main pressée et secouée avec l'énergie de ceux qui ont une indocile carcasse à remuer chaque jour. Mon émotion fut telle que je tournai l'abat-jour pour que mon visage restât obscur. Dès qu'il fut assis sous la lampe, seuls apparurent ses yeux. Au milieu d'une tête crevassée à la manière des volcans et couronnée de cheveux presque blancs dressés en volutes rebelles, ils avaient un éclat singulier : flamme d'inquiétude, mais des inquiets qui devinent qu'ils auront la paix demain, flamme de domination, mais dont on ne jouit pas et que peut-être on ignore, flamme à laquelle était sus-

pendu, puisqu'il vibrait à chaque éclair, ce corps prématurément déchu, comme à la promesse de résurrection que Dieu accorde à certains dont il veut faire ses instruments. Si imprévu que se montrât l'homme, entre lui et moi les préambules étaient inutiles. Nous n'y songions même pas. A peine assis, il me dit brutalement :

« Je suis un assassin ».

Il était naturel que je le crusse devenu fou. Naturellement aussi il ne fit rien pour changer mon opinion.

« Je ne dis pas, poursuivit-il avec calme, que j'ai tué. Bien des gens, qui ne sont pas des assassins, ont tué, une fois dans leur vie, soit par passion, soit par cupidité, c'est-à-dire sous l'influence passagère d'une toxine et, parmi les honnêtes gens authentiques, bien peu peuvent se vanter de n'avoir pas fait mourir de chagrin au moins leur père ou leur mère. Moi au contraire suis un assassin sans motif ; c'est mon essence qui est de donner la mort. Ce que je vous ai déjà raconté de moi a dû vous en convaincre. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre les événements. Ils étaient fatals. Ils se sont accomplis loin de moi. Ils n'ont rien changé en moi. Rien, sinon que, sachant qui je suis, je suis parvenu, après avoir nié presque tous les dogmes des athées et en continuant à douter de bien des dogmes des croyants, à ne révérer qu'une seule vérité comme scientifiquement certaine, explicative de tout l'univers et inspiratrice de toutes nos actions... devinez... le péché originel. Mais pour le comprendre il faut avoir passé par... »

Il fit le tour de ma bibliothèque en examinant mes livres avec l'attention respectueuse de ceux qui, à de

certaines heures, n'ont pas eu d'autres amis. Bientôt ses regards s'arrêtèrent sur des rayons que les reliures désignaient comme une collection privilégiée. « Voici, dit-il enfin... Le Roy... Sainte Thérèse... Saint Augustin... Denzinger..., les jalons de mon propre chemin ». Puis, écartant des souvenirs qui l'avaient envahi plus tôt qu'il n'aurait souhaité, il reprit son récit au point où il l'avait laissé dans la forêt.

Je vous ai obéi. D'autres se seraient dit que par autosuggestion on arrive à tout, excepté à la certitude. Moi j'étais sincère. Intellectuel impénitent, c'est-à-dire persuadé que l'acte de foi débute par un acte de connaissance, je savais mon érudition limitée, et par une méthode scientifique je résolus de dépasser la science. Mon plan de travail ? Je referais ma philosophie avec mon fils à qui je ferais promettre d'être, au moins pendant un an, un écolier exclusif. Le pauvre enfant se l'était promis déjà. Dans sa première aventure sentimentale il avait expérimenté la trahison, si cruellement qu'il n'eût pu rêver de plus grande réparation que la tendresse paternelle et la découverte de la sagesse. Ma femme, qui d'abord ne comprit pas pourquoi, trompé par une femme, il n'était pas venu, comme il l'eût fait l'année précédente, se faire consoler par elle, finit par réprimer sa jalousie au point de m'ordonner d'essayer ma chance. Donc dès octobre Maurice et moi nous mîmes à l'étude.

Sachant qu'aucun discours ne vaudrait mon exemple, je voulus lui laisser voir mes tâtonnements, comme un médecin fait à ses externes. C'est au salon que je vins d'abord travailler pour y laisser en-

suite traîner des volumes et mes notes. Ma femme m'accompagnait de son chapelet, relevant souvent la tête au moment où je baissais mon livre, comme si, entre mes réflexions plus difficiles et sa prière plus spontanée, une harmonie avait été préétablie. Quelquefois, pendant qu'elle et moi nous rapprochions ainsi sous la lampe, Maurice venait, un cahier en main, s'asseoir. Toute notre attention se dispersait alors pour nous laisser jouir d'une réunion que nous craignions passagère. Peut-être l'enfant voulait-il, en copiant mon attitude, se sentir moins écolier. Peut-être cherchait-il, en se réchauffant au parfum de sa mère, à se défendre de parfums qui recommençaient à le tenter. Elle avait confiance en moi. J'espérais en lui. Lui seul restait encore sur ses gardes; un soir de décembre, au bout d'une demi-heure, je le vis dans la glace se lever avec le soupir de ceux qui ont enfin achevé une visite de condescendance, passer derrière nous comme pour contrôler notre propre travail, et enfin disparaître sur la pointe des pieds qu'il appuyait plus vigoureusement que des talons.

Or savez-vous le livre que j'avais pris ce jour-là ?

Mon hôte se leva de nouveau et alla tirer de ma bibliothèque un de mes propres ouvrages.

Voici, dit-il. Vous comprenez que je ne m'étais pas astreint à lire des manuels. J'allai droit aux mémoires originaux. Je projetais même d'y ajouter mon originalité propre. La métaphysique me semblait avoir une méthode si incertaine qu'un homme de mon savoir, de ma valeur et de mon âge y serait

sans peine un maître. Mon sujet fut rapidement choisi. Pour moi le premier problème était la théorie de la connaissance, et la critique des sciences en était l'indispensable préface. Duhem, Poincaré, Le Roy devinrent mes maîtres. J'avoue que d'abord ils m'inspirèrent plus de respect qu'ils ne me communiquèrent de doctrine. Duhem me parut surtout un historien copieusement érudit, Poincaré un dilettante d'une extraordinaire virtuosité, c'est Le Roy qui des trois me sembla l'homme de génie. Néanmoins j'étais trop peu préparé à comprendre les grandes pensées. Alors, après une première lecture qui me laissa plus écrasé que convaincu, c'est à vos quelques pages de métaphysique que j'ai demandé l'initiation. Vous ayant entendu, à toutes vos lignes je retrouvais votre accent. Je finis par croire que vous n'aviez écrit que pour moi. Croyant préparer une apologétique pour mon fils, je continuais mon entretien avec vous. Ou plutôt je me mis, interprétant vos avis, à chercher mon propre salut.

Car pendant deux ans je vécus peu avec ma femme et presque pas avec mon enfant. Elle ne fut, pour la naissance de mes idées, qu'un nécessaire témoin plus incapable d'objections que la servante de Molière et qui, réveillée en pleine nuit, savait me cacher, avec sa charité habituelle, ses envies de bâiller. Si Maurice ne changeait pas de cravate et négligeait de se raser, je me disais qu'il traversait une de ces bonnes périodes où tout conseil était superflu ; quand sa mère m'apprit qu'il employait à jouer aux courses l'argent de ses inscriptions, je doutai, attendis une récidive, et n'intervins pas davantage, sous prétexte qu'il eût été dangereux de lui offrir une doctrine mal assurée. Dans ma maison je

finis par m'isoler. Tout au plus demandai-je à ma femme, pendant que je lisais, de jouer, dans une pièce voisine, quelque morceau dont le rythme atténué convenait au style de mon auteur. Maurice, qu'après six mois de sagesse affolait le printemps frais, m'ayant offert d'être pensionnaire jusqu'à l'examen, il ne me déplut pas d'être séparé de ce témoin : pendant tout un trimestre je n'allai à son parloir qu'une fois. L'année suivante, il entra à l'Ecole des Sciences politiques : cours selon ses goûts, professeurs bien pensants, je regardai à peine ses cahiers. A dîner j'étais si absorbé que nous n'échangions guère que des propos de table d'hôte. Les jours de travail, je pressais le service ou je me faisais servir dans mon bureau. J'en avais enlevé le téléphone, et si l'un d'eux venait m'y déranger pour la meilleure des raisons, je le suppliais rageusement de ne pas m'interrompre avant la fin de la semaine, ou du mois. Dans tous les corridors je me sentais poursuivi ou menacé par leurs regards que je ne voulais pas remarquer parce que je les croyais ironiques et qui d'abord ne m'adressèrent que la supplication d'aboutir au plus vite. Si j'exigeais qu'on me traitât comme le centre de la famille, c'était un centre de typhon.

Avais-je une excuse dans la grandeur de la tâche qui m'avait prise ? Jugez-en.

Dès le début de mes études, je trouvai sympathique la méthode de vos maîtres : étudier non les résultats de la science toute faite, mais l'histoire de la science qui se fait. C'est cette psychologie de l'invention, me semble-t-il, qui vous a appris comment, pour parler le donné, c'est-à-dire pour exprimer avec des concepts et des nombres la prodigieuse

complexité du moindre phénomène, le savant doit faire intervenir plusieurs conventions, postulats ou principes qui s'incorporent au fait brut pour le changer en fait scientifique. « Le soleil attire la terre en raison du produit des masses et de l'inverse carré de la distance », ce n'est pas une réalité nue, c'est une réalité truquée. En outre, le truc n'est pas arbitraire : il a été constitué pour la commodité de telles analyses et de telles synthèses : c'est pour notre esprit un instrument de travail. Enfin il est impossible que le progrès des sciences en réduise les artifices : au contraire, les points de vue ont beau se substituer les uns aux autres, après Newton Fresnel, après Fresnel Maxwell, après Maxwell bien d'autres, chaque fois le langage sera plus habile, c'est-à-dire plus humain. Ce sont même ces grands principes, comme la constance de la masse, l'attraction à distance ou le principe des ondes, qui, parce qu'ils sont plus particulièrement maniables, ressemblent le moins à la vérité. Tout se passe comme si. Tout se passera toujours comme si. Les manuels où l'on se borne à énoncer des formules valent les contes de la Mère l'Oie. Bref, la physique n'est pas faite pour la connaissance, mais pour l'action. C'est un système qui nous permet de capter les choses, non de les pénétrer. Par essence elle tourne le dos à la métaphysique. C'est, au sens étymologique, une poésie. Mais si ses formules nous renseignent peu sur leur objet, elles nous apprennent beaucoup sur leur auteur. Puisque un déterminisme a été imposé à la matière, c'est que des intelligences s'en sont chargées. Plus il est ingénieux, plus notre esprit est spontané. Les lois physiques sont le miroir de la liberté du physicien. La plus stupide des erreurs mo-

dernes, c'est de croire qu'on découvrira des lois de l'esprit analogues à celles des choses, ou, comme vous le dites quelque part, que le filet que nous avons jeté sur le monde pourra se retourner pour saisir le pêcheur. Vous ai-je bien traduit ?

J'approuvai, mais je lui demandai combien de temps il avait mis à le reconnaître.

« J'y suis parvenu par étapes. Six mois.... un an. C'est beaucoup ?

— C'est fort peu. Il a fallu plus longtemps à mes amis pour s'évader de la prison où ils étaient nés ».

Il s'excusa gentiment :

C'est d'abord que vous avez dû défoncer la porte, alors que vos cadets ont trouvé le chemin libre. Mais c'est surtout parce que pour moi il ne s'agissait pas seulement de connaître la vérité. Il me fallait convertir mon fils. Je jouais son bonheur. La passion me donna des lumières. Pourtant ce n'est pas d'un coup que la clarté s'est faite. Ici aussi j'ai passé par une longue nuit obscure. M'en rappellerai-je tous les tâtonnements ?

Je me souviens qu'à la première lecture je ne sus que penser, comme devant ces devinettes algébriques où, par une suite d'équations qui semblent d'abord correctes, on établit que 1 = 2 : où est le sophisme ? Quand je me décidai à vous relire, ce ne fut que pour retenir les métaphores de vos conclusions ; je les récitai telles quelles à Maurice : mais il m'avoua, sans quitter des yeux un livre plus émouvant ou plus utile, que le déterminisme ne l'avait jamais inquiété. Vous ayant lu une troisième fois, je compris certaines démonstrations iso-

lées, que j'exposai à des amis en les déformant sans doute, car j'entendis des « Ça ne tient pas debout », prononcés avec ce haussement du menton et ce gonflement de la gorge qui font ressembler à un dindon.

Cependant mon esprit, troublé dans ses habitudes et excité par la contradiction, ne cessait de méditer vos pensées. Dans mes études sur le cancer, j'avais vu aussi la science qui se fait ; j'en avais même fait ma part : je ne pouvais pas être plus dupe que vous. Après vous du reste on avait découvert les substances radiantes, la transmutation des métaux, la relativité ; la plupart des anciennes lois de la matière étaient abolies ; de critiques vous étiez devenus voyants. Les six volumes du Cours de philosophie positive d'Auguste Comte, qu'en un mouvement de colère je me mis à parcourir en y cherchant une réfutation de vos subtilités, me parurent la plus copieuse collection de pompeuses niaiseries ; le Comte aliéné du Catéchisme est moins comique que le Comte savantissime du Cours : il faudrait le livrer à tous les incroyants comme la plus irrésistible introduction à l'apologétique. Quant à la bourgeoisie qui se moquait de nous, je la savais, depuis 1830, positiviste et libérale ; puisqu'on fait le monde à son image, ces pantins mus par des ficelles s'imaginaient les planètes et les molécules comme des ballots tirés par des forces ; la loi de Newton exprime l'anthropomorphisme de leur république ; Durkheim, ne vous en déplaise, devint un instant votre allié. Enfin, depuis quelques années, bien d'autres chocs avaient ébranlé le système mécaniste par quoi j'avais jadis représenté le monde. Je savais par exemple que le temps et l'espace ne sont des absolus que pour les primaires. Leur dogmatisme est

plus faux que tous les rêves que je ferais sur la genèse de la matière. Il y avait une fois, en des temps précosmiques où aucun astre ne pouvait définir un temps, un chaos amorphe traversé par des éclairs de spontanéité ; ce chaos n'était pas encore la matière ; cette spontanéité n'était pas encore la vie ; mais elle allait produire des soubresauts de plus en plus conscients dont les détentes laisseraient un résidu d'habitudes et ainsi se formeraient à la fois, comme un conquérant et son armure, les esprits et les choses. Certes ce n'étaient pas nos esprits de vieux humains qui pouvaient changer un univers refroidi. Mais autrefois, avant le déluge, avant le paradis... Lâchant votre livre que je croyais avoir enfin compris tout entier, je rêvai comme un enfant éveillé. Des paillettes de phénomènes allaient s'effriter sous un souffle chaud. Sous ma main qui tremblait bientôt les objets sonneraient creux. Comment avais-je pu croire que le symbole de l'éternité c'est l'immobilité d'une momie ? Et si ma légende, ou quelque autre semblable, était plus vraie que les vérités officielles, peut-être ne faudrait-il pas traiter de mythe la survivance à laquelle j'avais cru dans ma jeunesse. Voilà dans quel état, après des mois de tension, m'avait mis la découverte de votre ouvrage, et peut-être l'action latente d'un christianisme qui, renié pendant des années, m'attaquait à l'improviste comme un virus endormi.

Elles me poussèrent vers de nouvelles recherches. J'eus l'ambition d'appliquer ma critique, après les sciences de la matière, aux sciences de l'homme. Je commençai par la psychologie, qui était celle que j'ignorais le moins. Les manuels affirment, avec quelle pompe, qu'elle est définitivement constituée.

Comme la physique elle a ses laboratoires, même ses cliniques, avec des instruments précis et chers, soit pour enregistrer des battements du cœur, soit pour mesurer des temps de réaction. Comme la physique, elle a ses procédés, décelant la suggestibilité grâce à un questionnaire de juge d'instruction ou encore isolant une image-force en la grossissant démesurément chez certains malades. C'est sa gloire, au lieu de se chercher une méthode qui lui soit propre, d'avoir copié les méthodes des physiciens. Voilà l'erreur, disons mieux, la bourde. Parfait de figer, de découper, de mesurer la matière dont l'essence est quantité. Absurde de prétendre quantifier la vie, dont l'essence est bouillonnement. Quand on veut disséquer, il faut commencer par tuer. A moins qu'on se contente de recueillir dans le torrent quelques grains de sable qu'il a drainés, c'est-à-dire d'étudier les seuls faits d'automatisme par quoi les hommes cessent d'être hommes. Ces messieurs se gardent donc, c'est la seule justice qu'on puisse leur rendre, d'étudier l'acte d'invention ou l'acte de foi. Ils piétinent dans la distinction de l'attention dispersée ou concentrée et des mémoires visuelles, auditives ou tactiles. Leurs sujets ne sont pas des génies ou des saints, mais des gamins et des anormaux. On n'écoute leurs sentences que dans des écoles primaires et des asiles d'aliénés. Qu'on lise toutes les œuvres qu'ils ont suées, on ne trouvera pas dix lignes qui valent une minute de notre effort, et le problème humain plane intact au-dessus de leurs petits outils qu'ils aiguisent et des bonnets d'alchimistes sous lesquels ils se pavanent.

Avec une sorte de furie, je passai des psychologues aux économistes, aux exégètes, aux historiens,

J'avais beau être incompétent, je pressentais les postulats, les cercles vicieux, l'abus des abstractions, les confusions de mots, l'ignorance des vraies causes, l'étroitesse des jugements et surtout l'outrecuidance. Ainsi j'eus tôt fait de comprendre que les lois économiques sont encore moins objectives que les lois psychologiques, puisqu'elles expriment, non les habitudes d'une humanité permanente, mais celles de certaines générations dont les générations suivantes peuvent se débarrasser ; et personne ne me parut plus ridicule que les exégètes qui préfèrent truquer un texte que d'avouer un miracle, au moment où la chute du déterminisme affirme le miracle possible. Tous ces bégayeurs de sciences informes m'apparurent comme des physiciens manqués qui s'étaient trompés d'objet.

Il m'avait fallu deux ans de labeur continu pour déchirer, maille à maille, le réseau de déterminisme qui me ligotait depuis ma naissance. Les dernières fibres venaient de céder. Ce fouillis de ficelles ne brouillerait plus le spectacle de la vérité. Tout allait être clair en moi, ou du moins clair à ma pensée. La critique qui avait commencé par la physique, c'est la physique qui la méritait le moins. Quelle que fût l'illusion du laboratoire ou de l'usine, c'était une illusion efficace. Inventeurs et fabricants sont des brutes, mais des brutes bienfaisantes. Leur œuvre d'inconscients équipe la terre. Au contraire les singes qui, en les imitant, ont cru saisir l'âme, psychologues, économistes, exégètes, historiens, n'ont ni connu ni agi, puisque les formules emporte-pièce qui mordent sur la matière sont sans prise sur nous-mêmes. Ce ne sont point des utiliseurs de symboles ; ce sont des monteurs de mirages et de mirages

mesquins et bas et laids et qui ne mènent qu'à un plus profond désert. Moi j'étais aux portes du paradis. Quelle paix ! Elle n'était pas la léthargie du matérialiste, qui, s'étant mis des œillères pour se cacher l'infini, déclare qu'il n'y a plus de problèmes. Elle ressemblait plutôt à la sérénité de l'astronome aux yeux de qui le télescope qu'il vient de construire transforme une étoile en nébuleuse. A mes yeux toute précision s'estompait, mais aussi toute réalité se gonflait. Le monde n'était que la surface du monde. Il n'y a plus que des mystères. J'avais trouvé l'insécurité. Désormais mon esprit progresserait dans un continuel vertige. Cette conquête me fut douce comme celle d'une amitié, car je pressentais, derrière mon univers spiritualisé, un infini accessible à une autre discipline que je nommai la foi, faute d'un nom meilleur.

Ces démarches m'avaient mené bien loin des hommes. Lorsque je me retrouvai parmi eux, ils me prirent pour un revenant. Mes regards devaient leur faire peur. Ils perçaient les objets comme une vrille, alors que les leurs s'arrêtaient aux contours à utiliser, et ces images, une fois saisies, provoquaient de petits clignements d'yeux auxquels ils se reconnaissaient. Je n'avais pas ce signe. C'était assez pour qu'ils me déclarassent hétérodoxe. Mais l'orthodoxie n'était que leur doxie. Ils avaient beau me trouver disciple de Bergson, de Kant ou d'Occam que je n'avais jamais lus, j'étais sûr que j'avais été ravir la vérité sur les hauteurs où les préjugés des troupeaux ne flottent plus. C'étaient eux les esclaves des préjugés. Ils les avaient respirés dans l'air dont l'occident est baigné, depuis la renaissance et la révolution. Il y a trois ans déjà,

j'avais remarqué quels caractères il donne à notre morale. Désormais je le verrais inspirer notre métaphysique. Ces classes qui ne réclament que les plaisirs qu'on hume, boit, palpe et paie, et ces psychologues qui prétendent trouver l'âme au bout de compas de Weber ou sur des cylindres de Desprez sont du même sang ; quelque sens qu'on donne au mot rechercher, les uns et les autres ne trouvent digne de recherche que le bien-être ici-bas. De ces familles où les femmes divorcent presque sans motif, où les enfants s'émancipent dès que leur voix mue, où celui qu'on nomme le chef n'ose même pas tester selon ce que lui permet la loi sortent aussi les exégètes qui nient la tradition, parce qu'ils n'ont connu que l'individualisme. Parmi ces citoyens qui n'imaginent que des gouvernements parlementaires se sont recrutés les historiens qui affirment qu'un dogme se décrète dans un concile à la majorité des voix. Depuis que les frontières ouvertes ont fait connaître des civilisations diversement avancées, on croit au progrès spontané et on nie la révélation d'un absolu. Le respect du bien-être, des droits de l'individu, du suffrage universel et de l'évolution naturelle n'est pas seulement, comme je le savais, source de corruption, je le reconnaissais aujourd'hui cause d'erreur. Nos laboratoires ne sont pas des temples fortifiés où descend pure la vérité ; ce sont des usines ouvertes où l'on fabrique les préjugés demandés, comme, dans les usines voisines, on fabrique des chemises ou des lampes. Rappelez-vous comment, dans ma jeunesse, j'avais vu les doctrines bourgeoises sortir de la société bourgeoise ; à présent je voyais la société entière faire son lourd positivisme : ces regards qui brillent de désir, ces

doigts qui transforment tout en monnaie, ces fronts orgueilleux, ces culs terreux ont à leur contact pétrifié jusqu'à leurs idées. Elles sont au milieu de nous comme un kyste. Mais l'erreur de notre savoir suffirait à condamner la société qui lui a permis de naître. Ainsi la critique du monde moderne et la critique de la science moderne s'expliquent et se fortifient l'une l'autre. Réunies, elles nous invitent à sortir de notre temps. Nos manières d'agir et de penser ont beau avoir quatre cents ans d'existence, quatre cents ans ne sont qu'une saison pour un peuple. Babylone est en ruine et ses canaux ensablés et ses tablettes enfouies. Ce sera bientôt le tour de Paris et de ses ateliers et de ses bibliothèques. J'avais dit autrefois qu'il y avait contradiction entre le Siècle et l'Evangile, et j'avais renié l'Evangile pour le Siècle. Aujourd'hui la contradiction demeure, mais je suis revenu du Siècle, en attendant que j'accepte l'Evangile.

Cependant j'ai beau me répéter que la théorie d'un Durkheim vaut surtout contre ceux qui se sont faits ses disciples. Il y a sans doute des dieux-totems immanents aux clans sauvages. Il y a de même un positivisme-idole fabriqué par la civilisation actuelle. Le durkheimisme est une de ces inventions d'une collectivité plus arriérée qu'elle ne le croit, puisqu'elle a dédaigné les mystérieuses richesses de la vie spirituelle. Le Dieu des chrétiens a d'autres caractères. En dehors du culte public et des définitions conciliaires, c'est aux solitaires qu'Il se livre le plus volontiers. Seul donc Il est transcendant à la société des fidèles. Il n'est pas absurde d'y croire. Il est peut-être nécessaire d'y croire. Et pourtant je n'y crois pas.

Car c'est en vain que la critique me pousse hors de la critique. Comme un séquestré jeté au grand air, je ne connais pas encore le vrai chemin de la liberté. La vie de l'esprit que mes raisonnements postulent, je la cherche non dans une pratique que je soupçonne trop dure, mais dans la lecture de poètes et de romanciers, un Rimbaud ou un Dostoïevski, qui se sont le mieux affranchis de la psychologie classique, pour explorer, suivant des méthodes plus souples, un monde intérieur où un seul homme peut faire plus de découvertes que dans le monde physique dix équipes de savants. C'est d'abord un enchantement dont je suis vite empoisonné. Ces lectures n'aboutissent qu'à me montrer l'opposition entre ma raison satisfaite d'avoir ouvert une brèche sur l'infini et le reste de mon être qui demeurera insatiable tant que l'infini ne se sera pas laissé étreindre. Or j'ai fait un tel effort pour savoir qu'il ne me reste plus d'énergie pour aimer. Bien plus, je soupçonne qu'entre l'amour et la connaissance il doit exister de tels liens que, tant qu'ils me manqueront, ma métaphysique elle-même risquera de chanceler. Misère de la philosophie : en ne cherchant que la paix de l'esprit, j'ai détruit en moi les sources de la paix totale. A certaines heures j'en souffre tant que je crois faire ma « saison en enfer », ou bien je sens que les responsabilités paternelles que j'ai hypocritement éludées vont aboutir au délire d'Ivan Karamazof. Après m'être quelque temps complu dans l'attente, je crains d'être en une impasse qui mène peut-être à une fosse. Faut-il, pour en sortir, un acte d'héroïsme dont l'inspirateur n'est pas là, ou ne vaut-il pas mieux renoncer à l'achèvement et me contenter de manger, de boire

et de dormir, car l'esprit qui se contemple devient bientôt de la chair qui rumine ?

Ma femme, à qui n'avaient pas échappé mes troubles, n'osait plus se réjouir des quelques pas que j'avais faits vers ses croyances. Surtout elle s'irritait de me voir revenir seul. Maurice avait suivi son chemin. Aussitôt après son second baccalauréat, il s'était astreint, par peur des tentations des dernières vacances, à faire du camping en montagne, et je ne l'ai jamais trouvé si beau que sur ces photographies en costume barbare, agitant un mouchoir sur une crête ou buvant du lait dans une écuelle de bois. Rentré à Paris, il s'enrôla, comme recruteur d'adhérents, commissaire de séances ou organisateur de banquets, dans une de ces ligues qui tour à tour prétendirent rétablir la France. Mais comme il avait dépassé l'âge du coup de poing, ces agitations lui parurent puériles. Son réalisme le poussait à une action que des idées dirigeraient. Or je ne lui avais presque jamais parlé, la plupart de ses maîtres de l'université lui enseignaient un libéralisme qui le faisait penser à 48, à quelques conférences il avait entendu décrire un nationalisme qui ne lui parut s'adapter qu'aux petits pays de l'Europe centrale. Déçu et désœuvré, applaudi par des camarades élégants et sceptiques, sans règles comme sans coutumes contre ses premiers instincts, il finit par revenir aux petits métiers de spéculation et, avec le profit qu'il en retira, il fit, comme moi à son âge, une fête intermittente, ennuyeuse et qui commençait à devenir habituelle.

Jeunesse se passera, me disais-je pour excuser mon impuissance. Ma femme sentit alors que ses progrès ne dépendaient que d'elle, et elle s'y atta-

cha en guerrière. Elle avait trop souffert de mon impureté pour ne pas la regarder comme le principal et presque le seul péché capital. De même qu'elle avait voulu rivaliser avec les femmes qui pouvaient autrefois me séduire, elle fit le prodige, à quarante ans, de paraître la camarade de son fils. Avec lui elle fit des sports et de la musique. Un regard volontaire illuminait ses cernes d'angoisse. L'accent des prières du soir chantait dans ses éclats de rire. L'enfant accepta d'abord la séduction de cette pureté. Il aima l'avoir pour coéquipière au tennis. Il se fit artiste pour la conduire aux vernissages. Il fut même son cavalier à la messe, où il trouvait que peu de robes pouvaient être comparées à la sienne. Mais elle sentait combien son attrait était fragile. C'est à peine si de temps en temps, entre deux distractions, elle osait insinuer une maxime. Des livres seraient sans doute plus efficaces. Elle lui apporta des récits de conversion. Mais ni Coppée, ni Huysmans, ni Psichari n'avaient été dans son cas. Déjà il préférait une littérature qui datât moins. Dans sa chambre on voyait alors, entre un classeur et un carnet de chèques, devant les traductions délaissées de Keynes et de Rathenau, toute l'œuvre de Gide qu'il avait fait relier, et aussi des plaquettes de Cocteau, de Tzara, de Jouhandeau, d'Aragon, de Breton. Il en retirait moins des germes d'une nouvelle éthique que le mépris de la morale courante et peut-être de toute morale. Quand il s'en vantait trop crûment, sa mère le suppliait avec des pleurs de maîtresse délaissée. Cette tactique imprudente lui réussissait pendant quelques jours. A la longue elle usait son influence. Une nuit Maurice rentra ivre. Ma femme était à bout de forces. Elle

se traîna à mes pieds en s'accusant. Elle aussi avait mené à mon flanc une vie impure. Autant que moi elle avait profané notre union. De tels péchés doivent être expiés. Si elle ne paie pas sa dette elle-même, c'est à son enfant qu'elle la transmettra. La peur d'avoir trop tardé agrandissait ses yeux qui voyaient vraiment le grand livre où sont inscrits, à côté de nos prières, nos sacrifices. En vain j'essayais de chasser ce que j'appelais une hallucination. Elle s'étonnait que je ne crusse pas au monde surnaturel, maintenant que je ne croyais plus à l'autre. Je n'y croyais pas assez pour accepter d'en supporter les travaux, j'y croyais assez pour risquer d'en recevoir les bienfaits, et je la laissai faire. Dès le lendemain elle se remit à faire pénitence, jeûnant et veillant, avec la hâte de ceux que l'échéance presse.

Désormais tous les trois étions si rarement réunis que j'ai gardé le souvenir d'une soirée commune comme d'un événement exceptionnel. Incapable de progrès religieux, j'avais du moins voulu fixer mes thèses en une brochure de polémique et je crus bien faire en leur en lisant la conclusion. La lecture achevée, j'ajoutai que désormais la voie était ouverte vers Dieu. Tous deux m'avaient écouté avec déférence, mais ma femme répondit vivement : « La voie ouverte vers Dieu... deux ans d'études pour cela... quand il aurait été si simple de souffrir et de prier ». Mon fils, enhardi, ajouta : « C'est entendu. Tout le monde le sait. Enfin tant mieux pour toi. Mais après ? Tu dis que ta route peut conduire à Dieu ? Pourquoi pas à la volupté, ou à la domination, ou à la mort, ou mieux à cet infini, plus réel que le tien, que chacun porte en soi et qui s'appelle le désir ? » J'entends encore l'accent poi-

gnant qu'il ajouta à ces deux syllabes, comme s'il m'accusait de n'avoir obéi, dans ma recherche de la vérité, qu'à un désir intellectuel dont l'exemple avait exaspéré ses désirs sensuels, et je revois aussi qu'après m'avoir écouté à la seule clarté de la lampe de ma table, il alla, comme par défi, allumer le plafonnier. Nous nous sommes tous trois regardés sans rien dire. L'inquiet, le critique et la pénitente avaient chacun dans ses yeux une flamme qui brûlait pour son idéal propre, et quand chacun essayait de lire dans les yeux des autres, ils lui étaient fermés comme par des paupières d'airain. C'est donc cela l'amour et la paternité. J'ai beau les croire tous deux la chair de ma chair et l'âme de mon âme, ils m'échappent comme d'impénétrables monades. Nous aurions pu à cette minute nous embrasser jusqu'à la douleur ou à la volupté, nous serions restés aussi distants que des étoiles.

Puisque nul n'est prophète pour les siens, je me mis à prêcher aux amis qui venaient voir Maurice. Puis je fis ma rentrée dans des salons catholiques où je pris une singulière attitude. Elle signifiait : « Le positivisme est tué : je suis le vainqueur : regardez-moi bien. A vous de mettre sur mes prolégomènes un Dieu qui tienne debout : aurez-vous la puissance nécessaire ? regardez-vous aussi dans la glace ? » Ma pose aurait offusqué n'importe qui, mais plus que tous ces conservateurs qui croyaient que depuis 1914 il ne s'était passé que des opérations militaires. Les doux m'accueillirent avec une condescendance réservée. Les batailleurs trouvèrent un prétexte pour ne pas me serrer la main. Un mathématicien du diocèse représenta ma vie par une courbe : j'étais descendu de l'orthodoxie au moder-

nisme et du modernisme à l'incrédulité ; je venais de remonter de l'incrédulité au modernisme : je touchais l'axe des x. Ce simplisme m'exaspéra. Malheureux, vous confondez des contraires. Ma doctrine, en rejetant toutes les formes de l'humanisme, est le plus absolu des intégrismes. Moderniste, moi ? Je jetai sur ce troupeau des regards de loup. Il me fallait cependant remplir la fonction de ses bergers absents. Je ne manquai pas un seul de ses congrès. On me vit même à certaines cérémonies officielles dans des églises classées. Je n'appartenais ni à l'église enseignante ni à l'église enseignée. Je devais commander les troupes de couverture des deux églises. Je parlais peu, mais je saluais les simples fidèles en cherchant à me donner une assurance d'officier et une onction de prélat. J'y réussissais quand je venais de prendre un verre de porto. Sinon, je me recroquevillais en observateur goguenard et timide. De tels gestes n'étaient que d'orgueil. J'aurais dû m'en alarmer. Je préférai me justifier. Si je rencontrais un homme intelligent qui ne me comprenait pas, je l'abordais pour lui prouver que le pire des péchés capitaux, c'est l'humilité, vertu passive, donc archaïque, qui empêche de philosopher, qui paralyse la tendresse, qui rend timide l'apostolat, qui ne convient qu'aux faibles et qui fait les faibles. Vive une nouvelle, une vigoureuse, une féconde, une juste, une sainte forme de l'orgueil. Je m'en convainquis peu à peu. Ces discours et ces parades me détachèrent encore plus de mon foyer.

Là la mésentente était presque de l'hostilité. Le dédain que je leur avais si longtemps et si tranquillement fait voir, tous deux me le rendaient aujourd'hui en impatience accumulée. S'il m'arri-

vait de pontifier devant eux, ils osaient me narguer avec un mot qui ne me convenait qu'à demi, mais qui était celui qui pouvait le plus me blesser : « Sceptique ». Sceptique, moi qui n'avais fait table rase que pour mieux recueillir le juste que le ciel allait pleuvoir et qui peut-être sentais déjà dans mon corps des tressaillements annonceurs de convalescence ? Oui, moi. Ils me décrivirent mes changements physiques que je n'avais pas remarqués. Je portais plus droit la tête, mais je haussais sans cesse les épaules. Quand je discutais, je tranchais d'abord, puis je terminais mes phrases par des ricanements. Jusqu'à mes malades devant lesquels je me fâchais ou bâillais. D'autres l'avaient vu comme eux.

Je m'observe. A coup sûr je n'ai que mépris pour ces faux psychologues qui n'ont pris les hommes pour objets de leurs analyses que parce qu'ils se sentaient incapables de jouer un rôle dans le concert de leurs actions. N'avez-vous pas remarqué que la plupart d'entre eux sont des avortons, borgnes, boiteux, manchots, rejetés en marge de la société et qui se vengent sur elle en la menaçant à distance de leurs bistouris, de leurs loupes et de leurs statistiques ? Et j'ai usé deux ans à casser ces instruments qui seraient tombés tout seuls de leurs doigts paralysés. Le calme de l'esprit ne m'a été rendu qu'au prix d'une stérilité pire que la leur. O vanité des vanités.

Mais aux catholiques qui s'efforcent de se renouveler je ne réserve pas un moindre dédain. Les uns sont à mes yeux des éditeurs d'art qui me paraissent reconstituer, avec des pastiches de primitifs, une nouvelle statuaire de la rue Bonaparte. D'au-

tres n'ont rien trouvé de mieux, pour nous rendre l'esprit des catacombes, que de prononcer le latin en ous. Ce dramaturge ne compose que des niaiseries pour patronages d'attardés. Ce romancier se croit chrétien parce que ses héros se laissent souffler leurs femmes en remerciant le Dieu de Job. Leurs congrès sont des foires. Tous charlatans. Tous inutiles. Tous ont moins de foi que moi. Allons, mes frères, de la vie. Et ayant conclu qu'il fallait vivre, je m'assieds pour mieux me repaître de ma conclusion. Vanité des vanités.

Ma femme multiplie les pratiques ascétiques. Plus qu'à l'époque de ma crise d'athéisme, elle maigrit et se fane. « Comme je voudrais mourir », répète-t-elle dès qu'elle me voit. Seulement, comme le christianisme l'imprègne toute, au lieu que son désir ne soit qu'un dégoût d'exister, elle voit dans sa mort un sacrifice dont les mérites me seront appliqués et elle finit par la demander avec la seule ardeur qui puisse la maintenir vivante. Voilà ce que j'ai de nouveau fait d'elle. Vanité des vanités.

Mon fils, qui vient de finir ses études, ne peut qu'avoir horreur de notre maison. Quand elle ne l'exaspère pas, elle le déprime. C'est un jeune taureau attaché entre un ahuri et une malade. Mais s'il nous quitte, ce sera peut-être pour se mêler à des prédicateurs de révolte. Je le sens devenir le contempteur ou l'adversaire de tout l'ordre que j'ai aimé. Je ne l'aurai fait aussi mauvais que moi que pour qu'il se dresse contre moi. Vanité des vanités.

Et moi-même, bien qu'en me regardant dans ma glace je me trouve en pleine vigueur, je suis vieux, puisque je ne sais plus vouloir. Tout le monde m'a averti que je faisais fausse route. Puisque je me

suis fourvoyé si loin, à quoi serai-je bon pendant mes dix ou vingt dernières années ? O redevenir, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'en rêve, un jeune pâtre de l'âge d'or ! Ou bien arriver tout de suite à l'état où mourut mon père, presque inconscient et ne parlant que de soleil et de femmes ! Vanité des vanités, y a-t-il une seule chose au monde qui ne soit pas vanité ?

Comme je m'irritais ainsi, Maurice m'annonça qu'il avait loué une garçonnière et qu'il me quitterait à la fin de la semaine. Je voulus m'indigner qu'il nous donnât ainsi ses huit jours. Il me répondit par la parabole de l'enfant prodigue, parti parce qu'il avait besoin d'inconnu et de fièvre. Eh bien, je lui couperais les vivres. Qu'importe, il avait un emploi. Je dus céder. J'accusai même mon hérédité. Mais il paraît que je n'étais pas responsable. Que je prenne plutôt la peine d'observer mon beau-père, siffla-t-il en me quittant, avec une brève poignée de main qui éludait les explications.

Mon beau-père en effet était administrateur, entre autres affaires, d'une banque qui depuis quelque temps faisait des opérations louches. L'histoire n'était sue que de quelques intimes. On s'efforçait de l'étouffer. Mais ma femme l'avait aussi apprise et la menace du scandale ajoutait à son abattement une nervosité que je n'avais pas encore observée. A mon tour je voulus m'informer, pour sauver le coupable, si je le pouvais, d'un déshonneur qui nous aurait tous atteints et surtout pour détacher Maurice de son milieu.

Car il appartenait, par mes parents, à une bourgeoisie de fonctionnaires, par ceux de sa mère, à une bourgeoisie de producteurs. De la première il

ne serait bientôt plus question ; la guerre l'avait aux trois quarts ruinée ; ce n'est pas là que mon fils chercherait ses amis. L'autre bourgeoisie avait bénéficié de la guerre, mais surtout elle s'était accrue de fournisseurs aux armées, d'accapareurs de stocks et de spéculateurs de devises ; Maurice y avait déjà des relations ; son grand'père était homme à profiter du danger pour l'y compromettre davantage. Car, aussitôt après les élections du 11 mai qui leur avaient enlevé des appuis à la Chambre, mes beaux-parents avaient multiplié leurs réceptions.

Je me rappelle une de ces soirées. Moins de musique ou de bridge qu'autrefois. De petits groupes qui chuchotent. Ici trois banquiers se communiquent, sous promesse d'un silence de vingt-quatre heures, une nouvelle qui leur permettra un beau coup de bourse. Là deux gros producteurs expliquent à un influent député qu'ils ont besoin d'un droit de douane et, comme l'honorable n'a pas l'air de connaître les questions économiques, on fait sans doute allusion à un carnet de chèques, car tout à coup ses yeux brillent et sa main s'ouvre. Plus loin deux femmes de commerçants parlent sans jalousie des maîtresses de leurs maris, car elles savent que ce ne sont que des accessoires de publicité. D'un groupe à l'autre le maître de maison circule, tour à tour avec un financier, un journaliste et un ministre, tantôt atrocement inquiet, tantôt ridiculement plastronnant. En quelques semaines, il a fait passer chez lui le tout Paris des affaires, du parlement et du palais. Entre temps il affecte d'aller à la messe et fonde un prix de vertu. Il vient de se faire nommer officier de la Légion d'honneur, comme si sa rosette devait lui être une cuirasse ou un talisman.

Ma belle-mère a des baisers terribles quand elle répète à sa fille : « Prie pour nous ». Une fois elle se trompe et c'est à moi qu'elle demande des prières. On continue à tout me cacher.

Tout à coup j'aperçois Maurice, à qui ces réceptions auraient dû être odieuses, et dès lors c'est lui seul que je regarde. Voici qu'il cause avec je ne sais quel agent d'affaires. Il est manifeste que c'est lui qui mène l'entretien ; le calme de ses lèvres et la sobriété de ses gestes indiquent la mesure de ses paroles ; à la fin seulement il se redresse comme pour menacer de chantage l'autre qui s'incline. Puis il retourne vers son grand-père anxieux pour lui dire en souriant que tout est en ordre, dédaigne la main qu'il lui tend, réclame impérieusement une cigarette et avec un égal mépris jette l'allumette et tourne le dos. Quelques instants après, il s'approche à petits pas d'une femme d'agent de change dont tout le monde connaît la réputation, s'assied sur le même canapé, se met à lui faire la cour, mais pendant que sa bouche profère avec volupté des mots appris, son oreille se tend aux nouvelles de bourse qu'il a provoquées négligemment et, dès qu'il les lui a arrachées, il la quitte comme on plaque après un tango une mauvaise danseuse. N'est-ce pas que c'est effrayant, chez un enfant de moins de vingt ans, cette connaissance des hommes et ce souci de son intérêt ? Je ne soupçonnais pas qu'ils fussent arrivés à ce point. Tout de suite je veux savoir où il a pris cette virtuosité. Je le cherche à travers les salons jusqu'à ce que, ouvrant un boudoir obscur, je le rencontre, les yeux humides aux lueurs de la rue et haletant vers le ciel bas je ne sais quelle aspiration insatisfaite. A mon arrivée, il tressaute,

comme s'il avait honte d'être surpris dans cette attitude de passager qui, un jour de grosse mer, est venu sur le pont pour échapper à la nausée d'en bas ; puis il crie malgré lui : « Quels gens ! », ensuite il me jette un regard de tendresse, mais, pendant que je me demande s'il est lutteur autrement que par mode, il m'a déjà échappé.

Maintenant je suis à la fenêtre à sa place. Jamais je n'ai aperçu si directement combien notre pays s'est amoindri en se déchristianisant et ce qui menacerait mon fils s'il demeurait dans cette société. Il faut qu'à moi seul je vaille à ses yeux quarante millions d'hommes. Il n'y a que ma religion reconquise qui soit capable de faire ce prodige. Brusquement, après deux ans d'oubli, je me rappelle, avec toutes ses intonations, votre commandement : vous regagnerez la foi. Croire donc, fût-ce par ordre. Par ordre ou par besoin ? Non, l'amour paternel n'est pas mon seul mobile. Rien que ma critique m'a creusé l'esprit. Les nourritures intellectuelles laissent ceux qu'elles ont gavés plus affamés qu'avant le festin. Si, il y a quelque temps, j'ai promené parmi les hommes ma dédaigneuse amertume, ç'a été pour oublier, en mâchant des paroles dures, l'inanition qui m'accablait tout entier. En vérité, je viens d'éprouver la même angoisse que lorsque je préparais une découverte scientifique: mêmes réveils la nuit, mêmes colères le jour, et l'impression renouvelée d'une stupidité, mais totale; car jadis je n'avais à choisir qu'entre trois ou quatre voies pour sortir de l'impasse, et à présent il faudrait peut-être, pour trouver l'issue, fouiller jusqu'aux confins des mondes. La folie est à mes yeux l'état normal de tout homme qui veut se découvrir pleinement. Les ivro-

gnes n'ont pas plus besoin de vin que moi de foi. Où en trouverai-je la griserie ?

Allons, je n'ai plus rien à faire ce soir dans cette maison. Durant le trajet du retour, ma femme m'a fait baisser les vitres de la voiture, pour respirer, elle aussi, l'air. Mais sa lassitude est telle qu'elle n'a ouvert la bouche qu'une fois, pour achever une pensée dont je devais avoir deviné le commencement : « ...et je ne sais pas te dire les paroles qu'il te faut ». L'angoisse de l'enfant s'est communiquée à moi. Elle redouble celle dont je me repais depuis des semaines. Ce soir, l'absence d'une certitude me fait souffrir jusqu'en ma chair. Je crains de tomber sur le chemin. Et il me faut encore porter ma femme sur l'escalier.

La porte fermée, je veux lui interdire ses fatigues de chaque soir. Soit, elle se contentera de sa prière, à laquelle elle m'invite. Mais pour prier il faut croire d'abord. — Non, puisqu'on demande la foi. — C'est un cercle vicieux. — Qu'est-ce que cela peut faire ? Au fond, la logique commune me semble si fausse que je suis prêt à accepter la sienne. Mon hésitation lui donne de l'autorité. Prions, supplie-t-elle. Je feins de résister. Elle me met à genoux. Je me relève, elle m'abat de nouveau. Quand je me suis soumis, elle va à la bibliothèque, laisse errer ses doigts sur les rayons avec le geste violent et indécis de quelqu'un qu'un autre conduit. Et, jusqu'au milieu de la nuit, nous nous courbons à tour de rôle sur le livre de sainte Angèle que j'ai relu si souvent depuis que j'en sais des pages presque par cœur. Il s'agit de cette phrase, vous vous en souvenez, qui lui fut dite le quatrième jour de la semaine sainte : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée »,

et qui lui fit apparaître son propre amour comme une mauvaise plaisanterie. Et de ces autres qui accrurent encore sa souffrance : « Ce n'est pas de loin que je t'ai touchée », ou : « Je suis plus intime à ton âme qu'elle-même », ou encore : « Ceux qui aiment et suivent la voie que j'ai suivie, la voie des douleurs, ceux dont l'œil est fixé sur ma passion et sur ma mort, sur ma mort, vie et salut du monde, sur ma mort et non pas ailleurs, ceux-là sont mes enfants légitimes et les autres ne le sont pas ».

Nous avons lu la moitié du livre, sans pouvoir nous arracher à la douce horreur de ces paroles, que nous sentions proférées aussi pour nous, puisqu'en les méditant ma femme prévoyait la passion qui allait atteindre ceux qu'elle aimait et que je souffrais de la peine de feindre que j'ignorais son angoisse. A la fin la fatigue l'emporta et elle tomba sur notre lit en répétant dans le demi-sommeil où l'on confond les êtres : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé. »

Malgré moi, je veillai jusqu'au matin, admirant également le contenu du livre et le hasard qui l'avait fait tomber dans ma vie. Que sainte Angèle ait reçu une révélation divine ou la simple inspiration d'une muse, peu m'importait. Elle évoquait. Le manteau d'écarlate, la couronne d'épines, le fouet, les clous, l'éponge de vinaigre, la robe tirée au sort et la nudité au-dessus du peuple qui était racheté sans savoir ce qu'il faisait, m'apparurent dans la phosphorescence de mes murs disparus. J'allais donc être appelé non à la pauvreté, non aux douleurs, mais aux humiliations du Christ. Sans doute j'aurais accepté la ruine ou la maladie, mais du premier coup c'est dans mon orgueil qu'on me frappait. La

puissance qui me donnait ce coup de fouet se savait assez forte pour ne pas ruser avec moi. Honte d'avoir donné mon nom à celle dont le père allait être deshonoré. Honte de ne pas pouvoir faire les démarches où mon enfant osait se compromettre. Honte de n'avoir pas été jugé digne du secret de ces deux femmes. Honte d'être montré du doigt dans la grande ville à côté de ce larron. Honte pareille à celle de Jésus dont j'allais enfin de toute mon âme comprendre l'Imitation. Honte d'autant plus abjecte que, me sentant capable de la mériter tout seul ou assez indigne pour en avoir reçu la grâce, je la transformais en orgueil. Puis peu à peu mon exaltation tomba et je me mis à réfléchir. On avait eu raison de me dire que depuis deux ans je me fourvoyais. Après avoir cru monter le labyrinthe sur la douce voie serpentine, je n'avais qu'à faire volte-face pour la vertigineuse escalade. Il ne s'agit pas de philosophie. C'est la mystique qui me convient. Le dénûment de mon âme me paraît suffire à expliquer un revirement aussi brusque, dont le bienfait ne devait durer qu'une saison.

Le lendemain, c'est moi qui demandai à ma femme de continuer cette lecture avec elle. Quand le livre fut fini, nous en prîmes un autre. Ainsi nous dévorâmes Ruysbroeck, Sainte Catherine de Sienne, Saint Jean de la Croix, Sainte Thérèse. Toutes nos soirées y étaient employées, car dans la journée j'étais occupé par ma profession, et elle-même, quand elle ne recevait pas sa mère ou son fils, allait faire les courses qui éviteraient l'inévitable. Alors qu'elle n'avait pas tous les jours la force de se tenir debout, elle redevint une troisième fois séductrice pour tirer d'inconnus des renseignements sur nos

ennemis qui permettraient les contre-chantages. Je suivais les progrès de l'encerclement à son visage chaque soir plus fatigué, à ses obsessions pendant les repas, à des tics dès qu'elle se levait de table. Plusieurs fois, arrivée dans notre chambre, elle s'absorbait dans quelque idée fixe dont elle sortait tout d'un coup en disant : lisons. Aux premières lignes, je me sentais transporté dans un autre monde que je finis par aimer comme mon lieu naturel.

Désormais l'extra-terrestre ne m'était plus interdit. Il est vrai qu'à cette époque je ne croyais à aucun dogme défini. Malgré mon mépris pour la manière dont mes contemporains les critiquaient, les formules des conciles, reçues au raccourci de Denzinger, avaient une sécheresse qui m'exaspérait plus que jamais, et les encycliques des derniers papes me paraissaient des aberrations d'hommes, qui, ayant perdu contact avec les réalités humaines et divines, venaient de se déclarer infaillibles pour se mettre au-dessus de tout contrôle. Du reste, pourquoi prendre le chemin détourné de cet intellectualisme quand il est si simple d'atteindre Dieu directement dans les secrets qu'il a confiés à certains élus ? Je ne disais pas Dieu, car je ne pouvais m'imaginer la personnalité de l'Être suprême. Je me contentai de tendre vers la personne d'un Jésus divinisé. Encore, ayant entendu qu'il est sensible au cœur, je fermais les yeux aussi bien au costume qu'il portait en Judée qu'aux formules de l'union hypostatique. Il me semble que, scientifique, je voulais simplement constater le fait religieux ou plutôt que, sensuel, je cherchais de nouveaux états d'âme qui auraient ressemblé, fût-ce de loin, à l'extase.

Je ne les obtins pas. Je ne pouvais les obtenir. Devant quelques pages, j'éprouvais à peu près le même choc que devant Péguy ou Claudel, puis brusquement je lisais le mot « ineffable » et ce n'était plus que caractères d'imprimerie. En vain j'essayais de comparer la nuit obscure de mes découvertes à celle de Saint Jean de la Croix : métaphores. En vain je voulais trouver l' « ornement des noces spirituelles » dans les souvenirs de ce que j'avais quelquefois donné à ma femme de pauvre amour pour rire : métaphores. En vain je me demandais si, dans le « château de l'âme », j'étais toujours resté à la première demeure ou si sur un champ de bataille je n'avais pas un jour dépassé la quatrième : métaphore encore plus ridicule et impie. C'est que je traitais ces livres comme de la littérature. Méditer me paraissait vain. Je me donnais comme excuse que mon intelligence était trop prompte pour n'être pas distraite par les pensées qu'elle formait et que les meilleurs garde-fous de mon génie étaient les lignes d'un texte. Prier m'était impossible : les formules classiques étaient trop froides après les aspirations des saints et, si un être les avait ravis malgré eux, il devait savoir ce dont j'avais besoin, sans que je prisse la peine de le lui crier, en prose ou en vers.

Amour-propre. Amour-propre, c'est-à-dire, quand je jugeais, orgueil, puisque je ne souhaitais l'abaissement qu'à condition que ce ne fût pas l'abaissement de tout le monde. Amour-propre, c'est-à-dire qu'au moment d'agir je m'attardais aux sensations, jusqu'à goûter la passion du Christ comme un profitable spectacle. Amour-propre, c'est-à-dire non-amour, et non seulement non-amour des autres, mais faux amour de moi, car je me pelotonnais sur moi-même,

aussi aveugle et aussi inerte qu'un colimaçon dans sa coquille.

Pourtant ces lettres sont esprit et vie. Même jetée sur un rocher, une telle semence peut faire le miracle de finir par y germer. Certaines inquiétudes de mon enfance se renouvelaient après trente ans d'apathie. J'étais assez âgé pour ne pas vouloir mourir sans avoir vécu. C'était, le jour, un tel ennui des bonheurs ordinaires que je souhaitais déjà entrer dans ce bourbier où ma femme barbottait ; à mesure qu'approchait le soir, la fascination me creusait l'estomac comme un vertige et, au moment d'ouvrir un de ces livres qu'on ne peut comprendre quand la bouche est impure, je brûlais de la soif du charbon d'Isaïe. Quelquefois, il est vrai, je songeais à la longueur de la vie purgative qui était la condition de l'union divine. Cinq ans de pénitence chez saint Ignace. Vingt ans de macérations chez Suzo. Une vie de dénuement chez saint François d'Assise. Retranchements. Abêtissements. Misère. Ténèbres. Plaies. Luttes. Tentations. Doutes. Abandons. Mon horreur de la souffrance était telle alors que j'avais beau me répéter qu'il faut un semblable apprentissage pour ne devenir qu'un savant, un peintre ou un boxeur, il me semblait que pour ceux qui le cherchaient Dieu devait faire un miracle psychique. Car la joie incertaine de son union ne méritait pas ce prix. C'était bon aux jeunes gens de tenter ces risques. Mieux valait végéter dans ma tiédeur. Cependant mon esprit redisait la fécondité de l'ascèse et mes reins frémissaient d'un appétit de purification, comme si, au plus profond de moi-même, un nouvel être allait s'enfanter et crever ma croûte de péché.

C'est pendant une de ces heures que ma femme

m'annonça qu'elle me demanderait bientôt un important conseil à propos d'une grave menace. Pourquoi pas tout de suite ? Je la pressai et je sentis que, si elle résistait, je m'emporterais comme si je n'avais jamais vécu dans la compagnie des saints. Cependant il se dégageait d'elle un appel si surhumain que ma colère aboutit à lui demander... devinez si vous pouvez... à lui demander de rester chastes pendant cette période d'épreuves. Vous ne sauriez vous imaginer quel choc je lui donnai. Je sentis frémir quelque chose qui devait être ses paupières, quelque son se bégayer dans ce qui était sans doute sa bouche, une raideur tendre le prolongement de ses mains. Moi aussi je voulais m'exprimer, mais je fus baigné de bourdonnements et je ne perçus plus rien. Seulement, comme si le diable venait d'entrer en moi, je rougis, tremblai et me précipitai sur elle avec une violence de bête. Elle n'eut que le temps de me faire penser à la croix. Ma fureur à ce mot se tourna contre une canne que je commençai par briser. Ensuite, appuyant les échardes contre ma paume, je me frappai l'autre main avec le bout plombé jusqu'à ce que le sang jailli me fît crier d'effroi et fouetter davantage. Quelque humble parodie de la croix véritable que fût ce morceau de bois, il me soulevait comme tous ceux qui, à la suite de Simon le Cyrénéen, ont cru qu'ils portaient un fardeau. Ainsi je n'eus plus honte de céder à cette attraction devenue presque maternelle. Nuit merveilleuse où entre nos corps s'était dressée la majesté de l'arbre honteux qui nous séparait et nous unissait comme il avait séparé et uni Marie et Jean, et dont le sang nous oignait pour un sacrement plus grand que celui que nous avions cru jadis nous donner.

Quand le jour reparut, je me souvins de sa promesse. Son bonheur de la nuit était tel qu'elle voulut différer encore ce qui l'en aurait sans doute fait descendre. Comme à cette époque la grâce n'était posée sur moi que comme du vent, il ne m'en fallut pas plus pour oublier ces heures ainsi qu'une hallucination. Si c'est à de telles affres que conduisent ces livres, mieux vaut les détruire. J'en déchire un. Mais les feuillets me brûlent et un fragment de phrase qui vole devant mes yeux comme un oiseau de proie, « se perdre pour se retrouver », est aujourd'hui plus gros de sens que ce que toutes mes sueurs m'ont révélé sur l'humanité. « Se perdre pour se retrouver », je n'avais pas de termes pour l'expliquer, puisqu'il faudrait inventer une langue où il n'y aurait qu'un seul substantif, qui serait Dieu. « Se perdre pour se retrouver », coup de dé où ce qu'on jette dans l'abîme, c'est soi-même ou plutôt ce qu'on croit être et qui vous apparaît tout à coup comme n'ayant jamais été. Comme autrefois coule en moi la sensation du néant. Seulement ce n'est point un néant qui m'atteindrait après une longue jouissance, quand j'aurais perdu le goût de vivre. Il faut le créer, dans les supplices, et tout de suite. J'éprouve une lâcheté immense qui est peut-être le premier tressaillement de l'humilité. Elle jette à genoux tout ce qui me reste d'être, et moi, qui ne savais plus prier, je crie : « Eli, lamma sabbactani ! » Est-ce une véritable demande ou une involontaire réminiscence ? Les logiciens ignorent les balbutiements des apprentis de l'oraison. La première prière, c'est de l'air qui entre dans un cœur vide, avec un bruit qui est doux aux oreilles du Très-Haut. Vous savez que les bébés, quand ils

souffrent, ont un réflexe des lèvres et des narines ; il produit le son « man-man » ; la mère le prend pour son propre nom, et elle court à celui qui ne sait pas qu'il l'appelle. Ce jour-là j'ai crié comme les petits enfants.

Mais voici que des événements plus mesquins me détournèrent quelque temps de la piété, à moins qu'ils n'aient été envoyés en réponse à mon cri, pour me montrer le vrai visage de la pénitence.

Cette masse de misères tint en une semaine. Ce furent d'abord deux ou trois entrefilets de journaux qui, sans nommer ni mon beau-père ni sa banque, les désignaient par des traits de plus en plus précis. A cette tentative de chantage il n'y avait rien à répondre. Mais ma femme préféra vendre ses bijoux. Son geste enhardit la presse. Un beau jour, elle tomba à mes pieds pour me supplier de l'aider. Maurice, les genoux raidis, mais d'une voix inconnue, me rappela qu'il fallait l'argent avant qu'on jetât le papier aux linotypes : dix-sept heures trente. A mon tour je signai le chèque : quarante mille. Les consciences n'étaient vraiment pas chères. Perte inutile. Certains créanciers avaient saisi la justice. Dès le lendemain tout fut public. Le conseil était inculpé. Le directeur était en prison. Il ne nous restait plus que l'espoir d'obtenir un non-lieu. Mais il fallait d'abord rembourser les intransigeants. Quelques membres du conseil, parmi lesquels était mon beau-père, s'y décidèrent. Il se trouva ruiné, encore que je lui eusse abandonné plus de la moitié de ma fortune. J'en demandai superbement pardon à ma femme et à mon fils, et il fut convenu que ma porte lui serait pour toujours fermée.

Ma femme avait beau répéter : « Nos prières sont

toujours exaucées, fût-ce d'une façon qui semble cruelle aux yeux du corps », elle n'était plus qu'une petite chose meurtrie et tremblante, qui ne remplissait pas ses robes, qui avait caché les portraits de ses parents pour ne pas m'offrir la tentation de les insulter devant elle, qui essayait de fuir en entendant mon pas parce qu'elle croyait sa seule présence irritante et qui pourtant ne cessait de tourner autour de moi en levant des yeux de bête blessée et en disant de temps en temps merci.

Moi, je répondais : « Plaie d'argent n'est pas mortelle ». Mon ironie me semblait d'un grand seigneur. Je l'étais peut-être. Pour la première fois ma fierté n'était pas vaine. Quand naguère j'affirmais que les objets de la science sont de la baudruche soufflée, mon intelligence seule était sincère: je m'appuyais sur la baudruche avec tendresse. Aujourd'hui ce n'était pas par un simple effort logique que je niais la consistance des choses. Après le sacrifice moral, de quel poids pèseraient les dettes qu'on m'avait cachées ou qu'on ignorait ? Je soulevai ma femme dans mes bras pour la réchauffer par cet aveu et ce fut pour elle une si neuve caresse qu'elle perdit connaissance.

A Maurice aussi j'aurais voulu faire le cadeau de l'exemple. Mais il resta plusieurs jours sans venir. J'ai su plus tard qu'il avait passé son temps avec des amis pour dire adieu à un monde où il n'aurait plus de place désormais. Mais leur froideur lui avait fait sentir leurs liens. C'étaient plus que des liens : sa classe l'avait envahi sinon de préjugés, du moins de sentiments dont il ne se détacherait qu'en abandonnant des lambeaux de lui-même. Enfin il parut et tout de suite alla s'enfermer avec sa mère. Je crus

que sa bouderie aboutirait à une réconciliation dont je ne me croyais pas digne d'être témoin. Tout à coup de la chambre voisine j'entends que le ton s'élève et je perçois des mots irrités. « Oui, crie-t-il, tu as brisé ma vie . — Ingrat », riposte-t-elle. J'entre. Le petit marche comme dans une écurie sans achever ses phrases de rustre. Il parle de faillite à la veille du succès ; pourquoi n'a-t-il pas tourné le dos, il y a un mois, au grand-papa ? mais il a été assez poire pour écouter sa maman : famille et religion : on l'a envoyé à confesse et il a mangé le Bon Dieu. J'interviens par une gifle de toute la force de mon bras qui fait rouler l'enfant dans un coin ; il se relève les poings fermés, les sanglots l'étouffent, il se sauve, et dans l'escalier j'entends ces cris terribles que sont les gémissements d'âme.

Ma femme pendant plusieurs jours se repaît de son chagrin. A mes tendresses gauches elle ne répond que par des gestes défiants. Pourquoi ai-je détourné mon fils dès son enfance de la vérité à laquelle je suis obligé de revenir et lui ai-je donné l'amour d'un monde qui le rejette et dont il ne veut plus ? Que nous ayons tous deux manqué notre existence, passe. Mais lui et à vingt ans. Ainsi il est parti : nos pénitences sont vaines, nos oraisons sont vaines, nos sacrements sont vains, et nous nous sommes trompés sur le sourire de Dieu.

Au bout de quelques jours elle dut s'aliter et une méningite se déclara.

Je ne prévins ni son père, ni sa mère, que d'ailleurs elle paraissait avoir oubliés et envers qui j'étais heureux de montrer cet excès d'inimitié. Lorsque j'allai chercher Maurice, on m'apprit qu'il venait de

partir pour l'étranger, sans laisser aucune indication. Une agence de renseignements se dit capable de lui faire parvenir un télégramme par lequel je le rappelais en hâte. Quand je revins, ma femme commençait à délirer et longtemps le délire et la prostration alternèrent.

Lorsqu'elle me regardait, c'était son fils qu'elle croyait voir. Tantôt elle lui reprochait de donner mon argent à des femmes, tantôt elle était satisfaite qu'il me ruinât, car il fallait que je fusse privé de tout pour comprendre. Ou bien, se sentant mourir, elle se nommait vierge et martyre, car je lui avais si mal répondu qu'elle était vraiment vierge d'amour. Puis elle trouvait le sacrifice moins bête qu'on ne croit : rien ne se perd, mon enfant, comme dit ton imbécile de père, qui n'a jamais si bien dit, parce qu'il va être chrétien dans un an. Elle ajoutait encore : le sacrifice que je demande, c'est un cœur contrit et humilié. Et sans cesse elle s'interrompait pour me demander : M'entends-tu, Maurice ?

Voilà, Monsieur, ce que j'ai appris ou deviné. Ma mère morte avait montré sur sa figure le résumé de sa vie. Ma femme mourante se résumait dans ses paroles. C'est dans le délire qu'on est le plus lucide. Je saurais que je n'avais rien été pour celle qui m'avait tout donné. Il était juste. Nul acte ne s'anéantit. Mais vous ne repousserez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié. A genoux, baisant le bord de ses draps puisque je n'étais pas digne de toucher la frange de son manteau, je me soulevais pourtant dès qu'elle se mettait à parler, dans l'horreur d'oser être si près d'elle et dans l'avidité de recueillir, à travers ses divagations, ce qui était son testament. Même lorsqu'elle ne disait rien, j'avais be-

soin de respirer ses soupirs qui me transfuseraient son âme. L'unité humaine, ce n'est pas ce paquet de désirs fous et de satisfactions écœurantes qu'on nomme un individu. Il fallait nous deux pour faire un. En mourant, elle m'enseignait à mourir à moi-même. C'est tout de suite que je devais lui promettre d'agir désormais en chrétien. Que risquais-je ? Troquer la certitude d'une existence odieuse contre l'espoir d'un paradis même terrestre. J'avais tout à gagner. Une force amie avait pipé les dés. Je pouvais jouer à coup sûr. Voilà la nouvelle logique qui me remplissait, à la place de cette logique imbécile qui prétend que l'homme cherche la joie, et je n'avais pas à me révolter contre elle, puisque, sans attendre mon consentement, elle venait de me dresser et, la main étendue au-dessus de son cœur qui battait plus vite, je dis avec autant de calme que s'il se fût agi de la promesse la plus banale : « Je jure... »

Je fus interrompu par l'arrivée du prêtre : « Pax huic domui. — Et omnibus habitantibus in ea ». Soudain il me sembla que c'était moi qui recevais l'extrême onction. C'est pour moi qu'étaient proférées ces prières : « Prions et supplions Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il bénisse de sa bénédiction cette demeure et tous ceux qui l'habitent ; qu'il leur envoie son ange pour les bien garder ; qu'il les attache à son service... » Car à quoi bon ces onctions sur ces yeux qui Vous avaient déjà entrevu, sur ces oreilles qui Vous avaient toujours écouté, sur ces narines qui n'avaient pas respiré la terre, sur cette bouche qui n'avait proféré que des prières, sur ces mains qui n'avaient serré que les miennes, sur ces pieds qui n'avaient commis que la faute de ne pas m'entraîner à leur suite, et si elle restait inerte sous

la grâce, c'est que la grâce l'avait depuis longtemps sacrifiée.

A peine sont-ils partis, elle se dresse, me regarde, dit très haut : « Pax huic domui ». Je veux chanter miracle. Mais bientôt je sens sa température plus haute, son pouls plus incertain, et ses doigts violets grattent les draps. Je crie : « M'entends-tu ? » Elle ne répond plus. Alors je me révolte contre ma stupide promesse. Honte d'un évangile qui prétend apporter non la paix, mais la guerre. Le sacrifice, manie de malades. La vision béatifique, autosuggestion d'aliénés. L'émotion devant les liturgies, habitude d'enfance. Tout le système des dogmes est un système, comme le mécanisme ou le transformisme. Ce que j'ai demandé, c'est l'épanouissement de mon être et on m'offre des carcans. Ma femme morte, mon enfant perdu, moi devenu une loque à faire peur aux moineaux. Heureusement les balcons s'enjambent. Elle ne respire plus. Elle remue de nouveau. L'attente me rendra fou. Puisque c'est irréparable, qu'elle meure tout de suite, que Maurice tombe sous un train et que moi, moi surtout, finisse par crever, comme une sale bête.

C'est elle, hélas, qui finit par guérir. Je dis hélas, parce que je pus croire longtemps qu'elle resterait neurasthénique. L'absence de son fils l'affecta plus que je le craignais. Nous avions reçu, peu de jours après son départ, quelques lignes par lesquelles il nous priait de ne pas nous inquiéter de lui ; il n'était pas moins inutile de le chercher, car il allait quitter cette ville ; et il avait écrit ce peu de chose sur une carte postale, apparemment pour se dispenser des formules de tendresse qu'il n'aurait pas su trouver. De temps en temps, nous recevions

des nouvelles semblables sans que nous pussions dire si la joie de le savoir vivant compensait l'irritation de ne pouvoir lui répondre. L'agence se contentait de répéter des noms que nous savions : Hanovre, Prague, Varsovie. Dès que ma femme fut en état de se lever, elle se plaignit de douleurs à la nuque, suivait difficilement une idée, avait peine à rester en place : tous les symptômes que je vous souhaite de ne jamais voir chez ceux que vous aimez. J'essayai mes suggestions de psychiâtre : ce fut la seule malade près de laquelle j'échouai.

Enfin le désir la prit d'aller à la recherche de son fils. On ne pouvait ni la retenir ni la laisser partir seule. Je dus l'accompagner pendant deux mois à travers l'Europe centrale. Chaque piste trouvée se perdait aussitôt. Les espérances les plus inattendues rendirent les désespoirs plus durables. Moi-même je sentais que bien des liens qui attachent un père à son fils sont fortifiés par la distance. Il s'éloignait, mais je le poussais. J'étais le désir et lui l'accomplissement. Sous mes apparences de poursuivant, c'était moi le fugitif. La honte d'être reçu dans les agences par des sourires railleurs ou d'apercevoir à chaque frontière le gendarme qui me retiendrait peut-être en lisant le nom de mon passeport pour la seconde fois me fit réfléchir à la nature du péché. Non, ce n'est pas une omission, mais une déchéance. Il ne suffit pas de s'en délivrer, il faut encore s'en punir. L'expiation durerait même après que nous aurions rejoint Maurice. Mais nous ne le retrouvâmes pas. Nous nous convainquîmes que nous ne le retrouverions jamais par ce moyen. Il n'y avait donc qu'à nous épargner une souffrance inutile.

Quand nous revînmes, plusieurs clients m'avaient

oublié et le mal de ma femme avait empiré. La pensée de l'absent se fixait en elle. Si indulgente qu'elle fût à mon égard, elle finit par comprendre ce que je venais d'éprouver, c'est-à-dire que de cette fuite j'étais le seul responsable. Mais elle ajoutait que s'il avait voulu se soustraire à mon faux et indiscret christianisme, c'était pour chercher Dieu tout seul. Cependant, moyennant une nouvelle provision, l'agence venait de nous annoncer qu'il était passé en Russie. Il était assez incertain pour aimer le communisme. Il était trop fier pour s'y plier. Conquis ou mort. « Voilà ce que tu as fait ; il ne te manque plus que de me tromper ». Elle m'accusait alors de toutes les abominations avec une grossièreté...

Mais permettez-moi, Monsieur, d'abréger. Il suffit que vous sachiez que, quelque désir que j'eusse de remords et de peine, j'en arrivai à excuser certains maris qui, après vingt ans d'union sereine, abandonnaient leur femme pour une fille, et qu'un jour même, comme j'étais seul dans mon cabinet, je m'entendis proférer ces mots : pourquoi l'ai-je épousée ? Je n'étais tranquille que quand je me trouvais dans la rue où le bruit des grosses voitures couvrait le souvenir de sa voix. Les violents efforts appellent des détentes sauvages. La sensualité religieuse conduit à n'importe quelle autre. En mes rêves d'amour divin s'était estompée la rigueur des préceptes. Mes yeux s'attardaient aux formes des étoffes, mes narines s'ouvraient au parfum des fourrures et je secouais sous le ciel odorant l'atmosphère de cendre et d'éclairs où elle me tenait enfermé. Cependant j'avais moins besoin de débauche que de tendresse. On me plaignit. Je me confiai. L'heure

du thé qui était chère à ma femme, je la passai chez d'autres amies. Il me suffisait que ces amitiés ne fussent point charnelles pour qu'elles prissent un air innocent. Dire nos secrets dans un boudoir étranger ne me sembla pas une trahison. Pleurer sur les genoux d'une autre ne me parut pas un adultère. Pourquoi ma femme n'avait-elle jamais été mon amie ou plutôt pourquoi n'avais-je jamais pu obtenir qu'elle le fût ? C'est à cette condition seulement qu'on est uni pour le meilleur et pour le pire. Quand, après les années, la grossesse et la maladie, l'épouse ne peut plus être amante, elle continue à nous retenir par des liens moins enchantés, tout aussi délicieux. Hélas, entre nous deux les attaches étaient rompues. Ma nature en exigeait d'autres. Tant pis pour elle ou tant pis pour moi. Un soir, rentrant après une de ces visites, je trouvai la malade, par extraordinaire, toute apaisée. « J'ai réfléchi, dit-elle ; c'est ma faute ; je te coûte cher ; je te peine ; tu as été assez humilié : mets-moi dans une maison de santé et va refaire ta vie ».

C'est alors que je mesurai toute mon abjection. Les plus grands péchés sont les péchés contre l'esprit, et alors l'innocence de la chair n'est qu'une hypocrisie qui les aggrave. Je crois que je parvins à me haïr. Parti à la recherche de la vérité, ce que je rencontrai d'abord, ce fut donc la pénitence. Tout devait lui céder, à moins qu'elle ne me parût si impérieuse que parce qu'à mon insu une parcelle de vérité m'éclairait déjà par dessous. C'est elle qui me fit comprendre d'une autre façon le renoncement chrétien. Non pas un effondrement sous un coup de la foudre, mais un dépouillement lent d'une infinité d'infiniment petits désirs. Les mystiques m'avaient

d'un élan transporté au Thabor. Il fallait maintenant aller au Calvaire, qu'on ne gravit que sur les genoux et caillou à caillou. Des formules de l'extase je devais tirer de petites pratiques. J'avais à m'abêtir dans des gammes de la vie spirituelle. Sans doute j'avancerais imperceptiblement, avec dégoût, dans l'ombre ; il suffit d'avoir vu une fois l'éclair sur le sommet ; c'est son souvenir qui rend courage dans les mauvais jours. Je fis un loyal essai. En attendant l'héroïsme, je devins garde-malade. Il me fallut quelques exercices d'ascèse pour m'entraîner aux rigueurs du métier. Car la douceur de ma femme n'avait duré qu'un jour. Les exigences reprirent, avec les insultes. Je craignis d'abord qu'on ne l'eût renseignée sur mes dernières affections ou qu'elle n'eût entendu raconter mes vilenies de la guerre. Mais comme, malgré son impuissance à se taire, elle n'en parla jamais, je me demandai bientôt si ces violences n'étaient pas les premiers signes d'un autre mal ; je songeai à un de ses grands oncles qui était mort fou... non, c'était moi qui, à force de chercher l'introuvable, risquais de devenir fou à sa place.

Mes seuls repos étaient des lectures qu'elle m'autorisait quelquefois à faire à haute voix, à côté de son lit, en m'interrompant sans cesse pour me dire qu'elle avait les pieds glacés ou pour me demander comment sont aménagées les prisons russes ; elle me faisait enfin la grâce de s'endormir. Sous sa garde, tantôt baissant les yeux sur les préceptes de l'écrivain, tantôt les levant vers l'exemple de ses premières rides, j'apprenais vraiment à méditer. J'avais laissé les mystiques, qu'on ne relit pas, excepté quand on est de leur classe, et je cherchai chez les Pères des pages aussi vigoureuses et plus simples,

En outre je recevrais peut-être la double réponse à mes questions d'incroyant et à mes inquiétudes de pécheur de ces hommes qui furent à la fois des docteurs et des moralistes. C'est cette littérature que je m'indignais jadis de savoir exclue de notre enseignement. Quel monument ! Comme il s'est rajeuni à l'accumulation de quinze cents ans. Comme il écrase le jansénisme ou le piétisme du siècle de Louis XIV, où l'Eglise était si bien établie que ses écrivains n'avaient qu'à répondre à des objections limitées ou à mettre au point les pratiques courantes. Combien surtout, écrit à l'époque des hérésies et des persécutions, il convient à de pauvres gens comme moi qui vivons à une époque d'erreurs et d'hostilités où on n'a laissé à l'Eglise que les façades de ses institutions, et encore beaucoup de ceux qui se disent ses fidèles sont plus hérétiques et plus haineux que ceux qui sont nés païens.

Comme les traductions des Pères existent rarement en éditions modernes, je dus les chercher chez les bouquinistes, ce qui ajouta au plaisir de les lire celui, que les mystiques ne m'avaient pas donné, de les découvrir. Le premier qui s'offrit à moi fut Saint Ignace d'Antioche. On m'en procura une belle édition du commencement du XVII[e] siècle. A peine sorti de la boutique, je me mis à lire l'Epître aux Romains. Les passants durent me croire hors de mon bon sens. Vous auriez gesticulé comme moi en face de cette merveille : « Je suis le froment de Dieu, et je dois être moulu par la dent des bêtes, pour devenir le pain immaculé du Christ ; caressez-les plutôt, afin qu'elles soient mon tombeau et qu'elles ne laissent rien subsister de mon corps : mes funérailles ne seront ainsi à charge à personne ».

Un autre jour, me demandant comment j'avais pu, né chrétien, apostasier, et, presque converti en pensée, rester si stérile de bonnes œuvres, ce fut d'Hermas que je reçus réponse. Vous connaissez ses étonnements : se peut-il qu'après avoir reçu le baptême on ose pécher encore ? Le Pasteur lui déclare : « Si quelqu'un, après le grand et solennel appel, cède aux tentations du diable et tombe dans le péché, il peut faire pénitence une fois ; mais s'il retombe aussitôt après pour se repentir ensuite, la pénitence ne lui sert de rien. »

Quelque temps après, comme j'étais tourmenté de nouveau par le besoin du plaisir que je ne trouvais plus à mon foyer, le hasard me fit ouvrir Tertullien. Pour lui, vous le savez encore, toute fornication est un adultère, et même une idolâtrie, parce que l'âme est désormais unie au Christ. Les Vierges que saint Ambroise consacre deviennent de vraies épouses. Si Clément d'Alexandrie s'est indigné des parures et même de ce qu'on porte des chaussures autrement que pour aller à la guerre, c'est que ces chrétiens regardaient le corps humain comme un temple où l'on ne doit orner que la chambre intérieure où le Seigneur habite.

Que vous dirai-je de l'impression que me fit saint Augustin ? J'ai lu les Confessions, les deux livres de Soliloques, et quelques-uns de ses écrits sur la grâce, comme le Manuel. Vous devinez mon étonnement. Saint Augustin me parut d'abord hérétique, parce que tous les chrétiens qui, comme moi, tendaient à s'américaniser, étaient plus pélagiens que Pélage. « Nos œuvres font nos mérites » nous semblait un axiome. Par là nous croyions professer une doctrine de forts. Et voilà que le docteur de la

grâce me rappelait à mon inanité avec une intransigeance scandaleuse. Si j'étais un réceptacle vide, de quels parfums ne pourrais-je pas déborder un jour ? Je consentis à me rappeler d'anciennes actions de Dieu sur moi. J'entrevis, pour les parfaire, un définitif « Tolle, lege ». Si j'étais prédestiné comme tant d'autres ? Hélas, mon esprit se raidissait. Encore critique, je cherchais l'explication de la vertu d'Augustin dans son extraordinaire puissance d'aimer, moi qui, dans le mariage comme dans la paternité, gardait une honnêteté d'apparat qui n'était qu'une castration d'âme. Et au moment où la grâce commençait à m'apparaître comme le plus incontestable des faits, je me demandais si la prédestination ne m'avait pas oublié.

Cependant, dès que je faisais le silence en moi pour me remémorer le peu que je savais de patrologie, je devais reconnaître que tout, depuis la Didachè, est un bloc qui rend un son inconnu. C'est que ces gens avaient la foi. Pour certains, Jésus était aussi contemporain que pour nous Napoléon. Des étrangers avaient discuté ses miracles ou son accomplissement des prophéties, et des fils de témoins leur avaient répondu. On croyait comme Didyme, après avoir touché. Saint Jérôme fut exégète, saint Grégoire de Naziance théologien, Origène l'un et l'autre. Certains styles ne trompent pas. C'est pourquoi en ces quatre ou cinq siècles avait existé un monde chrétien séparé des autres comme par la mer, rempli d'un peuple dont avait fermenté le limon et véritablement possédé de Dieu. Ces gens-là étaient les seuls qui n'avaient pas reçu leur croyance d'une constitution sociale. Arrivée du dehors, elle avait été assez puissante pour créer de toutes pièces

un milieu. Les paraboles étaient devenues de l'histoire. Le grain qui meurt avait germé en forêt. Le Christ était ressuscité vraiment, mais il n'était pas complètement monté au ciel. Sa vérité habitait parmi les enfants des hommes. Comme il eût été bon d'être sur terre alors !

Bon et terrible. Ces anciens m'avaient appris qu'on ne peut être chrétien à demi. Le chrétien de forum qui n'a le Christ que dans ses gestes, comédien. Le chrétien de bibliothèque qui n'a le Christ que dans sa pensée, souffleur. Le héros est celui qui s'est fait Christ. Il faut dépouiller tout le vieil homme comme on s'arrache la peau pour que poussent en vous des sens inconnus qui vous font voir plus beau que les couleurs, savoir plus vrai que le réel, vivre plus ardemment que sous les baisers. Renversement des valeurs. O Marguerite, et Catherine, et Agnès, et toutes les petites vierges qui allaient au martyr ainsi qu'à une nuit de noces !

Mais pourquoi ne retrouverais-je pas pareil état ? J'avais bien jeté le défi de ma pensée à la stupidité moderne. Il me restait à défier, avec un peu de sainteté, toute son immoralité. Ceci exigeait cela. Je n'étais plus de ceux dont on pouvait dire : ils ne savent pas ce qu'ils font. J'avais fermé mon livre pour regarder les passants. Maintenant il n'y avait que les prêtres, avec leurs yeux pas au point, leurs gros souliers sautillants, leurs soutanes qui avaient des ailes, à me paraître les naturels citoyens du monde, et le monde est le vrai paria. Quant aux autres hommes, un même souffle délétère frappait leurs vêtements de carnaval, leurs fronts vides d'hallucinés et leurs pieds capricieux d'esclaves. Au milieu de cette foule, je n'étais pas moins solitaire

que si j'eusse été introduit dans l'antique Thébaïde ; et quand, chassé de chez moi par quelque injure de ma femme, je me réfugiais chez un libraire pour feuilleter des pages rêvées au désert, je pouvais croire que j'allais visiter un ermite comme moi. Mâle entretien sur les vertus primitives qui devraient faire le bonheur perpétuel. Est-ce que vraiment j'étais incapable de donner mes biens aux pauvres ? Certes je ne tenais ni à ma maison, ni à mes tapis, ni à ma vaisselle, ni... cependant je ne pourrais me débarrasser de tel tout petit souvenir. Est-ce que vraiment j'aurais honte de me promener en costume de mendiant ? Je me moquais de l'opinion de toute la ville... mais devant Madame X. je ne voudrais pas paraître ridicule. Du moins j'aurais le courage de vanter les Pères partout... et voici qu'à la première et à la plus sotte critique je répondis : « Vous avez peut-être raison ».

Alors je m'enfermai avec les chers livres pour que leur parfum aidât ma volonté. Certes il y avait en lui des essences à la fois berceuses et excitatrices. A force d'aimer cette époque je finirais par m'y transporter en vérité. Ou plutôt, à force d'avoir tantôt réfléchi, tantôt souffert, je sentais l'élan de ce passé venir rejoindre l'incompréhensible espérance dont mon présent était gonflé. « On ne le chercherait pas si on ne l'avait déjà trouvé », ont dit saint Bernard et Pascal. Est-il vraisemblable qu'ils aient menti avec les mêmes mots ? Mon Dieu, non seulement existeriez-Vous, mais seriez-Vous aujourd'hui près de moi, en cette demeure qu'on a capitonnée depuis qu'elle est malade, pendant ce sommeil qui me fait oublier la vilenie de ses automatismes, dans ce silence surtout de mon âme que je

commence à vider de tout ce qui n'a été que de moi. Maintenant que je suis privé d'épouse et d'enfant, vous êtes mes seuls amis, inconnus que je soupçonne à peine, ô Père qui dites m'avoir créé vous-même, ô mon Frère qui m'avez prévu à Gethsémani, ô Esprit de la Pentecôte qui tenez en réserve la langue de feu que je suis prêt à recevoir puisque le feu purifie tout. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que je souhaite, car vous connaissez mieux que moi ce qu'il me faut. Je ne sais même pas prier, je ne sais encore qu'attendre. Contentez-vous donc de m'appeler aux béatitudes de votre désert, comme vous avez appelé Héliodore par la voix de saint Jérôme, dont la lettre en ce moment est si lourde sur mes genoux.

Ma femme alors remue en de douloureux rêves. Je me suis levé. Le livre est tombé. La plupart de ces saints étaient des évêques ou des moines. C'est elle que je dois aimer d'abord. Celui qui est mort pour mon ingratitude ne sera pas jaloux d'une passion terrestre. Il est même écrit que, parce qu'un homme et une femme se sont assis ensemble au banquet eucharistique, ils seront unis comme Jésus et son Eglise, Jésus qui pour son Eglise a souffert la mort de la Croix. Puisqu'elle se consume de n'avoir pas été chérie, si, par une influence que ma science ne trouve plus impossible, je faisais le prodige de devenir chrétien pour la sauver. Un prodige. Il est vrai qu'il a été refusé aux pharisiens. Mais ce soir il me semble prochain sous le regard de ces livres du XVII[e] siècle, dont les patines brunes et dorées viennent de disparaître pour que la chambre s'entoure d'une auréole. Ce qui fut l'air est chargé de paillettes de grâce. Dans des fonds

inexplorés de mon être des trompettes de Jéricho sonnent. En la regardant, je perçois d'abord sa chair de vingt ans à travers sa chair malade, puis, à la place de ses rides, de ses paupières blanches, de son nez maigri, de sa bouche tordue, l'harmonie du sacrifice a fait luire des membres de corps glorieux. Par éclairs, j'entrevois cette beauté. Il ne me reste plus, pour en jouir à jamais, que de glorifier aussi mon regard. Je le veux, je ne puis. J'espère, je désespère. Je me sens seul, je me sens entouré d'infini. Si je priais, ce serait comme un magicien. Mon incantation s'achève en un commandement. Vous voyez, Seigneur, que je ne suis qu'un homme, qui dit à l'un de ses serviteurs Va et il va, à l'autre viens et il vient, à celui-ci fais cela et il le fait ; et vous, faites seulement un geste et mon âme transformée ravivera ce corps.

Alors elle se réveilla en gémissant : « J'ai encore rêvé de lui ». Mais, dès qu'elle aperçut ma poitrine soulevée au-dessus d'elle pendant que je l'inondais d'un regard qu'elle ne connaissait pas, elle se redressa à son tour sur ses oreillers et me dit : « Va communier ». « Va communier », répéta-t-elle avec cette colère nerveuse à laquelle déjà se mêlait l'impétuosité des prophètes. « Va communier », murmura-t-elle encore avec la faible voix fraîche des convalescentes, et elle se rendormit aussitôt dans la lassitude que donnent les trop grandes félicités.

Le lendemain, sans plus réfléchir, je suivis le chemin, à peine oublié, d'un couvent où j'étais entré dans ma jeunesse, et je me fis conduire à la cellule du premier religieux libre. Nous ne nous connaissions pas. C'était un de ces quelconques missionnai-

res destinés, après avoir échappé à des tortures de Chinois, à être massacrés par des Noirs. Ses mains maigres, ses épaules effacées, ses yeux qui ne semblaient trouver aucun intérêt aux choses illustraient la devise qui convient à tous les ordres : perinde ac cadaver. Au bout de quelques minutes pourtant il me parut presque un thaumaturge. De ma confession générale il me fit abréger maints détails, tant son habitude de la direction l'avait préparé à comprendre à demi mot. Je ne m'entêtai qu'à décrire mon dernier état: je savais que pour vivre chrétiennement il faut commencer par croire et que pour croire il faut d'abord vivre chrétiennement ; c'est un cercle dont on ne peut sortir qu'en se dupant et je ne voulais pas commencer une renaissance par une déloyauté.

Il me répondit à peu près ces phrases que depuis je me suis souvent adressées.

« Allons, vous êtes dans la vraie route. Vos détours ne sont que des apparences. Vous allez au but par le plus court. Regardez comme Dieu vous a conduit. D'abord vous ne vous êtes pas attardé beaucoup plus qu'il n'était nécessaire à vous délivrer des fausses manières de penser qui ne vous montraient qu'un faux univers. Ensuite vous vous êtes jeté aux mystiques où vous avez entre-aperçu l'amour, sans en recevoir de preuves, mais sans pouvoir en chasser le goût. Voilà les deux pôles. Il restait à conquérir tout le terrain qu'ils bornent. La troisième démarche devait être d'étendre vos connaissances divines et d'affermir votre pratique surnaturelle. Donc des mystiques vous êtes remonté aux Pères ; l'Evangile vous fait encore peur : il vaut peut-être mieux l'atteindre à reculons : vous approchez. En

même temps vous commenciez à pratiquer les Pères dans leurs préceptes les plus doux ; les autres viendront à leur heure ; et vous serez tout étonné un jour de toucher la croix. Voyez encore avec quelle sûreté s'ordonnent les événements que Dieu a disposés dans votre vie : une faute d'un parent pour vous arracher au monde, une maladie de votre femme pour vous isoler dans sa tendresse, l'absence de votre fils pour vous purifier par le remords. Vous venez aussi de traverser tant de formes de l'humilité qu'elle ne vous apparaît plus comme une diminution, mais comme une lucidité, grâce à laquelle, vous connaissant mieux vous-même, vous suivrez plus intrépidement votre destin. C'est peut-être la méthode qui convenait le mieux à un moderne comme vous, qui ne dédaigne ni le rationalisme ni le mysticisme mais qui prise avant tout les preuves expérimentales. Sans doute vous avez plus d'une fois réclamé un signe : en voilà une foule. Admirez donc cette Providence dont les voies paraissent toujours impénétrables quand on perçoit ses premiers appels et se montrent parfois si droites quand on se retourne pour mesurer la distance parcourue ».

J'admirai en effet. Je m'étais cru dans le brouillard, mais c'était la nuée sacrée, et tout à l'heure allait me frapper la foudre. De ce coup j'eus si peur que je voulus tout nier. Suggestion, pensai-je. Cependant, comme je n'osais pas prononcer ce mot, je secouai la tête insolemment. Il remarqua avant moi ce geste de révolte qui lui prouvait seulement que la main de Dieu pesait sur moi plus impérieusement, et il se prépara à m'absoudre. Alors je criai que je ne voulais pas d'absolution. Je me savais incapable de pénitence. Si j'étais pardonné avant

d'avoir expié, je commettrais un sacrilège. « A aucun prix je ne le veux ». Il prit un air tendre pour me dire, comme à un gamin : « Imbécile... on connaît l'insuffisance de vos expiations : c'est pourquoi Jésus est mort à votre place ; vous avez été racheté une fois pour toutes ; la grâce est gratuite ». Plutôt que de lui donner raison je bondis jusqu'à la porte. Il m'arrêta avec une sereine autorité : « Ne faites pas tant d'embarras ».

Puis un geste de sa main me mit à genoux. Comme pénitence — elle sera, me prévint-il, plus rude que vous ne pensez — il m'ordonna de méditer chaque dimanche, pendant un an : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Je reçus l'absolution qui me parut violente comme un jet. Puis l'homme m'embrassa et j'entendis ces paroles : « Allez en paix ».

Je restai attaché au sol, tant ce mot « paix » remplissait la cellule de vibrations guerrières. « Allez en paix, répéta-t-il plus fort. Il est écrit que ce n'est pas une paix comme le monde la donne. Elle est la joie dans la misère, la lutte et la conquête. Si frappé que vous vous croyiez, vous n'êtes qu'au commencement de votre passion. Si je vous disais ce que j'entrevois pour vous, vous n'auriez pas la force aujourd'hui de le porter. Mais ayez confiance, Il a vaincu le monde. »

Le soir j'essayai de prier. Il me fut impossible. D'abord me revint en tête le récit que je venais d'entendre de l'action de Dieu sur moi ; il m'était si imprévu que j'eus besoin de le vérifier en me rappelant cent détails que je n'avais pas confessés. De ce passé je voulus induire l'avenir mieux que d'une critique de la prédiction qui avait suivi le

récit. Je me perdis en conjectures, mais je sentais sur moi comme une main dont je n'avais jamais remarqué la pesée, parce qu'elle m'aurait été aussi présente que l'air où j'étais plongé : elle m'enveloppait, me retournait, m'attirait et il lui eût été facile de me broyer, mais je m'appuyais sur elle ainsi que sur un coussin. En même temps ma tête vibrait comme à l'approche de ces paradoxales certitudes qui vous aveuglent avant de vous illuminer. Bouger m'était impossible, tant j'avais peur d'interrompre ce qui se méditait en moi. C'est à peine si venaient crever sur mes lèvres des mots tels que « Merci » ou « Venez », ou bien encore tout mon être s'inclinait en avant. Je restai peut-être des heures dans cet état, dont ne me distrayait, de temps à autre, que cette question : « Qu'est-ce que la prière ? » à laquelle je ne savais point répondre. Je n'avais pas allumé la lampe. J'avais oublié mes formules. Ma destinée est bonne. Me voilà. A la fin je me suis endormi, et, au froissement de mes draps, je devais reconnaître le lendemain que mon corps, dès que mon esprit l'eut abandonné, s'était aussi violemment agité que si au réveil j'eusse dû partir pour la guerre.

Ce matin-là j'allai communier.

Pendant toute la messe je me demandai encore si je croyais, si croyant j'étais digne, si ne me sentant pas indigne je n'avais pas l'indignité des superbes, mais en lisant les trois dernières prières brusquement je compris.

« Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos apôtres : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, ne regardez pas mes péchés, mais la foi de votre

Eglise, et selon votre volonté daignez la pacifier et l'unir. »

Ainsi ma communion sera aussi une réunion à l'Eglise. Quelque incrédule et coupable que je sois, j'irai à la sainte table au milieu des fidèles qui ont inscrit leurs noms sur ces ex-voto, en la présence des saints dont les reliques sont sur l'autel, sous la protection des vitraux qui ont survécu à l'écroulement de bien des monuments, et cette procession me portera si je trébuche sur une de ces dalles creusées par le passage de tant de funérailles et de tant de baptêmes. Que leur foi se place entre moi et votre majesté et que leur rempart m'assure aussi la paix.

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez par votre mort vivifié le monde, délivrez-moi, par ce très saint Corps et par votre Sang, de toutes mes iniquités et de tous les maux ; faites-moi toujours adhérer à vos commandements et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. »

Maintenant j'ai peur de m'être abandonné. Cette marche va m'amener à un ami au moment où on le dépouille de ses vêtements pour le mettre en croix, et pour prix de son amitié il me demande de m'étendre sur la croix du larron. Je voudrais rebrousser chemin. Mais une nouvelle poussée m'entraîne. Ce ne sont point des corps comme tous les autres. D'avoir su manger et boire leur Rédempteur leur fait des membres allégés de leur chair et vibrants d'une force plus qu'angélique. Ils traînent leurs œuvres comme une charrue qui laboure la vieille terre. Ils chantent la mort au monde sur un mode majeur. Lazare est parmi eux. Si tout de même c'était vrai.

« Seigneur Jésus-Christ, que la réception de votre Corps, que tout indigne je me propose de prendre, ne tourne pas à mon jugement et à ma condamnation, mais que par votre piété elle serve à la protection de mon esprit et de mon corps, comme un remède. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. »

Il est trop tard pour disserter sur les liens de la vie et de la mort. Mon esprit vacille. Mon corps est à jeun. Ne faisons pas d'embarras. Il suffit, comme un pauvre faible brave homme, de demander l'aumône d'une miette de cette table en souhaitant seulement de ne pas la demander trop mal. Il ne me reste même plus le temps de formuler une supplique en règle. J'ai trop faim. Tout m'attire. Je vais prendre d'abord le Pain du ciel, après j'invoquerai le nom du Seigneur. Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Voilà de quelle manière je me préparai à ma nouvelle première communion.

En revenant je me sentis rempli de ces joies que Dieu ajoute parfois à sa force. Elles ne se racontent pas. L'air de la ville sentait le sang des martyrs et il y flottait cette poussière qu'a dû faire l'ange en rejetant la pierre de la résurrection. Ma femme, qui ne s'était pas levée depuis des jours, était debout comme une ménagère. Et de mon fils je me rappelai certains costumes du temps de la guerre et certains mots de sa petite enfance, comme il arrive quand on sait qu'un voyageur se rapproche.

Les jours suivants, ma femme put sortir seule. Un après-midi j'étais immobile, à la fois de fatigue

et pour mieux songer, et mes yeux se tournaient de temps en temps vers les objets que je ne voyais pas. Ainsi j'étais de nouveau chrétien. Ou plutôt les traces de mon baptême n'avaient jamais été effacées. Je venais de sortir d'une maladie de dix ans. Comment m'étais-je guéri, je n'aurais pu le dire. Les coups de la grâce déconcertent. Si on les expliquait, ils ne viendraient pas de Dieu. Il faut... A la fin je m'assoupis.

Tout à coup il me semble que quelqu'un court sur l'escalier. Je ne l'ai pas entendu s'arrêter que déjà la sonnette sonne. Il n'y a pas deux coups pareils. Je me hâte pour être le premier à ouvrir. Je m'écorche à la serrure. J'étends les bras. Oui, c'était lui qui était là.

Sixième partie

Le dépouillement du vieil homme

Le dépouillement du vieil homme

Le médecin se leva et marcha dans la chambre. Un instant il appuya ses mains ouvertes peut-être à son front, peut-être à ses yeux. Tout à coup il saisit sur mon bureau une cigarette : « Ah, dit-il, ce sont des Laferme ; il y a des années que je n'en ai fumées : la dernière fois, c'était avec Maurice ». Une allumette, trop brusquement frottée, se cassa. Enfin il se rassit, et, coupant son récit de bouffées de fumée, comme une machine qui traîne un poids trop lourd, il continua :

Maurice était revenu comme l'enfant prodigue. Six mois avaient suffi à l'abattre. Des vêtements qui ressemblaient à des habits d'ouvriers ne cachaient pas sa maigreur ; de temps en temps il tirait ses manches sans manchettes sur ses poignets grossis et s'efforçait de cacher ses pieds crottés sous la table ; de ses yeux aux contours creux sortaient des jets que je crus plus de haine que de conquête.

Ce qui l'avait jeté hors de France, ce n'était pas

la façon dont je l'avais mis à la porte : il le jurait. Si cynique qu'il se crût alors, un non-lieu à ses yeux valait une condamnation, et comme il tenait encore à l'estime de deux ou trois personnes, il avait voulu cacher à l'étranger sa part de honte. Allemagne, Bohême, Pologne, Courlande, Russie. Trois cents francs en poche au départ. Donc tous les métiers, professeur dans une école Berlitz, garçon de restaurant, porteur de gare, marchand d'habits ; sans les porcheries modernes, il aurait été gardeur de pourceaux. Mais il ne se plaignait pas. L'été, il est plus amusant de coucher à la belle étoile que d'être acquitté parce qu'on soupe avec un ministre. En toutes saisons, c'est un joli sport que la course au dîner du soir. Il s'est cru en campagne. Voilà comme ils sont tous dans la génération née de la guerre. Puis il a vu des pays et des gens ; l'Elbe est magnifique à son entrée en Saxe ; à Varsovie il y a de bonnes têtes de juives rousses ; pas un sou d'ailleurs pour rapporter des photographies ; dommage qu'il n'ait pas su dessiner ; s'il a des enfants, ils apprendront le dessin avant de savoir l'orthographe. Il a même été, pour finir, prisonnier des bolcheviks ; erreur de signalement dans une râfle ; insultes à ces policiers d'esprit lent ; condamnation à cinq ans ; au bout de quinze jours il a trouvé moyen de rejoindre la frontière avec un de ses gardiens et, pendant que l'autre restait ivre-mort dans un fossé, il est revenu droit à la maison dans un wagon de marchandises. Tout à l'heure il ne refusera pas un bain. Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage.

Quand il eut mangé et bu, il s'anima. Ce qui l'a le plus étonné ? C'est qu'on n'est pas fier, dans

l'Europe d'aujourd'hui, d'être Français. Nos journaux mentent depuis l'article de tête jusqu'à la dernière annonce. En Allemagne, par exemple, la défaite a produit d'étonnants besoins, pas seulement de revanche haineuse, aussi de perfectionnement moral : à côté de sectes païennes et de vices monstrueux, il surgit tous les jours des apôtres qui veulent régénérer le Deutschtum au point que son rayonnement spirituel sera plus irrésistible que les canons de leurs pères. La Russie est encore plus curieuse ; le communisme n'est pas l'anarchie, la paresse, la misère et la corruption ; cela, c'est l'héritage de l'ancien régime ou l'artifice de quelques exploiteurs ; la masse du peuple est agitée d'une inconcevable espérance ; ces étranges athées se tendent vers le nouveau messie qui fondera la religion de l'humanité ; tout bout comme le chaos sur le point d'être organisé par un « Fiat Lux » et un « Fiat amor ». Si j'avais pu voir de mes yeux. Tandis qu'ici. Dès qu'il a passé la douane française, l'évadé se croit retombé en prison. Nous portons le poids de la victoire, et le poids, plus lourd encore, de l'illusion de la victoire. Nos amis sommeillent sur des liasses de billets qui fondent comme le sucre. Ceux de son ex-grand-père les multiplient comme des prestidigitateurs. Conventions sans âme. Petits horizons et petites vues. On marque le pas et on s'enlise. L'Occident n'est plus qu'un musée. Là-bas, il y a de la souillure et du sang, mais aussi de l'amour et du rêve. Là-bas il s'est mûri de dix ans et rajeuni comme un enfant. Là-bas...

Mais pourquoi était-il revenu ? Peut-être parce qu'il avait été saisi soudain de l'envie de nous embrasser. A la tendresse secrète qui fit trembler ces

mots je pus croire que nous l'avions reconquis. Je l'habillai moi-même avec des vêtements déjà courts oubliés dans des armoires. Le soir nous tuâmes le veau gras. Il ne faut jamais tuer le veau gras sur terre.

Non, il ne fallait pas croire, ma femme à la trêve des convalescents, moi à la paix des convertis. Qu'après ces aventures, un tel enfant pût se contenter de notre existence, — elle frôlant son piano de ses mains lasses au milieu de fleurs sans parfums, moi vantant une bourgeoisie renouvelée par la tolérance aux congrégations, le culte du soldat inconnu et la foi en la S. D. N., ou même tous deux ouvrant notre maison, pour des thés ou des tennis, à des jeunes gens et à des jeunes filles capables de lui donner l'exemple des vertus laborieuses qui le guérirait de son penchant vers l'Orient, — il fallait, pour en subir l'illusion, n'être que des parents. Cependant Maurice se montra d'abord jeune homme rangé ; ni tabac, ni liqueur, ni cartes ; au passage d'une femme je l'entendis murmurer : « Finis, ces outils-là » ; au contraire, il ne paraissait curieux que de l'histoire des gens qui, partis de rien, étaient arrivés à l'aisance à force d'industrieuse économie. Quand, au bout de quelques jours, il eut cessé de sentir sa fatigue, il me demanda de lui trouver quelque emploi. Mon beau-père lui en avait réservé un, car depuis le non-lieu il avait bravé l'opinion, changé de parti, acquis des protecteurs, emprunté de l'argent, fondé une nouvelle puissance. J'étais trop coupable pour lui tenir rigueur. Seul Maurice lui voua une haine de bâtard. Ce fut chez un de mes clients qu'il entra. Quelconque besogne de démarcheur dont il ne voulut examiner ni l'attrait, ni le

gain. Il avait dit oui si tôt, bien qu'avec l'accent traînant des Slaves, que je ne sus point s'il avait hâte de travailler à la manière française ou s'il ne cherchait pas, en disciple de Tolstoï, la purification de la première tâche venue. Si je l'approuvai, c'est parce qu'une éducation trop indulgente ayant échoué, il me sembla que seules pouvaient la réparer des contraintes, d'autant plus efficaces qu'il les aurait choisies.

Son exemple me poussa à être exemplaire. Je me mis à pratiquer le christianisme, ostensiblement pour lui, scrupuleusement pour moi-même. L'époque des élans était finie. Celle de la régularité commençait. C'est ce qui se passe, paraît-il, dans les conversions durables. Donc je récitai assidûment mes prières, j'achetai un traité d'oraison et je me rappelle qu'en disant le confiteor je détaillais les caractères des incomparables avocats dont j'implorais l'intercession, la Vierge engendrée comme la Sagesse, l'Archange de toute fidélité, le Baptiste ascète, Pierre le renégat et Paul le persécuteur, tous trois martyrs. Je me plus en outre à la liturgie, dont j'appris l'histoire afin que de petits rites prissent pour moi un sens, et j'emportai à l'église tantôt l'Année liturgique de Dom Guéranger, tantôt les Prières ecclésiastiques de Bossuet, qui m'avait enseigné pourquoi il faut attacher tant d'importance aux collectes. Puis j'essayai de transporter les commandements dans ma vie professionnelle. Ce fut moins aisé. Les Pères ont eu la chance de vivre au désert. Le cochon de saint Antoine fut moins tentateur que ne sont aujourd'hui les réclames de journaux et la loi de l'offre et de la demande. Pourtant pendant quelque temps, je sus accourir plus vite

aux appels de mes malades ; j'étais fier d'interrompre pour eux un déjeuner ; les cas difficiles m'occupaient en rêve. En même temps je réduisis mes tarifs à ce que je considérai comme le juste prix et je ne réclamai rien aux chirurgiens à qui j'adressais des clients. Chaque soir je faisais un examen de conscience de la journée, chaque semaine je calculai des moyennes, à la fin du mois je tracerais une courbe.

Mais bientôt l'entreprise me sembla dépasser mes forces. Mon organisme exigeait sa dose de calories et de sommeil. En ces temps de concurrence et de vie chère, il était impossible de définir un juste prix, et renoncer à la dichotomie était à l'égard des confrères une critique et presque une insulte. L'argent que j'avais perdu dans mon métier, je dus le regagner à la bourse: un jour de panique j'envoyai des capitaux à l'étranger, comme tout le monde. Au fond je n'étais pas encore changé. Mes pratiques avaient leur lieu et leurs heures. Le portail franchi, le dimanche achevé, elles n'orientaient pas ma vie. Ne sachant comment accorder l'amour de Dieu et l'amour de l'épouse, je me préservai du second jusqu'à me rendre incapable du premier. Cependant je ne prenais pas mon parti de la tiédeur. Au lieu de m'assoupir, elle m'excita et mes proches subirent les contre-coups de mes colères. Comme je n'étais pas un novice de la chute, je me persuadai qu'il n'y a pas de début sans échec. C'est-à-dire que la pire faute eût été le découragement. Toute force sort d'une habitude.

Toute force, mais peut-être aussi toute foi. Certains jours je me voyais transporté dans la chapelle de mon collège. A genoux sur mon petit ta-

pis, le vent des cantiques frôlant ma joue, une prière sortant de la page jaunie par le frottement de mes doigts, tout était si précis que je me sentais une naïveté d'écolier. J'avais peur alors d'être simplement « revenu ». Revenu, c'est-à-dire que mon esprit, après avoir erré trente ans, retournait, par simple lâcheté, à l'état d'enfance. Non, il ne me suffisait pas de dire « Credo quia absurdum », surtout avec des mots latins que leur mystère rend plus suggestifs. Ma foi répondait bien à mon angoisse, mais sans doute ce n'était pas la seule réponse possible. J'avais besoin de croire expérimentalement, ou rationnellement, ou des deux manières à la fois. Sinon... L'épreuve dont je me menaçais, je finis par la tenter. A la Bibliothèque nationale, pendant deux ou trois semaines, je feuilletai des livres d'adversaires. Eh bien, ma foi était plus ferme que je ne l'espérais. Renan n'existait pas devant Harnack et Harnack était dépassé par un R. P. Lagrange. Quant aux objections triomphalement formulées dans de moindres brochures, elles me semblaient moins troublantes que ridicules. L'affaire Galilée ? Les erreurs du Syllabus ? Les conflits de la spontanéité spirituelle et des lois physiologiques ou du libre arbitre et de la prescience divine ? Questions que les incrédules s'étaient attachés à mal poser. Mes négations d'autrefois n'avaient été que les corollaires de préjugés dont j'avais fini par m'affranchir ; pour les réfuter il me suffisait de les répéter ; à mes oreilles prévenues ils sonnaient comme des calembours ; la première victoire de l'homme est celle qu'il remporte sur les mots. Pourtant lorsque, rentré chez moi, je voulais reprendre ma vie chrétienne, j'avais besoin d'une conviction nouvelle ; il fallait me re-

dire qu'en rendant mes pratiques habituelles je réagissais contre l'habitude de tout voir avec des yeux charnels ; quand on est arrivé à comprimer quelques passions par une abstinence même légère, quand on a élargi son horizon par la moindre prière au Père qui est aux cieux, on comprend mieux la vanité des suggestions que la rue offre à toute minute ; l'ascèse est la contre-suggestion nécessaire. Aujourd'hui seulement mon jugement était sain : il est plus normal de confesser que de nier. Mais alors c'est la négation qu'il faut qu'on explique. Il est absurde de vouloir traiter en psychologue déterministe le « processus » d'une conversion ; une conversion n'est pas une démarche, mais un simple décillement. Au contraire il y a un déterminisme de l'incrédulité, et expliquer, comme je l'ai fait devant vous il y a trois ans, par quelle hérédité, sous quelle éducation, dans quel milieu quelqu'un glisse jusqu'aux ténèbres où j'ai croupi, c'est prouver à l'aide de quels artifices la lumière naturelle s'est éteinte pour lui. A lui seul mon récit fut apologétique. Son seul souvenir me rendit plus d'une fois la paix.

Cependant je ne pouvais dire que je possédais toute la certitude. De Jésus je n'avais pas défini la divinité. De l'Eglise je voulais encore moins approfondir l'inspiration. De si vagues fondements ne suffiraient bientôt plus à assurer ma pratique. Tous les jours finirent par être pareils, c'est-à-dire de plus en plus mornes. Ni orage, ni éblouissement. Rien que l'ennui de l'ascèse ou la mièvrerie de la liturgie. Incessamment, laborieusement, scrupuleusement, j'astiquais ma conscience proprette, sans oser lever les yeux de crainte de voir dans mon miroir un sourire de niais. On ne se convertirait peut-être

pas si on prévoyait le lendemain de la conversion. La grâce m'abandonnait-elle en punition de toutes mes fautes, ou s'écartait-elle seulement, après m'avoir aidé à faire les premiers pas, pour me laisser le mérite des autres ?

Seule aurait pu me tonifier la certitude que je communiquais ma vertu à mon fils. Mais il se lassa, encore plus vite que moi, de ce qu'il appelait s'abêtir. Je ne vis que pendant peu de semaines son sourire aimable envers ses nouveaux ou ses nouvelles camarades et sa hâte à partir à la chasse de la clientèle. Bientôt il jugea son entourage par ce mot terrible : « Ce ne sont que des perfections ». Il s'étonna aussi que son patron gagnât cent pour cent et s'enorgueillît d'abaisser ses prix de revient en donnant aux dactylos des salaires si faibles qu'elles étaient contraintes de faire des heures supplémentaires entre les bras du premier venu. Un jour nous nous promenions tous trois, sa mère et moi tout glorieux de le tenir, lui plus glorieux encore de nous émerveiller ; mais bientôt il cessa de garder notre pas, nous arrêta devant des vitrines exotiques, sourit au passage d'un étranger dont il nomma la nationalité, et quand nous revînmes par de vieux quartiers, il se traîna et rêva et bâilla avec l'ennui d'un citoyen d'un univers plus large.

Bientôt il nous demanda la permission d'habiter seul. Il se contenta d'une chambre meublée. Au moins le jeudi et le dimanche il viendrait dîner à la maison. Ces premières soirées furent des fêtes charmantes. Une fois pourtant il s'excusa par pneu de ne pouvoir venir. Les semaines suivantes il ne s'excusa plus. Pendant ses rares visites, la flamme de ses yeux était éteinte entre des cernes de fatigue.

Au lieu de défendre la mystique russe, il se bornait à soupirer : « Ah, l'Occident », comme s'il nommait quelque monstre à la fois abject et irrésistible. En même temps son patron était mécontent de lui ; il avait fait le mois dernier un chiffre dérisoire ; s'il n'avait pas été mon fils, on l'aurait déjà remercié ; en attendant, à la fin du contrat d'essai, on supprimerait son fixe et on le mettrait à la commission.

C'était le premier contraste entre ses rechutes et mes progrès. J'allai lui faire la leçon. A onze heures, il était encore couché, à côté de journaux légers et de bouteilles vides. La langue empâtée, il m'annonça qu'il lâchait sa place pour se lancer dans la publicité. « Mieux vaudrait l'honnête purée », soupira-t-il. Mais il était invité au restaurant dans une heure. Sa toilette d'abord. Il se doucha, se rasa, se poudra, et se poudra trop, devant une mauvaise glace qui déformait. Ne voulant ni me répondre ni m'entendre, il affectait de m'interrompre par le seul bruit de ses instruments. Il me fallut prononcer une phrase qui m'accusait pour qu'il éclatât. Ce que j'entendis était à peu près ce qu'avait dit ma femme dans son délire. Je prétends l'aimer ? La bonne histoire. Voilà des mois qu'il m'observe. Aujourd'hui je joue la parade de l'humilité pour reprendre mon autorité sur lui. Père et mère l'avons pris pour champ de nos batailles. C'est parce que nous avons été ennemis qu'il a été déchiré en deux hommes étrangers jusqu'à la haine. On souffre, lui avais-je dit, de renoncer à soi-même : je n'aurai jamais idée de ce qu'on peut souffrir quand on ne sait même pas lequel de ses deux moi on doit détruire. Il lui faudrait recréer un troisième personnage. Avec quoi, bon Dieu ? Il n'a pas une tête à mira-

cles. Aussi il ne se débat plus ; il plonge ; et c'est moi qui lui ai attaché la pierre. Je le regardai. Je ne vis que deux poings serrés devant deux rangées de dents prêtes à grincer. Puis sans doute remarquant l'imploration de mon effroi et ne voulant pas ressentir de pitié, il s'essuya le front avec sa pochette dont le parfum le fit chanceler dans un nuage de chaudes ténèbres, et, comme midi sonnait, s'échappant en riant vers l'autobus, il me conseilla de ne revenir lui faire de la morale que quand j'aurais quelque chose de sérieux à lui dire.

Je rentrai avec autant de hâte que lui, tant la morne présence de ma femme m'attirait après cette malédiction. L'avertissement d'un prêtre : « Vous n'êtes qu'au commencement de votre calvaire » et le jugement de mon fils : « Ton humilité n'est qu'une comédie » alternaient en mon esprit pour me faire descendre dans la contrition d'un degré encore. La vertu comme le génie est une longue patience.

Cependant je ne pouvais être inactif. J'enquêtai. La maîtresse de Maurice était une actrice, assez connue, pas très jeune, qui l'aimait à sa manière, l'entretenait non sans abondance et lui donnait de maternelles leçons de prudence à la bourse, de classicisme dans sa tenue et de déférence envers son père. Quand j'allai la voir — j'allai jusque là — elle me reçut avec une amabilité triomphante et prononça ces mots d'un ton qui n'était plus celui d'une comédienne : « Puisque nous sommes appelés à collaborer pour le bonheur de cet enfant... » Pour le sauver d'elle, j'essayai de faire agir des amis et jusqu'à mes beaux-parents, que ma visite faillit faire crever d'orgueil et qui trouvèrent mes craintes d'un

ridicule impayable. Je cherchai à l'emmener en voyage. Je m'imposai de ne plus le recevoir. Je songeai même à tuer l'autre. Les projets les plus fantastiques me vinrent en tête et les moyens les plus raisonnables échouèrent. Un beau jour, peut-être parce nous nous étions résignés à le laisser quelque temps tranquille, il revint de lui-même nous faire visite. Assis sur des sièges familiers, il se sentit tout de suite à l'aise, comme les enfants qui ont ce qu'ils désirent sans se reprocher rien. Quelque allusion que nous fissions à nos inquiétudes et à ses dangers, il parlait soit d'un beau coup qu'il venait de réussir, soit d'un tableau obscène qu'il ne désapprouvait pas, en une sorte de monologue qui me faisait penser à un somnambule qui marche sur une gouttière. Quand, par hasard, il faisait attention à nous, c'était pour railler ce qu'il savait nous être cher : la bourgeoisie, disait-il, vole les prolétaires et sacre sa propriété, et pour se dispenser de vertu elle a inventé la pudeur. Mais quelle amertume dans sa raillerie ! Un jour, étant entré dans notre chambre, il vit au mur le crucifix d'ivoire dont, étant enfant, il avait voulu « déclouter » le Bon Dieu. « Ah, soupira-t-il, vous avez toujours cet... objet d'art ? » Puis, me regardant d'un long regard sournois, il finit par me cracher à la figure cette phrase : « Une croix, ça ne se suspend pas, on s'y suspend ».

Quand il était parti, le vide qu'il laissait était souillé par la pensée de celle qu'il allait retrouver et des théories qui semblaient lui être déjà plus précieuses que sa passion. Ma femme et moi nous rapprochions par peur de ces fantômes. On allumait toutes les lampes et on battait l'air avec des paroles. Elle commençait à me reprocher mon christianisme

encore illusoire qui cachait à Maurice le christianisme véritable. Je répondais en critiquant ses neuvaines redoublées dont l'exemple pouvait accroître ce qu'il avait de mysticisme slave. Puis brusquement nous nous taisions, car nous étions trop près du péril pour perdre du temps à nous accuser. Dans le silence je l'entendais pousser un soupir de rage, comme quelqu'un qui voit clair et qui se sait impuissant. J'étais forcé de répliquer : « C'est il y a dix ans qu'il aurait fallu agir », avec l'accent d'un remords qu'avivait le sentiment des réparations impossibles. Elle n'avait rien besoin d'ajouter ; elle se contentait de soupirer : « Ce petit pour qui j'avais tant prié avant sa naissance, avec qui j'avais joué si gaiement quand il était bébé, dont j'avais été si jalouse quand il allait au catéchisme, dont... » Elle s'arrêtait à ce moment, je rêvais d'un monde où les sacrifices seraient rétroactifs, les bruits de la rue avaient le son du glas, puis je la prenais dans mes bras ; mais mon étreinte ne lui donnait ni paix ni horreur ; elle remarquait seulement que la Sainte Vierge n'était plus parmi nous. Nous allions vers le coin des prières, en hâte et sans espoir, comme deux vieux qui sont orphelins d'enfant. Et la nuit elle étendait son corps qui ne se réchauffait pas le long de mon corps que je n'osai lui offrir ni comme un instrument de joie ni comme une maison protectrice.

Seulement au-dessus de nous régnait le crucifix. Les moindres clartés éparses dans la chambre faisaient luire l'envergure d'ivoire. La moindre erreur de verticale le montrait prêt à fondre sur moi. De longues heures de nuit je veillais sous sa terrible présence. Mon fils l'avait, deux fois, préposé à ma

garde. Jusqu'en ma chair je retrouvais les poussées éprouvées en n'importe quelle tentation, mais surtout en celle de participer à un assaut, à laquelle j'avais cédé en août 1914.

Enfin l'occasion s'offrit.

Je reçus un jour — ou plutôt ma femme reçut en mon absence — une note de bijoutier qu'elle me tendit dès que je rentrai. Bague émeraude et brillants, monture platine, dix mille francs. Je ne comprends pas. Je n'ai rien commandé. Assurément, me dis-je, il s'agit d'un cadeau de Maurice à son amie. Il a cru pouvoir le payer avec des coups de bourse qui ont échoué, le marchand s'est lassé d'attendre et a envoyé au père la facture que la mère a trouvée. Je prononce le mot erreur en tâchant de ne point pâlir.

Sans me contredire, elle me présente une lettre qui lui découvre ma conduite de la guerre avec de telles précisions qu'elle n'aurait pas beaucoup de peine à faire la preuve de ce que je m'efforcerais de nier. Je nie quand même. Il ne suffit pas d'accuser, il faut démontrer... qu'on essaie, c'est moi qui le demande... d'abord qui est la dénonceuse ? peut-être une de ces prétendues amies qui aurait autrefois cherché à me séduire et que je n'aurais pas daigné remarquer... vengeance classique.. c'est aujourd'hui qu'est arrivé ce chiffon ? non, il y a trois jours...

Se sentant secouée du tic qui précédait certaines de ses crises, elle ferme les yeux comme pour prendre dans le recueillement la force de se dompter et murmure plusieurs fois de suite : « Deux erreurs en même temps ?... » Puis elle s'exalte. A moins que je ne lui dise que ce bijou a été commandé par

mon fils pour une femme, qu'il a osé le faire payer par son père, qu'il fera payer le prochain par un inconnu, qu'il ira peut-être jusqu'à faire un faux, qu'il est décidément devenu ce qu'elle a tant redouté il y a deux ans, un voleur, un voleur, un voleur...

Je devrais écarter les bras dont elle cache ses yeux et ouvrir son corsage pour qu'elle respire. Mais il est impossible que je porte la main sur elle. Du moins, je suis capable de suggestion sur ceux qui m'aiment. Quant aux misérables... Elle répète toujours : « Un voleur... » Soudain ma haine tombe. Je la prie de laisser Maurice tranquille. Il s'agit d'histoires de guerre. Ses yeux m'interrogent comme des yeux d'idiote. Je réponds : « Eh bien, c'est vrai ». Les yeux sont toujours ouverts : « Oui, j'ai fait cela... moi... » C'est tout. Je n'explique rien. Je ne demande pas pardon. Aucun mot ne vient plus. Je me suis prosterné, loin d'elle, et je n'ose même pas ramper.

Pendant que j'essaie, sans y parvenir, de me figurer quelque scène du passé, je l'entends dire, comme si elle parlait à quelque témoin présent, qu'elle s'en était sentie menacée en apprenant les faiblesses des autres... qu'elle le soupçonna dès mes premières lettres... qu'elle en a été sûre à ma première permission... il aurait fallu être un saint...

Ainsi depuis des années elle sait ; dans les pires accès de sa neurasthénie elle s'est tue ; et maintenant qu'un hasard lui permet de parler, ses premiers mots ne sont pas de colère. Si sincère doit lui paraître ma honte qu'elle ne peut s'empêcher d'ajouter : « Toi aussi tu en as souffert ? ». Je revois aussitôt les récentes années, les baisers qu'elle a supportés de l'infidèle, les questions qu'elle a ravalées

comme du fiel, ses prostrations qui étaient la suite de cet empoisonnement, ses pénitences qu'elle trouvait douces à côté de notre silence, mes confessions vaines puisqu'en face d'elle je gardais l'orgueil de mon secret. Les lieux et les heures sont précis comme dans une hallucination, et un esprit souffle à mon oreille que si j'étais chrétien je devrais me réjouir de cette justice. A cette vue, sous cette effluve, je me sens comme un malade opéré de quelque chose de plus pesant qu'un cancer. Cette scène que depuis des mois je devinais possible, imminente, remise, évitée, inévitable et peut-être mortelle, elle est finie et ce n'est que cela. Ma contrition a une douceur de douche froide après une marche sous l'orage.

Mais avec moi ma femme rentre dans la réalité. De dégoût, sa bouche se tord en une grimace si laide que je crois à quelque attaque et me lève pour la secourir. Mais elle est debout avant moi et me dit d'une voix calme et qui siffle: « Et cette bague? » Comme je n'ai pas à feindre, je ne parais pas troublé. Elle soupçonne donc Maurice. Il me faut jurer que ce n'est pas lui. « C'est toi ; ne nie donc pas ; tu m'as trompée quand je n'étais qu'absente ; pourquoi ne le ferais-tu pas, maintenant que je suis devenue laide ? » Lorsqu'une femme dit de telles paroles, elle a la splendeur des anges. Je ne songe qu'à l'admirer pendant que je balbutie jusqu'à ce que l'inspiration vienne. Enfin j'avoue une ancienne amie du front, que je n'ai jamais revue, qui vient de rendre à Maurice un service, qui n'est pas riche, que je dois payer, et ce moyen m'a semblé... mais je jure, c'est la seconde fois, qu'il n'y a pas autre chose entre nous. Elle m'interrompt en haus-

sant les épaules. Ma fierté d'avoir protégé l'enfant me permet de soutenir son regard sans rougir. Soit qu'elle me croie, soit qu'elle trouve trop douloureux de douter, elle se tait et marche en s'appuyant aux meubles.

Après quelques instants elle se rapproche de moi pour me demander tout bas en quels lieux, sur le front, je couchais avec elles. Je ne sais plus ce que je dis pour éluder la réponse, mais elle insiste : où, à quelles heures, combien de fois, comment s'appelaient-elles, quels petits noms est-ce que je leur donnais ? Pour que je ne lui mette pas la main sur la bouche, elle me serre les poignets avec une force d'homme. Quand on souffre trop, on a besoin de se faire souffrir davantage. Je ne veux que l'étourdir de phrases qui calment. Sans prononcer aucun nom propre, je m'applique tous les adjectifs honteux. Mais chacun d'eux signifie pour moi un fait. Moi aussi je me complais à faire dans mon âme d'abominables découvertes. Le supplice dépasse peut-être encore les fautes. Cet interrogatoire dura plus d'une heure. Elle se fatigua la première. Déjà ce n'était plus à moi qu'elle pensait. A la fin elle me cria : « Tais-toi », en ajoutant, avec la résignation des épouses d'hier : « C'est pardonné : c'était pardonné d'avance. »

Puis elle bondit dans mes bras où elle se roula en sanglotant comme pour m'oindre de ce pardon, répétant tantôt : « Toutes ces femmes... », tantôt : « J'ai peur pour Maurice », plus souvent : « Dis-moi que tu m'aimes encore », jusqu'à ce qu'elle mît sur mon front un signe de croix avec ces mots soufflés comme à la confirmation : « Sauve-le, tu es son père ». Celle qui avait expié pour moi se

souvenait sans doute des paroles de Jésus crucifié à Pierre qui l'avait trois fois renié : « M'aimes-tu ?... m'aimes-tu ?... m'aimes-tu ? » et, en faisant cette triple question plus déchirante que des reproches, Il lui donnait la mission de paître ses agneaux. Elle pressentait peut-être que l'agneau qu'elle me confiait allait bientôt devenir une victime, car elle se mit à trembler violemment, puis, à la fin, s'assoupit.

Sans la réveiller, je la transportai de son fauteuil sur son lit. Il m'apparut que ses reins portaient des traces de cilice et de lanières. Un parfum s'échappait d'elle comme du corps incorruptible d'un martyr. En moi quelque chose de plus que le corps, ma dignité d'époux, était anéantie. Non par un hasard, par mon vouloir. Dans une heure d'amour enfin sincère, j'avais accompli ce geste de suicide qui devrait être banal et qui est si rare, quoique ce soit le plus vrai que puissent essayer mes semblables. Il faut mourir pour renaître, a dit le Christ à Nicodème. Cette parole me parut le résumé du christianisme et la plus étonnante révélation qui ait secoué les hommes. O altitude des abîmes de l'humilité. Mon corps aussi las que le sien était désormais soulevé par une force inconnue qui allait me fondre dans le monde des esprits, en glorification de mes infirmités.

Le lendemain, je payai les dix mille francs dont mon fils m'avait fait le cadeau de me dépouiller.

Il vint m'en remercier le soir même. Sans doute il s'attendait à ma colère, car il ne lâcha pas le bouton de la porte qu'il avait entr'ouverte. Le sourire par quoi je l'accueillis, si étrange qu'il fût, devait exprimer plus qu'une absolution. Enhardi, il voulut d'abord s'assurer que sa mère ne savait rien. Je ne

lui cachai pas que je m'étais accusé à sa place. Déjà il s'élançait pour la détromper. Il me fallut lui serrer le poignet jusqu'à lui faire courber les genoux. Connaître la vérité risquait de la tuer : c'est à moi seul qu'elle savait pardonner, et je n'avais commis qu'un demi-mensonge, puisque c'était par ma faute qu'il avait péché : à lui aussi je demandai pardon.

Il me regarda avec des yeux plus bouleversés que par la volupté et tomba dans mes bras de l'élan dont on n'est capable qu'à son âge : « Père, c'est fini, je ne reverrai plus cette femme ». Je le fis asseoir contre moi, et je n'eus pas besoin de l'interroger pour qu'il me racontât l'aventure. Une pauvre histoire commune qui commençait par de la volupté et de l'ambition, qui se continuait par une habitude rapidement prise et finissait par un écœurement souffert plus vite encore, une histoire où il n'y avait d'original que la contagion de mon repentir. Si sincère que fût Maurice, il cherchait la pression de mon bras pour ne pas s'enfuir encore.

Alors, se sentant en sûreté, il a regardé la chambre comme quelqu'un qui se réveille. Il est allé vers la glace s'étonner de son visage ravagé. En vérité, je l'ai soustrait à un envoûtement. Aussi m'a-t-il demandé si je consentais à causer avec lui, et j'ai entendu ces paroles que je crois avoir à peine oubliées, tant elles étaient une récompense : « Pourquoi, père, ne me parles-tu jamais que comme à un gosse qu'il faut empêcher de sauter le mur ? Derrière mes sens j'ai une âme. On pourrait peut-être l'allumer. Si les pères savaient ce qu'ils obtiendraient de leurs fils en exigeant beaucoup d'eux. » J'ai balbutié mon joyeux étonnement, mais il ne m'a pas laissé continuer : « Oui, combien de fois ai-je

tourné autour de toi et tu ne t'en es jamais aperçu. Les belles choses que jadis tu m'as inculquées et les plus belles encore que tu as retenues. Je suis celui qui te prolonge. Nous avons tout de même été faits pour nous comprendre. » Mon étonnement s'est changé en émotion, et tout de suite il a ajouté : « Sais-tu à quoi je pense ? Ne ris pas, je t'en prie. Eh bien, je voudrais réaliser quelque truc aussi grand que la guerre. La seule chose qui ne me semble pas ridicule en Prusse, c'est le kolossal. Si la Russie m'attire, c'est qu'elle est une table rase. Des gars de là-bas je me moque. Jamais je n'ai souhaité d'être pareil à eux. Je suis d'attaque. Si je pense aux autres Européens, c'est seulement parce que je ne veux pas rester en arrière. Agir. Reconstruire. Pourtant ce que je fabriquerai, j'en veux jouir avec frénésie. Les deux choses s'accordent-elles ? Et si elles s'accordent, qu'est-ce que je dois désirer ? »

Je lui mis la main sur l'épaule, avec une telle tranquillité qu'il frémit, et je lui déclarai que depuis aujourd'hui j'étais chrétien. Il eût été naturel qu'il m'interrompît par son habituel haussement d'épaules ; je lui avais tant de fois récité la même leçon qu'il aurait fallu lui expliquer qu'auparavant je faisais, comme il disait, des gestes de dilettante et que je venais de faire un des gestes des crucifiés. Mais il me suffit de lui montrer, à lui qui n'avait jamais vu que mes yeux et ma bouche de faux docteur, tout mon corps de néophyte.

C'est alors que ma femme parla dans la chambre voisine : elle demandait qu'on laissât la porte ouverte pour qu'elle pût nous entendre. Maurice alla se retremper à la fraîcheur de son baiser.

Sitôt revenu, il s'installa devant ma lampe, en me

suppliant de lui redire, quand nous devrions y employer la nuit, ces démonstrations qui le faisaient autrefois bâiller ou sourire. Le moment me parut unique pour parler. L'apologétique doit se livrer toute chaude et vivifie le maître autant que le disciple. Je commençai par Jésus-Christ, qui a révélé de nouvelles valeurs et a développé en nous les nouveaux sens qui les saisiront : sans doute il exige qu'on renonce à certains trésors, mais nous ne les appelons trésors que parce que nous ne savons pas les prix des choses, et les brûler fait souvent de fameux feux de joie. Il essayait de se débattre. Il faisait plutôt semblant. Ses objections étaient des appels. « Je ne comprends pas, demandait-il. S'arracher l'œil pour se faire un œil neuf ? Eteindre nos lumières dans l'attente du météore ? Je ne veux pas de surnaturel sur les ruines de ma nature. — La nature ? » répliquai-je. Je me recueillis et tout à coup revint à ma mémoire le discours à Nicodème. J'allai chercher l'Evangile de saint Jean et je lui mis sous les yeux le troisième chapitre que je venais de vivre pendant toute cette journée.

Il lut : « En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. Nicodème lui dit : Comment un homme, quand il est déjà vieux, peut-il naître ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère, et naître de nouveau ? Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu ».

Il reposa avec respect le livre de la bonne nouvelle et me supplia de la lui commenter. Dépouillé de moi, quelles richesses ne pourrais-je pas donner. La grâce qui me fit hier élan me rendrait aujour-

d'hui lumière. Soudainement me monta à la bouche un flot de vérités qui m'aurait étouffé si je ne l'en avais abreuvé. Oui, cette nouvelle vie qu'il faut substituer à la vie habituelle ne détruit pas, elle achève notre nature. Car qu'est-ce que vivre pour l'homme, sinon aimer et mourir ? Ou plutôt mourir-aimer, en un seul mot. Qui a des oreilles pour entendre entende. Il ne s'agit pas de la mort finale, accident unique pour chacun, peine inconnue au premier paradis, suprême désertion d'un organisme sclérosé, qu'on pleure de la seule façon qui convienne en ces rites grotesques nommés pompes funèbres. Il ne s'agit pas non plus de l'amour bestial et déprimant, qui rend les maisons de joie ou les foyers païens plus lugubres que des cimetières. Double parodie. Mais il peut être pour les parfaits un acte quotidien par lequel, s'oubliant jusqu'au mépris, on vivifie les autres du centuple de ce qu'on s'est ôté. Le vrai amour est un don où l'on s'anéantit. La vraie mort est une tension qui féconde. L'un ne se pâme pas sur un lit parfumé. L'autre ne dort pas sous un drap noir. Et tous deux se tiennent comme les deux faces d'une médaille où Dieu a coulé notre essence. Les preuves étaient entre nos murs. Ma femme. Moi-même. Elle vivait en moi. J'allais vivre dans mon fils. Comme je venais de deviner il fallait qu'il devinât.

Certes son oreille s'ouvrait à mon don des langues. Mais il y bourdonnait aussi le souvenir de maints révolutionnaires que dans la moitié de l'Europe il avait vus disparaître pour une moindre cause. Il s'était incliné sous l'abat-jour. En ses cheveux lisses et parfumés ses mains jointes mirent le désordre d'une ardente méditation, comme s'il hé-

sitait à répandre le vase d'albâtre de Madeleine. Puis, sans plus rien distinguer, j'entendis : « Père, j'ai peur de l'amour ». Cependant parmi les bruits de la rue nous ne percevions que des grondements de machines et des promesses de cloches. Ce tumulte qu'il aimait chassa ses dernières craintes. Redressant son cou où des vagues de sang bougeaient comme des lames de fond, il me cria que lui aussi voulait se perdre pour se retrouver.

A ce moment il nous sembla, à l'un et à l'autre, que ma femme avait poussé un gémissement nombreux comme un chant. Doucement nous nous approchâmes. Dans ses bras et dans son ventre qui s'abandonnaient passaient à chaque respiration tous les frémissements créateurs de l'épouse et de la mère. Longtemps nous joignîmes sur elle nos regards. Nous avions compris. Ainsi nous n'avions plus rien à nous dire. Mais nous voulions encore nous contempler, comme deux êtres que vient de repétrir un sculpteur de l'autre monde. Il était minuit. Maurice eut honte de rentrer dans son logement. Ici sa chambre était toujours prête. Il refit son lit. Je le vois encore blottir dans des draps neufs, avec une hâte pudique, son corps aussi blanc que quand il était enfant, et qui pourtant me rappela ceux qu'on m'avait apportés en si grand nombre à l'ambulance.

Maurice croyait-il ? Moi seul me posais cette question d'intellectuel. Il est vrai qu'il n'assista aux offices qu'en spectateur et qu'il négligea de continuer à s'instruire. Dans le christianisme, me sembla-t-il, il ne cherchait qu'un levier pour des expériences d'héroïsme, ou plutôt il allait jusqu'à chercher cela. Rien que cette démarche lui procurerait

des voluptés supérieures qui pendant quelque temps le dispenseraient d'en désirer d'autres. Mais il était fatal qu'il s'y prît maladroitement. Il serait le premier déçu. Un soir, en sortant de l'Opéra, il donna à un mendiant son manteau ; comme je le comparais à saint Martin, il me répliqua en haussant les épaules : « Pour ce que ça coûte quand il fait beau ! » Bientôt il projeta d'aller gifler un ministre au moment où il inaugurerait la statue d'un illustre païen ; on lui dit qu'il exagérait : « Lorsqu'on se jette à l'eau, expliqua-t-il en faisant la pirouette, il faut que ce soit d'un cinquième étage ». Il aurait été moins ardent s'il avait été plus sûr de lui. Son refus d'étudier prouvait qu'il doutait. A sa pratique même, pour la rendre chrétienne, manquait la persévérance. Il ne répétait jamais un geste de dévouement. Il voulait battre des records en dédaignant de s'entraîner. Mes vices hérités souillaient ses meilleures actions. Mais quel joli petit homme quand je ne l'inspirais pas.

Pendant ces essais de renouvellement, à côté d'une procession, dans une bagarre, il reçut un coup de revolver. On le ramena avec un péroné cassé. Le chirurgien lui ordonna de garder le lit un mois. Il fut indocile. Complications. Opérations. Et il dut rester un trimestre couché.

Ce fut dans sa conversion, comme dans la mienne, une retraite forcée qui n'était pas sans péril. Il était le plus menacé. Après avoir refusé au chirurgien de se laisser endormir, dès qu'un rayon de soleil touchait sa vitre, il tournait son visage vers le mur et se mettait à geindre comme une fille, sous prétexte qu'il avait horreur des sacrifices au compte-gouttes. Cependant il ne pouvait que lire. Les piles de

volumes dressées près de son lit lui étaient une seconde prison. Quand il en ouvrait un, il rougissait, comme si dans une période de presse il avait cédé à un indolent caprice. Ce qu'il dédaignait le moins était les dernières publications sociologiques. La plupart était écrites avec l'incertitude dont souffrait la société elle-même. Mais aucune ne justifiait son humeur chagrine ou violente. La défense de l'Occident était alors à la mode. Si j'en crois ses comptes rendus, elle était plus maladroite qu'une attaque. Des auteurs d'articles pesants ou légers se contentaient de parallèles grossièrement éloquents entre l'Asie et l'Europe : l'Asie, c'est-à-dire, pêle-mêle, la Chine, l'Inde et la Russie, où l'on ne distinguait que torpeur, duplicité, illogisme, barbarie ; l'Europe, dont le cœur était la France, où l'on n'admirait que la culture gréco-latine, l'élégance des mœurs, la modération des jugements, l'esprit d'épargne, toutes les qualités qui ne sont que de luxe : critique ou apologie sans réalisme dans l'analyse, sans largeur dans la synthèse, où des mots sonores tenaient lieu d'idées solides. Les yeux encore clignotants, il voyait venir quelques amis. Ceux-là aussi faisaient tout mal, au dire de celui qui était condamné à ne rien faire. On venait de les enrôler, comme petits secrétaires, dans une immense association qui grouperait toutes les ligues bien pensantes en un front unique contre le communisme. Son état-major, pour mieux unir des hommes dont beaucoup se haïssaient, avait promulgué le programme le plus terne depuis les beaux temps du libéralisme : le minimum de doctrine pour le maximum de cotisations ; l'argent abondait ; on l'employait à subventionner des journaux ou à coller des affiches en vue des élections ;

mon beau-père patronnait l'œuvre avec une ardeur patrie-en-danger ; ma belle-mère y plastronnait avec un désespoir d'amazone. A ce récit j'avais essayé de sourire. Mon fils se fâcha. Ne comprenais-je pas que notre bourgeoisie renonçait ainsi à sa fonction de conductrice des autres classes ? Dès qu'elle s'était mise à l'exercer mal, on avait commencé à se révolter contre elle. En essayant de mater la révolte, elle agirait comme une mère qui fouette ses enfants pour les punir d'avoir été mal élevés. Par de tels gestes, c'est soi-même qu'on frappe à mort. Non, le temps de la satire était passé. Il fixa, sur le mur chargé qui lui montrait qu'il appartenait à cette classe, un regard étrange où apparaissait autant de peur que de joie de voir prêt à crouler ce plan de société. En vain j'essayai de lui faire trouver un peu de sérénité dans la religion. Qu'on ne lui parle pas d'infini quand il est dans une gouttière. Il lança de grands coups de poing dans le vide, qui ébranlèrent son plâtre.

A mon tour je subis l'influence de sa torpeur. Qu'est-ce, me demandais-je, qu'une foi dont peuvent se passer de tels adeptes ? Les preuves que j'avais jugées irréfutables ne vaudraient-elles que pour moi ? Mais leur vraisemblance m'était chère. Il était raisonnable et doux d'essayer de les compléter par des arguments plus vastes. J'étais résolu à ce labeur, quoiqu'il m'en coûtât. Or mes anciennes méditations m'y avaient préparé mieux que je ne pensais. Brusquement je crus entrevoir dans quelle direction il me fallait chercher. Si par exemple j'observais l'action divine en divers peuples et à différents siècles, je pourrais tout ensemble démontrer que le fait religieux n'est pas subjectif et inciter mon

fils à chercher dans le christianisme un ferment social. Sur ce chemin où je souhaitais de m'engager, je n'aurais pas sans doute de meilleur guide que le religieux à qui quelques mois auparavant je m'étais confessé par hasard. Je ne l'avais jamais revu. Il avait dû m'oublier. Mais dans les sentiments les plus purs aussi bien que dans l'amour commun il y a des attachements subits, qu'on sait irrévocables, pour lesquels on ne réclame pas de réciprocité, et cet homme, dont le visage quand je fermais les yeux m'apparaissait souvent avec une clarté impérieuse, était pour moi un ami d'espèce unique, moins lointain et aussi céleste qu'un saint. J'attendis pour l'aller consulter une des premières sorties de Maurice qui avait encore plus besoin que moi de l'entendre.

A la porte de sa cellule dont je n'avais pas oublié le chemin, un frère nous apprit qu'il avait rapporté du climat, des fatigues et des blessures des tropiques un mal dont on ne guérit pas ; les médecins lui accordaient quinze jours de vie ; il avait cessé ses confessions l'avant-veille. Maurice, qui dans son dégoût de son entourage se faisait une étrange fête d'être compris par ce surhomme, réprima un grognement de désespoir. Continuant à marcher, je donnai ma carte au portier en ajoutant qu'il s'agissait du salut d'un homme. Nous avions parlé haut. Derrière la porte, une voix faible, dont je reconnus le ton plus que le timbre, demanda qu'on nous introduisît.

Le malade était aussi blanc que ses draps, sec comme le fer de son lit et à demi paralysé. Mais ses yeux, jusqu'alors levés vers un autre univers, se fixèrent avec précision un instant sur moi, plus lon-

guement sur Maurice, comme s'il devinait que ce ne pouvait être que pour lui que je montrais tant d'angoisse. La sœur congédiée m'ordonna de ne rester que cinq minutes. « Une heure, s'il le faut, lui dit-il, c'est peut-être la dernière âme qui m'est envoyée ». J'expliquai en hâte ce qui troublait l'enfant, que je jetai à genoux au pied du lit.

Le prêtre essaya de se soulever avec un cri de douleur qui s'acheva en une note de cantique, et commença en des phrases entrecoupées de silences qui nous laissaient le temps de fixer ce testament dans nos mémoires : « Tout homme s'est senti, au moins une fois dans sa vie, mené comme par une main. Savoir seulement si c'est une main de fantôme ou une main d'être. Non, pas subjectif. Qu'on se rappelle seulement l'histoire du peuple chrétien. »

Ainsi c'est une démonstration qu'il entreprenait. J'en avais essayé une au sortir d'un semblant d'illumination. Celle-là était le prélude de sa vraie extase prochaine. Moi aussi je m'agenouillai et Maurice recula avec la peur d'être trop près du mystère.

Autrefois, poursuivit-il, l'Eternel se choisit un peuple ; Il le dompta par la loi et l'instruisit par les prophètes ; Il l'arracha même, quand il fallait, aux lieux qui l'auraient empêché d'être ce qu'Il voulait qu'il fût. Il a fallu qu'Abraham quittât les villes de Chaldée pour être pur au moment de l'alliance ; les fils de Jacob ont eu besoin de la servitude d'Egypte pour s'initier à l'humilité ; les douze tribus tirées d'Egypte ne pouvaient être mieux qu'au désert pour adorer en esprit ; les deux royaumes ont dû être emmenés en captivité pour pressentir que le royaume messianique ne serait pas de ce monde ; tout cela contre la psychologie ordinaire, contre la sociologie

établie, contre l'économie fatale. Car à chaque épreuve ce peuple, au lieu de se révolter, ressentit plus de contrition de ses fautes, acquit plus de connaissance de Dieu, poussa un plus ardent appel vers le Messie promis. Jusqu'aux petits détails qui avaient été réglés longtemps d'avance : ainsi les synagogues, que l'exil avait dispersées dans le monde, allaient devenir les lieux naturels de la prédication des apôtres. Enfin, quand le Père eut tout préparé avec une sagesse qui confond notre sagesse, naquit le Sauveur.

Il s'arrêta, comme s'il l'entrevoyait. La sœur vint lui annoncer que ses neveux étaient arrivés de la gare. « Faites attendre mes neveux ».

Il continua en pressant ses mots. L'Eglise, même folie, même miracle. Non seulement subsister, mais croître contre les précautions des empires, contre la résistance de nos passions, contre tout déterminisme. Des préceptes plus effrayants que ceux de Moïse et qui vont jusqu'à transformer les législations terrestres. Pour faire suite aux prophètes qui annonçaient l'Evangile, des Pères, des mystiques, des conciles qui le commentent. Là aussi des chutes et des relèvements : vers la fin du moyen-âge, une étrange corruption, mais la réforme de saint Bernard ; après la Renaissance, une multiple hérésie, mais le concile de Trente ; au XIX^e^ siècle, une perversion logique et sociale qui s'insinue chez les meilleurs, pourtant à qui sait voir au delà de son temps apparaissent déjà les principes d'erreur et de mort de notre société et la puissance de jugement et d'expansion de l'Eglise. Admirez cette nouvelle continuité. Non, le bras qui vous a une minute arraché à vous-même pour vous rendre vous-même, c'est celui qui au commencement a tiré l'univers du chaos

et qui demain aura encore moins de peine à tirer de son désordre le peu de chose qu'est l'Europe. Vous n'êtes pas à la merci d'une illusion, non, non, non.

C'est la fin de la journée. La cellule n'est éclairée que par ses yeux luisant des clartés d'un autre monde. A leur lumière je vois passer l'Eglise du Christ en un défilé auprès duquel les marches des conquérants ne feraient pas plus de poussière que des tours de chevaux de bois. Ses livres, et ceux dont j'ai fait mes hôtes, et ceux qui se sont accumulés dans toutes les bibliothèques ne contiennent pas seulement les méditations des saints, ils sont, ainsi que des monuments d'histoire, les traces de l'action du Rédempteur, qui, depuis qu'il est ressuscité, ne cesse de trouver ses délices parmi les enfants des hommes. La terre, m'avait-on déjà dit, est remplie de sa gloire. Aujourd'hui on choisit sur la terre ce qu'elle porte de plus grand, c'est-à-dire l'humanité. L'action divine, perçue au fond de mon cœur sous forme de passagers attouchements, s'objective en empreintes visibles dans les œuvres de ma race. Les probabilités psychologiques deviennent preuves historiques. En cet instant je devrais me laisser emporter par l'exemple du mourant vers les visions qui commencent à le ravir. Il me faudrait du moins faire un retour vers les moments que j'ai passés ici, l'en remercier et pleurer. Mais avec une sécheresse d'avare j'enfouis en moi cet accroissement de certitude comme un trésor.

Cette fois la religieuse se hâta impérieusement : « Mon père, c'est Monseigneur qui veut vous bénir. — Priez Monseigneur d'attendre ».

Il réussit enfin à s'asseoir, contempla mon fils d'un regard ardent et soupira : « Pauvre enfant,

qu'il vous soit beaucoup pardonné parce que vous allez beaucoup aimer ». Ensuite il se tourna vers moi, hésita et dit : « Vous n'êtes pas, comme vous le croyez, au bout de vos peines ; vous ne comprendrez pas pourquoi Il vous frappe de la sorte ; vous serez tenté jusqu'à vous révolter contre Lui ; mais dites-vous que sa providence n'est cruelle qu'à ceux qu'Il aime ».

Il nous embrassa tous deux, mais dans l'étreinte qu'il me réserva il mit plus de chaleur, me sembla-t-il. Ces baisers furent ses adieux.

Mon fils n'osa pas, pendant quelques jours, me faire part des pensées que cette visite avait fait sourdre en lui. Nous ne nous retrouvâmes, en quelque intimité, que la semaine suivante, à l'enterrement. Ce cortège nous fit toucher ce qu'avait évoqué son discours. Le composaient des centaines d'hommes et de femmes, de tout âge, de toute condition, de tout caractère (encore manquait-il ceux des autres continents) que cet obscur avait, comme nous, réengendrés. Toute l'Eglise semblait déléguée en attestation de cette paternité. Heureux ceux qui meurent pour se multiplier ainsi. Les paroles à Nicodème étaient l'oraison funèbre éparse autour de ce cercueil qui traînait tant de vivants.

Appuyé d'un côté à une canne, de l'autre à mon bras, Maurice a voulu boiter tout le long du chemin. Soudain il me secoue, et, presque sans respirer, il m'avoue que de cette providence tombée sur chacun de nos voisins il a ressenti les effets, lui aussi. Cette volonté qui lui a été infusée à sa naissance et qui n'était pas l'héritage de ses parents. La guerre qui lui a permis de grandir dans un temps comme il y en a peu. Sa mère qui lui a proposé alors des exem-

ples qu'il n'a chassés que de peur d'en être subjugué. La chance de n'avoir pas été empoisonné par cette métaphysique dont j'ai mis toute ma vie à me purifier. Mes chutes et celles de son grand-père qui lui ont donné l'horreur du faux dévôt et de l'économe infidèle. Ses précoces faux-pas où il ne s'est blessé qu'aux genoux et qui lui ont laissé le plus d'expérience avec le moins de souillure. Cette fugue à travers l'Europe qui a enrichi sa sagesse de mille aspirations troubles où il y a tant d'aspirations saintes. Naguère le hasard qui inspira à un marchand d'envoyer un papier une heure trop tôt ou une heure trop tard. Et peut-être à cette minute je ne sais quel appel comme celui qui a retenti au cœur des pêcheurs du lac de Tibériade. Toujours il a été conduit. A cette découverte il tressaille jusqu'à défaillir. Pour le soutenir et le terrasser à la fois, nous sommes perdus dans cette procession de chair, perdue à son tour dans le décor de monuments et d'institutions même profanes que l'Eglise a suscités sur Paris comme une procession de siècles. Lui et moi nous poussons comme deux petites vagues successives dans cette double marée qui n'a pas fini de monter. Pour la première fois j'éprouve la fierté et la modestie d'être père selon la nouvelle alliance.

Mais avec Maurice de telles effusions furent toujours rares. Au retour il avait lâché mon bras et parlait sèchement. Il ne s'agissait pas d'apologétique. Il était temps de penser à un métier. Lequel ? Peu importait. « Pourvu que je serve », dit-il d'un ton à la fois détaché et ardent, comme si la carrière n'eût été qu'un épisode secondaire dans le drame sacré de la vie. Au contraire, pensais-je, je ne pouvais employer trop d'efforts et de prudence à choisir

son gagne-pain. Lancer son fils est un devoir plus redoutable que le garder. C'est lorsqu'il fut tout à fait ingambe que je finis par réussir. Il serait secrétaire-adjoint d'un de nos grands syndicats patronaux. Cette tâche lui était exactement adaptée, parce qu'elle lui permettrait d'exercer son besoin inné d'action comme d'utiliser ses connaissances d'école, parce qu'elle le ferait vivre dans un des plus féconds organismes de l'Occident qu'il méconnaissait et parce qu'enfin il aurait l'occasion d'appliquer à des objets réels le christianisme qu'il considérait moins comme une doctrine que comme un levain. Je crus avoir été conduit à un coup de maître. Il m'embrassa à l'annonce de la nouvelle comme si c'eût été moi l'enfant coupable qui réparait sa faute.

A partir de son entrée au bureau, Maurice fut un autre homme. Je dis homme et non jeune homme, tant le virilisèrent les responsabilités qu'il croyait porter. Il s'initiait en même temps à une technique que j'ignorais au point de ne pouvoir y faire allusion sans contresens. Désormais, lorsque nous causâmes, ce fut dans une collaboration d'égaux.

Il était naturel qu'il prît son secrétariat pour un apostolat. Dans le consortium il ne vit pas le groupement d'intérêts économiques, encore moins l'union pour la défense d'une classe, mais uniquement une entente indispensable pour réaliser les œuvres morales où un patron isolé, écrasé par la concurrence, eût échoué en dépit de toute bonne volonté. Il lui était d'autant plus facile de se tenir à son point de vue qu'il était attaché au service du sursalaire familial. N'ayant connu à l'école que l'économie libérale, il admira l'économie que l'usine fondait. Grâce au sursalaire, le travail cessait d'être une marchandise

et le patron n'était plus un simple employeur. Les répercussions seraient immenses, sur l'industrie qui s'attacherait ses meilleurs travailleurs, sur la famille ouvrière qui regagnerait sa moralité, sur le pays dont la natalité allait se relever. Assurément l'inspiration de la réforme était religieuse. Lui à qui on avait dit : peut-on être à la fois catholique et socialiste ? demandait maintenant : peut-on être à la fois catholique et libéral ? « Enfin, me déclara-t-il, voilà du christianisme positif ». Ce fut donc avec une ardeur pieuse qu'il poursuivit son travail souvent après être sorti du bureau.

D'abord, ainsi qu'il lui avait été prescrit, il calcula des coefficients du coût de la vie ou compara les dépenses d'un enfant à ses différents âges. Puis il proposa d'étendre le système des caisses de compensation à des allocations en cas de maladie ou de chômage. Enfin il rêva d'apprendre aux ouvriers à sanctifier les loisirs de la journée de huit heures, de forcer les entreprises à limiter les dividendes de leurs actionnaires, et, pour y mieux réussir, de créer un office international d'éducation et une société internationale d'assurances où l'Eglise exercerait son contrôle. Quand se présentait à lui un de ces problèmes, il n'hésitait pas à veiller toute la nuit, comme si le bonheur de l'humanité dépendait de sa découverte. Dès qu'il croyait tenir la solution, il devenait rose et gesticulant, pour proférer des mots sans suite : « Les valeurs spirituelles... un monde nouveau... le XXIe siècle. » J'eus beaucoup de peine à lui faire promettre de ne pas crier à tous les carrefours une sagesse trop neuve pour n'avoir pas l'air d'une folie.

Ses temps libres, quand il en avait, étaient pour

moi. En ces heures denses je m'efforçai de retrouver le temps perdu. Tantôt il me demandait s'il existe des règles pour faire une découverte. Tantôt il souhaitait que je tirasse de l'encyclique Rerum Novarum des formules de salaires à la fois justes pour l'ouvrier et efficaces pour le patron. Economie politique et discipline chrétienne, prix de revient et charité, points de contact du déterminisme et de la grâce : je devais être le conseiller universel.

A vrai dire mon rôle fut plus modeste. Je suggérais des hypothèses. Il fournissait les faits. De ces deux éléments sortaient les préludes d'une doctrine dont on n'aurait pu nommer l'auteur. Je me rappelle surtout comment nous arrivâmes à concevoir l'Eglise dont le nom l'obsédait depuis l'enterrement du missionnaire.

Le premier, il m'avait expliqué la hiérarchie de l'industrie. Le pouvoir patronal n'est pas seulement celui de la main qui signe, mais celui de l'esprit qui conçoit : au-dessus des techniciens qui ont des œillères de métier doit siéger le chef qui connaît les bornes et les liens des techniques ; mais alors ses pensées sont trop vastes pour être pleinement comprises de ses sous-ordres ; tandis qu'il équilibre la fabrication et la vente, les chefs des deux services croient qu'il les sacrifie l'une à l'autre ; à leurs yeux, il ne démontre pas, il décrète, et certains prétendent qu'en décrétant il divague.

Partant de ces réflexions, je tentai de justifier le pouvoir spirituel. Car, si l'autorité de l'esprit paraît si nécessaire et si mystérieuse dans une fabrique de toile ou de ciment, combien plus dans cette immense société dont le chef doit concilier les besoins des âmes et des corps, les hypothèses des sa-

vants, les illusions des artistes, les aspirations des classes, les ambitions des états, les incompréhensions des races, tout le passé et tout l'avenir. Même lorsqu'il n'est pas inspiré, chacune de ses pensées est la synthèse de cent pensées spéciales. Ses déclarations dépassent par quelque endroit la portée des élites. Ce qui est pour lui l'évidence nous frappe comme d'autorité. Ce n'est pas au nom de l'obéissance, c'est au nom de la logique que notre esprit doit s'incliner.

Maurice m'interrompt. L'autorité de l'Eglise entière, soit ; mais l'Eglise n'est pas toute entière dans Rome ; le Vatican peut être mal informé ; Pie X n'aurait jamais dû refuser la loi de séparation : la logique condamne le pape.

Je riposte par un souvenir commun. J'ai vu à Moscou une église française dont le curé était élu par les paroissiens ; c'étaient en théorie quatre cents baptisés, en fait deux douzaines de communiants ; cette minorité de fidèles était à la merci d'une majorité anticléricale ; voilà le type réalisé des cultuelles ; rien que cette expérience les condamne : ce fut Pie X le clairvoyant.

Ainsi s'enrichissait notre érudition religieuse. Comparaisons imparfaites. Excès de positivisme. Fragments mal reliés. Mais déjà je comprenais qu'aucune science profane ne prévaudrait contre cette science sacrée que je rougissais de ne pouvoir que balbutier. En même temps, et ce n'était pas une fierté moindre, croissait notre affection mutuelle. A force de penser ensemble, Maurice et moi nous nous découvrions un plus grand nombre de caractères communs. S'il avait jusqu'à présent méprisé les idées, c'est qu'elles étaient sorties des livres ; à les

glaner dans la pratique d'un métier, il en était aussi curieux que moi. Il avait même, pour son travail, reproduit la disposition de mon bureau d'étudiant et retrouvé mon culte de la lampe. Nous avions fini par nous comprendre à demi-mots. Nos dialogues étaient des monologues à deux voix. Quand il me répondait, je croyais entendre mon écho. Comme lorsqu'il était petit, je me réjouissais de l'hérédité.

Donc il allait bientôt me rejoindre dans ma montée vers le Christ. Pour l'entraîner plus haut, il me faudrait ce qui manquait à mon apologétique, de la philosophie et un peu de théologie. Je ne pouvais plus en différer l'étude. Même dans ses heures les plus laborieuses, je voyais Maurice encore vibrant d'instincts, terrassé par un milieu, incertain dans ses jugements. Instincts, milieux, jugements de deux sortes. Ceux qui triomphaient en ce moment, c'étaient un instinct de commandement, un groupe d'industriels où l'instinct jouait à l'aise, des principes hiérarchiques que le groupe avait créés : il s'asseyait à sa table avec une fougue de petit chef, rangeait ses papiers avec des réflexes appris au bureau et, quand il avait besoin d'une pensée, levait la tête comme si la formule en allait être dictée par les mythes de propriété ou d'autorité qui régnaient sur sa classe. Mais parfois il lui suffisait de rencontrer sur une de ses fiches les souffrances d'une trop nombreuse famille pour que ses épaules se resserrassent sur son instinct de pitié, qu'à ses oreilles bourdonnât une foule qui avait faim et que devant ses yeux parût quelque fantôme égalitaire. Le mystique sommeillait dans le réalisateur. Si l'un devait l'emporter sur l'autre, il ne suffirait pas de la victoire d'un des deux instincts ni d'un des deux mi-

lieux ; mon fils n'était ni assez impulsif ni assez moutonnier ; la décision viendrait de ses jugements ; et plus il mûrirait, plus en lui la pensée serait maîtresse. En outre, pour qu'il ne s'appauvrît d'aucune de ses puissances, il fallait que les doctrines profanes qui l'attiraient tour à tour finissent par s'accorder sous des dogmes religieux. Je lui en parlai. Mais j'avais mal choisi mon heure. Je ne sais quel conflit venait d'opposer le patronat et l'Eglise. « Le syndicat des évêques n'est pas infaillible », grommela-t-il.

Ainsi il était prêt à accepter certaines théories modernistes des dogmes. Le pragmatisme convenait moins à ma génération qu'à la sienne. Il venait de découvrir et d'annoter des papiers de jeunesse que j'avais reniés. La vérité, avais-je écrit alors, importe peu ; l'action est tout ; plus exactement ne peut être dit vrai que ce qui fait agir ; le laboureur n'a pas menti à ses enfants en leur parlant d'un trésor caché, puisqu'au bout de l'an le champ en rapporta davantage ; de même on peut prétendre que Dieu est personnel, puisqu'il faut se comporter avec lui comme avec une personne, si l'on veut recevoir les effluves par lesquels un peu de lui descend jusqu'à nous : les dogmes ne sont ni plus ni moins que les schémas d'une vie par laquelle on peut communier au divin, ou encore ils ressemblent à de simples cadres, mais porteurs de verres merveilleux, à travers lesquels, en regardant d'un certain biais, on reçoit un rayon de l'infini. Jadis, pour m'inviter à adhérer à cette thèse, je possédais les livres de Durkheim pour qui les doctrines, religieuses ou non, se déduisent de la vie de société, — les livres de Bergson qui voit en elles des armatures canalisant

l'élan vital — et l'expérience de mes recherches où j'avais utilisé certains principes scientifiques, pures conventions de l'esprit et pourtant sources de trouvailles positives. Contre tant de suggestions j'avais cependant fini par me révolter. Aujourd'hui le bon sens parlait plus haut que les analogies. Vraiment la thèse pragmatiste est le plus vicieux des cercles, puisqu'elle exige, si l'on veut avoir l'intuition du transcendant, qu'on fasse comme si les dogmes étaient vrais tout en sachant qu'ils ne le sont pas. J'enrageais d'avoir conduit mon fils dans ce piège.

Mais pour l'en tirer il ne me suffirait pas de mépriser le problème, il me faudrait encore analyser ce mépris. Toute une étude des causes, instinctives, sociales et rationnelles, de nos actes s'imposait. J'en avais autant besoin que lui. Quelques nuits, la passion de savoir me tordait avec une telle vigueur que, sans dormir, je me sentais, comme en certains rêves, dédoublé : le chrétien d'action et le chrétien de croyance étaient deux individus et, tant que je n'aurais pas fait l'accord entre ma pratique et ma doctrine, non seulement je ne pourrais pas me dire converti, mais je ne serais pas même un homme éveillé. Peut-être pensez-vous, Monsieur, que je glissai de nouveau vers les égoïstes passe-temps de la pensée pure. Leur plaisir du moins se changeait en angoisse. Le temps était fini où je songeais dans un fauteuil sous l'excitation de la fumée d'une cigarette. A présent, dans les objets qui m'entouraient je ne voyais que des masques hostiles, qu'il me faudrait démolir pour savoir ce qui réellement est. J'étais ou je me croyais à l'âge où, la vie n'offrant plus d'espérance, on s'attache plus volontiers aux promesses d'outre-tombe ; quoiqu'ait dit un Auguste

Comte, l'âge positif précède l'âge métaphysique ; alors ne comptent ni l'argent, ni la gloire, ni l'amour : on est seul et nu devant la vérité, qui est le seul dieu dont on soit sûr, avant de le connaître, qu'il n'est pas un mot.

Je consultai donc quelques philosophes, puis, plein de leurs leçons, je m'enfuis de ma maison vers une plaine qui serait comme une table rase devant mes méditations, et là, fouetté de pluie, perdant ma route, mangeant à peine, dans l'anxiété d'un chercheur d'or, je parvins à sortir de la psychologie jusqu'à atteindre la métaphysique. Ce n'est pas ce soir que je vous reconterai ce travail, qui dura une longue suite de jours. Sachez simplement que ma synthèse engloba Durkheim et Bergson. Durkheim, parce que la société n'est pas la cause totale de nos pensées, liées qu'elles sont à des instincts qui lui préexistent et lui survivent. Bergson, parce que l'élan humain, avec tous ces instincts qu'il entraîne, loin de s'exténuer d'âge en âge, utilise à chaque époque la croûte des idées et le squelette des institutions comme des armatures élastiques susceptibles bien souvent d'accroître sa vitalité. Cette compréhension plus souple de la cause rejette tout déterminisme, au moins comme raison dernière de la vie. Par suite elle n'exclut pas des interventions providentielles, soit chez un homme, soit chez une collectivité. Car nos tendances, à supposer qu'elles ne nous aient pas été données par un Créateur, sont au moins maintenues par un Régulateur. Nos pensées les plus nobles sont trop surhumaines pour ne pas nous avoir été révélées. Les formes même de la société ont été parfois à la merci d'événements transcendants. Individus ou groupes

sont, par toutes leurs facultés, perméables au divin. Nous sommes en lui mieux que dans le serum de notre sang.

C'est pourquoi la critique contemporaine ne peut ruiner que les dogmes des classes ou des nations. Ceux de l'Eglise ont une résistance privilégiée. Si les jugements qu'elle porte sur le péché, la rédemption ou la grâce correspondent, par certain aspect, à quelque tendance intime ou à quelque état social, sans quoi ils flotteraient au-dessus de nous comme des nuages, ils résultent en même temps d'une expérience élargie par laquelle nous dominons la société présente et même la totalité de l'évolution. Soupçonnées par le cœur quand on meurt à soi, constatées empiriquement quand on lit l'histoire, comprises rationnellement dans cette dernière critique, ce sont des vérités synthèses. Leur immensité nous interdit d'en faire soit de purs objets de pensée, soit de simples tremplins d'action : comme l'hostie qui se divise sans s'amoindrir, elles se livrent à toutes nos facultés, et la critique même, qui dissout les dogmes humains, postule les dogmes révélés. Ainsi l'opposition de la vie et de la raison cessera de me tourmenter. Ma foi me montrera incomparablement plus que des phosphorescences bienfaisantes mais fugitives. Désormais je pourrai être chrétien avec toutes les puissances de mon être.

En même temps je les décuplerai. L'accord ne peut être complet entre la raison et l'action que quand on élargit, enrichit, sanctifie l'une et l'autre. Elle ne me paraissait plus tout à fait fausse, la vieille croyance que les étoiles sont des trous à travers lesquels le chrétien sait entrevoir la lumière increée. Même si la matière, comme je l'avais cru

un certain jour, est la sécrétion déposée par les actes de libres esprits, comme ils ont agi avec la permission ou l'ordre divins, tout ce que nous percevons n'est que signes que la Providence, en guidant nos mains, a dessinés jadis ; aujourd'hui nous pouvons inférer, des traces de ce passé, le sens de notre destin : si bien que l'ascèse, au lieu de relever de la seule morale, est aussi un apprentissage pour déchiffrer cet alphabet. Quelque hypothèse que je choisisse, je me sentais, au centre de la nature, comme ces ignorants, introduits sous une coupole ornée d'arabesques, qui en admirent sans réfléchir l'harmonie, jusqu'à ce qu'on leur apprenne que ces belles lignes sont des lettres qui forment le livre de la science éternelle. Des secrets de Dieu je tenais enfin la clef.

Vous souriez, Monsieur, de l'enthousiasme qui m'agite à ce souvenir, au point de me faire balbutier, comme si je les avais mal entendues, des thèses que j'ai trouvées trop claires. Il fut bien plus exubérant pendant les heures de la découverte. J'en gardai à mon retour une illumination qui faisait ma peau brillante comme le poil des bêtes bien portantes, et j'éprouvai une sensation impossible à définir parce qu'elle était absolument neuve ; je sentais, puisque j'avais été retourné comme un gant, qu'enfin Dieu m'était à la fois intérieur et extérieur : comprenez si vous pouvez. Oui, je me disais que j'aurais beau lire saint Thomas et me donner la discipline, ce ne seraient pas des progrès essentiels : j'étais un chrétien arrivé. En même temps, en souvenir du pays où j'avais reçu les dernières clartés, je projetais d'y faire construire un manoir, dont je dessinais déjà la chapelle et qui serait un cadeau de noces à mon fils.

Le moribond qui m'avait prédit des souffrances était sans doute dans le délire. Je serais un ingrat si je ne jouissais pas de la quiétude imminente. Il me semblait que les histoires de conversion, comme les romans d'aventure, ne peuvent pas finir mal. Je ne devais pas tarder à apprendre — ou à réapprendre — qu'il n'y a jamais ni demeure ni repos pour ceux qui chaque matin se marquent du signe de la croix.

Ma femme avait recommencé avant moi à sentir l'angoisse. Pendant son sommeil je l'entendais plus souvent balbutier : « Avoir un mari chrétien » ou bien : « Si l'on pouvait réparer ». Un soir, pendant qu'accoudé à ma table je rassemblais mes idées en une prière, ma porte s'ouvrit sans bruit ; elle s'approchait à pas étouffés ; je devinai sa présence à un parfum ; tout à coup je la vis me regarder avec des yeux effarés et me secouer avec une impétuosité fébrile : « Tu dors, dit-elle, et ton fils va se perdre ».

Elle avait depuis quelque temps des motifs d'alarme que j'avais été trop absorbé pour remarquer. Aussitôt après mon départ à la campagne, Maurice, malgré sa promesse de ne parler à personne des projets de réformes sociales qu'il m'avait confiés, crut qu'il eût été lâche en restant discret. Sa réputation parvint au syndicat. Il fait du zèle, se dirent ses collègues, qui s'écartèrent de lui comme d'un mouchard. Il veut rendre révolutionnaire l'autorité, pensa son président, qui lui déclara qu'il savait mieux que lui ce qu'il avait à faire. Maurice fut trop surpris pour répliquer, mais il s'étonna qu'on eût pu faire une aussi admirable institution avec aussi peu de cœur. Aussi voulut-il confronter ses idées avec celles des syndicats ou-

vriers. Trois ou quatre visites suffirent à le décourager. Ces gens-là redoutaient tout bienfait qui affermirait l'autorité patronale. Ils en profitaient pour exciter leurs adhérents à la haine et c'est au nom de l'Evangile que quelques-uns la prêchaient. Cependant leurs déclarations l'amenèrent à critiquer son propre ministère. D'un côté un patronat qui veut qu'on lui soit reconnaissant comme d'une grâce, de l'autre un prolétariat qui prétend tout conquérir comme un droit ; au milieu de ces luttes comment ferait-il, comme on le lui avait annoncé, pour aimer? Dans ses veillées devenues plus indolentes ses paupières se fermaient sur les images d'un rêve pendant que la goutte d'encre tremblait au bout de sa plume, et parfois la moindre chanson qui s'élevait de la rue le faisait bondir de sa table et se cogner à la vitre comme un frelon prisonnier.

L'inquiétude me prit quand un matin je me décidai à frapper chez lui. Il était courbé sur sa table, le dos frémissant de remous violents et fredonnant un refrain sentimental sur un rythme tragique. Pour prétexte j'avais pris une remarque sur le sursalaire. Avant que j'eusse fini il se mettait à la réfuter. Non, le sursalaire est une solution enfantine. La loi d'airain par elle est corrigée, non abrogée. Aujourd'hui son poids n'écrase pas seulement les ouvriers, mais tous ceux qui pensent ou qui aiment : c'en est fait de la vie spirituelle de l'Europe. Où avait-il appris ce pessimisme ? Fièrement il me montra des brochures à chaque page annotées d'une écriture irrégulière et vigoureuse : des œuvres de Tolstoï, de Kropotkine et de Lénine.

Vraiment j'avais besoin de l'entretenir longtemps. Pour le faire sans distractions, je lui pro-

posai de l'emmener en voiture hors de Paris. Mais la belle campagne de France lui faisait horreur déjà. Ils ont bâti les champs ! O la campagne russe, dépeuplée de routes pavées, de poteaux télégraphiques et de sifflets de chemin de fer ; on ne voit à l'horizon que les boules d'or des clochers ou des nuages de terreau vierge que soulèvent des chevaux ; quand il pleut, c'est l'abondance ; quand la foudre tombe, un village brûle : l'homme peut se recueillir sous la main de Dieu. C'était un peuple saint. Voilà pourquoi les diaboliques ont voulu le posséder le premier. Le bolchevisme n'est pas une révolution, c'est un coup de main. Il ne sort pas de l'âme russe, il est d'importation prussienne. Tous leurs écrivains réclamaient une rénovation spirituelle : on leur a donné le marxisme. Tout est manqué. Cette terre est perdue pour longtemps. Faisons donc la révolution ailleurs. En Occident. Chez nous, cria-t-il. Je le crus devenu fou. A mon interruption, il s'aperçut qu'il avait parlé sur le mode lyrique et il reprit avec sa voix d'homme d'affaires : « Mille regrets, mais il le faut. Rien à attendre d'une évolution pacifique. On a besoin d'autorité pour agir, mais dès qu'on a l'autorité on n'agit plus. Le pouvoir devient une rente. Les nantis se cramponnent. C'est un devoir de les renverser. Seulement, ajouta-t-il en serrant les poings, ce ne sera pas facile. Il ne s'agit pas de remplacer une classe de possédants pourris par une classe de prolétaires prêts à l'être. Il faut supprimer toutes les occasions de pourriture, c'est-à-dire nos usines, nos ports, nos lignes télégraphiques, nos codes de commerce, les secrets de nos parures ou de nos parfums...

Stupéfait, je ne sus répondre que par objections

académiques : il ne suffit pas de détruire, il faut reconstruire. Il frappa un grand coup de poing sur sa table et les papiers qui la recouvraient sautèrent. Ses projets y étaient inscrits, noirs, rouges et bleus, en statistiques et en cartes. L'ancien élève des Sciences politiques n'avait pas perdu le temps laissé par ma dernière absence. Debout, les jambes écartées, les bras tendus, avec une froideur qui peu à peu se transforma en enthousiasme, il se mit à commenter sa mappemonde. La terre de demain sera un consortium de peuples. L'Occident aura perdu sa suprématie : heureusement, puisqu'elle est devenue une tyrannie de finance ; et l'Orient, détenant avec lui l'outillage économique, lui aura appris à en user sans passion, comme d'un esclave dont le travail vous laisse le temps de rêver. Dès lors pourra se constituer non une société de nations souveraines, mais une humanité dont les parties ne seront pas plus indépendantes que les facultés de notre âme. Pour en faire un être harmonieux, chacune apportera sa vertu maîtresse, l'Inde son appétit du néant, Israël son messianisme insatisfait, la Russie sa rage d'amour, l'Angleterre son sens du gouvernement, l'Allemagne son intelligence organisatrice, la France... la France... Il s'interrompit pour me faire admirer la carte : des hachures qui obscurcissaient l'Occident ; des couleurs qui chatoyaient sur l'Orient ; le concert des esprits transparaissait à travers l'unité de cette aquarelle ; la terre avait enfin un visage et presque un sourire ; l'ensemble n'était un peu gâté que par des retouches à la place de la France. La France... reprit-il. Il hésita encore. Non, soupirai-je, tu n'aimes plus ta patrie.

Son regard fut de ceux qu'on laisse tomber sur les

enfants qui s'obstinent à ne pas comprendre, et tout à coup il s'accouda à la fenêtre ouverte. C'était une de ces journées parfumées où la souplesse du caoutchouc et le rayonnement des carrosseries font des Champs Elysées un fleuve d'enchantement. Maurice me parut d'abord vouloir hausser les épaules ; mais il se retourna et me dit à voix basse : « Ces gens-ci sont plus malheureux que des paysans russes. Trop de littérature sur les misères d'Orient, mais sur les heureux de Paris aucun poète n'a pleuré. Ils sont les plus blessés des hommes, car ils souffrent du non amour. Regarde, sous leur cuirasse de beaux vêtements sans forme, leurs squelettes d'âmes qui ne s'alimentent que de mesure et de bon ton. Idolâtres. Ils défendent l'ordre, disent-ils. Mais ils confondent l'ordre des cristaux avec l'ordre des esprits. Mieux vaut qu'ils tuent, puisque ton Tertullien a écrit que l'homicide est moins grave que l'idolâtrie. Ce sont sur la terre ceux qui savent le moins ce qu'ils font. J'avais essayé d'introduire la France dans le concert des nations, mais je crois ce pays fini. Sinon, envoyez-nous un prophète, Seigneur, quand ce ne serait qu'un prêtre slave, ivre ou lubrique, mais qui aime.

— Enfin, m'écriai-je, qui t'a amené là ? » Me mettant les mains sur les épaules, en une sorte de caresse respectueusement familière, il répondit : « Toi-même », et il expliqua. Pendant les années que j'employai à chercher la vérité, mon absence même fut le plus contagieux exemple ; sortir de soi lui était un mot d'ordre toujours murmuré ; c'est pourquoi il comprit si vite le discours à Nicodème ; et quand, il y a quelques semaines, il me vit revenir de ma chasse à la certitude le front comme auréolé,

il ne dormit plus jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce système du monde dont il pouvait me dire le vrai auteur. « Oui, toi-même », répétait-il en laissant glisser ses mains jusqu'à les joindre en une espèce d'adoration. Je pâlis. La révélation de l'hérédité, c'est de sa bouche que je la recevais, et tous les efforts que j'avais faits ces derniers mois pour l'y soustraire ne lui avaient servi qu'à transformer, en les multipliant, mes vices. Que balbutiai-je alors ? Je crois que je lui proposai de le marier ou que je lui offris de l'argent pour faire la fête : tout valait mieux que la révolution. A son tour il prit peur. Sa figure d'enthousiaste n'était peut-être qu'un masque. Il avait trop longtemps appris à vivre sa vie. Il était devenu chrétien trop tard. Tout concourait à en faire un raté. Qu'elles se nommassent femmes, machines, science ou liberté, il se sentait en ce moment trop attiré par le chant des sirènes d'ici. Avec des larmes d'enfant qui croit qu'on lui a jeté un sort, il s'accrocha à moi en me conjurant de ne pas le quitter. A travers l'étoffe je sentis ses ongles de désespéré. Parmi ses appels au secours, je l'entendis aussi me demander de le suivre. C'était moi qui étais retenu. Et par un mystère qui ne devait s'éclaircir que plus tard, pour la première fois il me sembla que l'hérédité remontait le temps et qu'il y a des fils qui peuvent faire renaître leurs pères.

Pendant les jours suivants, il nous sembla à tous trois que nous n'avions plus qu'à attendre l'inévitable, dans cette oppression qui, avant l'orage, empêche de parler jusqu'à faire désirer, pour en être délivré, que le tonnerre éclate. Maurice commença une existence qui nous fut mystérieuse. Il mangeait rarement à la maison et rentrait tard dans la

nuit. Je m'enquis de ses camarades. Ils étaient de toutes espèces, artistes surréalistes, ouvriers étrangers, étudiantes sans sexe. Quand l'un d'eux me rencontrait devant ma porte, il me lançait des regards hostiles. Mais aucun n'avait une carrure de meneur. Ils étaient à coup sûr de simples instruments. Ce qui avait séduit mon fils ne pouvait être qu'une idée. Je redoutais plus que personne cette rivale insaisissable. Sa mère et moi nous nous sentîmes désormais incapables de trouver les mots qui le retiendraient, et j'échangeais avec elle les sourires artificiels avec lesquels on essaie de se tromper au chevet d'un malade qui ne se relèvera plus.

Enfin il me sembla pris d'une fièvre qui croissait d'heure en heure. Ce ne fut que le dernier soir qu'il se calma. Il nous regarda longtemps avec la hautaine tendresse qu'on accorde, avant une belle hasardeuse traversée, aux chers défaillants qu'on laisse sur le rivage. Au moment de rentrer dans sa chambre, il nous embrassa avec une ferveur inaccoutumée. Le lendemain, avant le jour, il avait quitté la maison.

Puis je reçus de lui une lettre écrite à Nancy. La voici. Entendez la.

« Mon cher père, ma mère bien-aimée, me voici une fois de plus l'enfant fuyard qui pourtant ne veut pas vous demander pardon, mais vous remercier de lui avoir donné, ces derniers mois, la passion qui semble l'éloigner de vous. Elle a triomphé de mes honteuses attaches. Il ne s'agit pas d'une nouvelle fugue. C'est tout mon destin auquel à la fin j'obéis.

Un immense rêve m'enchante. Libéré des doctrines contradictoires et des mesquines modes, je sens

que du divin coule en moi, toutes écluses ouvertes ; par moi il déborde sur un prochain qui en a une plus ardente soif ; et dans le bonheur que j'aurai contribué à répandre je finirai par me baptiser.

Néanmoins je ne me contente pas de rêver. Je vais agir. Modestement sans doute, mais rien de grand n'a eu de grands commencements. Nous sommes une demi-douzaine qui ne reculerons devant rien. Leurs professions ou leurs nationalités n'importent pas. Leurs passés comptent encore moins. Tous sont de splendides âmes. Mais entre toutes rayonne celle d'une jeune russe que j'ai connue pendant mon voyage à Moscou et que j'ai retrouvée récemment. Elle appartient à la meilleure noblesse. Son mari a été arrêté, et avant qu'on ait prononcé le jugement elle a pu s'échapper. Elle est à peine plus âgée que moi, mais elle ne paraît pas avoir dix-huit ans. Vous ne me croiriez pas si je vous disais son courage dans les épreuves qui l'ont accablée depuis la révolution ; il n'a rien de passif, comme chez la plupart des Slaves ; c'est quelque chose tout ensemble d'exalté et de froid, de naïf et de roué, qui lui a fait risquer sa vie vingt fois dans des préparations d'explosifs ou des actes d'espionnage, car elle connaît la chimie et parle cinq langues ; avec cela un christianisme comme on n'en a eu que dans les catacombes et un sens des besoins modernes qui lit à un siècle dans l'avenir. Voilà ce qui nous a rapprochés. Très vite nous nous sommes sentis pareils. C'est une prédestination unique. Elle est l'animateur ou pour mieux dire la prophétesse de notre équipe.

Maintenant nous allons tous travailler. Vous vous rappelez mes méditations sur la loi d'airain. Nous

commençons à nous attaquer aux idées courantes sur la propriété. C'est la clef. Si nous avons choisi Nancy, c'est parce qu'il est un chef-lieu universitaire et un centre d'industrie, d'où nous pourrons rayonner loin. Le projet est aussi grand que simple. Mais je n'ai pas le droit de le divulguer. Combien je regrette d'avoir été un si mauvais élève aux Sciences politiques et d'avoir si mal profité de certaines de tes dernières leçons. Mais je vais rattraper le temps gâché. Si toi-même tu voulais essayer pour les dogmes ce que j'entreprends dans les questions sociales. Dieu, l'âme, le péché, la rédemption, l'inspiration, l'église, il y a tant de vieilles formules à biffer. Quelques dévotes se scandaliseront, mais la chrétienté sera sauvée. Personne n'ose. On a peur du pape. Un italien. Toi, tu serais plus capable que quiconque de faire une nouvelle Somme. Car, je le sais, tu es marqué comme moi.

Que maman ne s'émeuve pas. Je ne suis pas son amant et je ne le serai jamais. Du reste je ne l'aime pas, ou si je l'aime c'est comme les apôtres s'aimaient. C'est impossible à expliquer. Mais que ces soucis individuels me paraissent mesquins à côté de la belle tâche.

Ne vous inquiétez pas non plus de ma vie matérielle. Selon nos principes, nous avons le devoir d'être pauvres, mais non mendiants. Je gagne mille francs par mois et j'ai quelques économies en banque. Elle-même s'est faite interprète dans une maison de couture et il lui reste de ses anciennes richesses les dernières perles de son collier. Peut-être la cause sera-t-elle plus coûteuse. Mais la fatalité y pourvoira. Je ne vous demanderai jamais rien. Je viendrai souvent vous voir. Maintenant que je

suis complètement heureux, je sens à quel point je vous aime.

Réjouissez-vous en recevant les tendres baisers de votre fils.

Maurice. »

En lisant cette lettre, je fus persuadé que le malheur prédit était enfin accompli : je me trompai une fois de plus.

Septième partie

Mors creatrix

Mors creatrix

Mon ami avait eu peine à achever sa lecture. Cependant il tira de son portefeuille d'autres papiers semblables. Mais sa gorge se serra davantage. Il renonça.

« Non, je résumerai ».

Debout, traversant la chambre à pas pesants ou nerveux qui rythmaient ses phrases, il dit :

La chose a duré six mois. Dès que j'eus reçu cette lettre, j'allai voir mon fils. C'étaient des livres et des papiers qui avaient les places d'honneur dans sa chambre qui ressemblait à la fois à une cellule de moine et à un poste d'officier. Là sa vie ne pouvait être que celle qu'il nous avait décrite. Je voulais encore ne pas m'alarmer. Il est inhumain de refuser aux jeunes gens le droit à la passion. Heureux ceux qui choisissent une passion féconde. Il se dégoûterait des bandes révolutionnaires plus vite qu'il s'était fatigué des groupements patronaux. Cette autre gourme jetée, dans quelques années, il serait prêt à faire un mariage classique, c'est-à-dire un mariage chrétien. C'est alors qu'il faudrait agir. J'étais averti. Il n'était pas téméraire de pronostiquer son salut.

La seule manière de veiller présentement sur lui était de me rapprocher de Dieu. Jamais je n'avais mieux senti mes lacunes. Nul n'est converti s'il croit l'être. C'est pourquoi, quelquefois, je percevais un appel ; il était moins violent qu'il y a quelques mois ; c'était comme quand un ami vient frapper à la porte d'un malade qu'il faut éveiller, mais non en sursaut ; chaque jour on frappait un peu plus longtemps que la veille. Désormais il n'y aurait plus d'excuse à ma médiocrité. Puisque la moindre virgule d'un texte canonique est grosse de plus de pensée que n'importe quel écrit profane, je n'aurais pas assez de ce qui me restait de vie pour méditer sur ce que je savais du péché et de la grâce. Pour le réaliser aussi. C'est à ma femme que je demandai les secrets par quoi ses mortifications la rendaient semblable au Maître crucifié. Je n'eus plus de honte à la prendre pour conseiller. Je découvris le cilice qu'elle avait su me cacher jusqu'alors. Dans mes pénitences je trouvai cette paix du chrétien qui est tranquille de savoir qu'il n'aura jamais la paix. Si, malgré mes suppliques, un malheur m'arrivait, je voulais être prêt à le bénir. D'autres pouvaient attendre le ciel dans une insensible et sûre progression. La loi commune ne s'appliquait pas à moi. Je n'avais pas seulement à monter, mais à expier. La dette paraissait d'autant plus redoutable qu'on n'en avait fixé ni la valeur ni l'échéance. Même si Dieu renonçait à se venger, il fallait empêcher la filiation de mon essence. M'en souvenant, je m'excitai davantage au jeu des macérations, et toujours j'y gagnai une plus ferme conviction qu'elles agissaient à distance et une plus sereine assurance de la présence divine.

Toutefois, même avec Dieu, nous remplissions mal notre maison. Ma femme était encore plus liée à l'absent, puisqu'elle tressaillait à chaque coup de sonnette. Longuement nous rangions ses bibelots, nous lisions de ses cahiers d'enfant, nous rêvions de fleurs à la place où il reviendrait s'asseoir, nous cherchions des parrains pour ses enfants futurs. En même temps nous repassions notre propre jeunesse et surtout certaines nuits pures et délicieuses, si rares que nous n'avions pu en oublier aucun moment. Elle essayait de croire que notre fils avait été conçu dans une de ces nuits-là. Il me semblait, puisque rien ne se perd, que cet amour le sauverait. Elle secouait la tête ; d'autres fautes pèsent sur lui, commises par elle comme par moi, et, récemment, ce doute de la Providence qu'elle a partagé jusqu'à me laisser parler pour lui d'épouse et de rentes : comme si Dieu n'était qu'un domestique chargé d'accommoder notre confort : non, rien ne se perd. Je disais d'un ton résigné que nous paierions, et, quand nous aurions payé... Il faudra donner encore, répliquait-elle avec un élan de vraie chrétienne. Croyant saisir sa pensée, j'accordais que nous étions à une époque où tout était catastrophique. Il ne s'agit pas de l'époque, conclut-elle ; en tout temps la catastrophe, c'est l'amour de Dieu. Je ne trouvai rien à répondre. Mais je tressautai. Non, il était impossible que je finisse comme un simple centre de sagesse autour duquel mon fils graviterait gentiment. Si j'avais compris le discours à Nicodème, je devais accepter qu'une finalité surhumaine mît entre nos deux destins un lien plus formidable. Et les ténèbres du vendredi saint chassèrent les jolis mirages que nous avions laissé se former devant la lampe.

Ce fut notre dernière soirée pacifique. Désormais nos angoisses ne firent que croître. Car nous recevions de mauvaises nouvelles de Maurice.

Imbécile qui avais voulu croire, pour éviter quelques semaines de remords, que les vices que je lui avais orgueilleusement transmis seraient effacés par les vertus que je n'avais pas réussi à ôter à sa mère. Après vingt ans d'éducation de fils d'athée, mes quelques efforts de catéchumène ne pouvaient rien pour lui. Dieu même n'aurait pas permis un miracle qui eût ôté à notre liberté sa dignité. Ne croyez pas aux conversions tardives et, s'il y en a une sur mille, ne la racontez pas : cela ferait trop de plaisir aux lâches. On n'est pleinement libre qu'une ou deux fois dans sa vie. C'est quand on arrive à la croisée des chemins. Mais si on a mal choisi, si on parvient à la pente, si on y prend son élan, alors on n'est plus qu'une pierre qui roule. La chute de mon enfant était maintenant fatale. Je ne l'avais plus revu, excepté quelques instants, pendant un voyage d'affaires qui l'amena pour une journée à Paris. Mais nous reçûmes assez régulièrement des lettres. Dans les premières, comme dans celle que je vous ai lue, il était enthousiaste pour l'œuvre. Dans les suivantes, il se montrait écœuré de ses compagnons. Bientôt il ne parla plus que de la femme. Puis l'amour éthéré devint amour ordinaire. Enfin la tyrannie qu'il subissait l'amena à des actes... des actes que ma femme fut la première à deviner. Voici la phrase qui l'alarma.

Feuilletant avec plus de calme le paquet de lettres de son fils, il lut :

« ... Je ne me reconnais plus. Il est vraiment merveilleux... » Ce n'est pas celle-là. Tant pis, vous entendrez encore ce passage qui vous fera mieux connaître ce qu'il était. « Il est vraiment merveilleux qu'on puisse unir à ce point l'amour d'une tâche et l'amour d'une personne. Quand, seul, je me disais « tu mourras pour ta cause », je savais que ce n'était que de la littérature. Si c'était elle qui m'ordonnait de mourir, je sens que je lui obéirais sans hésitation. Elle m'a déjà, pour m'éprouver, fait veiller trois nuits de suite ou porter un message à un ami en prison, au risque de je ne sais quoi que je ne voulais pas savoir : aucune fatigue ni aucune crainte, rien qu'un redoublement de vigueur et de lucidité. Voilà l'influence qu'une femme peut avoir sur un homme, quand elle est la toute pureté et qu'elle lui demande le sacrifice ».

Et ceci, quelque temps après : « Il est des jours où je me rappelle mon catéchisme. Alors je crains d'être en état de péché. Je lui dis aussitôt mon scrupule. Elle se contente de me sourire et je me blottis dans son sein. Pardonnez-moi de vous le raconter, mais je ne crois pas lui être infidèle en vous révélant les forces dont je ne suis pas maître. Dans son orbite je me sens capable de tout croire, de tout dire et de tout faire... »

C'est cette phrase que je cherchais. Ce fut elle qui décida ma femme à aller les rejoindre.

Quand je la revis, le surlendemain, c'est à peine si je la reconnus. La haine la défigurait. Je ne pourrais vous dire comment. Aucun trait nouveau ne creusait son visage, mais tous ses traits étaient comme retournés : je voyais l'envers de son amour ; et, bien que ce masque continuât à grimacer pour

l'autre, il était juste que je reçusse la leçon de son horreur. Donc la mère, du premier coup d'œil, avait connu sa rivale. Une Russe, sans doute, bien qu'elle eût un peu de sang tartare, bohémien ou juif, mais ni noble ni mariée, ni apôtre ni martyre, la première aventurière venue, incapable de se passer de toilettes voyantes et de gros bijoux, aimant plus encore à mentir jusque par le regard de ses yeux angéliques et ayant fini par trouver un goût ardent et exclusif à son malheureux amant. Ce n'était pas tout, mais ce fut tout ce que j'appris alors.

Quant à Maurice, il ne la voyait qu'à travers le portrait qu'il s'était fait d'elle et qu'il nous avait décrit avec sa coutumière sincérité. Lui qui croyait avoir tant d'expérience et de dédain des femmes, il souffrait de l'amour pour la première fois. C'est le poison qui met un voile rose devant les yeux et dessèche la chair jusqu'aux os. Il avait perdu, en son allure comme en son style, son calme et son ironie. En même temps dans la petite chapelle la division du travail avait commencé. D'autres s'occupèrent d'études et de propagande. Le simplisme de leur logique le déconcerta et il n'était pas préparé à la brutalité de leurs procédés. Donc il se contenta de servir la prêtresse. D'abord il reçut ses oracles, enfin il chauffa son lit. Pour qu'elle pût satisfaire ses fantaisies, il avait entrepris des travaux supplémentaires les nuits qu'il ne passait pas avec elle, et même avait accepté à son hôtel des entremises invraisemblables. Son souci des tâches augustes l'avait abandonné aussi vite que s'il n'avait jamais vu la Russie qu'à travers cette Russe. De plus j'avais détruit en lui trop de principes pour qu'il ne trou-

vât pas naturel ce dont elle était le but, et si parfois des souvenirs lui prouvaient qu'il était coupable, peut-être trouvait-il à ses avilissements quelque chose d'héroïque. Sa mère, qui venait d'accumuler à la vue de sa maîtresse des rancœurs que sa nervosité eût dû changer en rage, ne put, lorsqu'il entra, que l'admirer. Si imprévu qu'il se montrât, jamais il n'avait paru si beau. C'était une statue de jeune dieu. Quand il posa sur ses épaules ses bras de marbre et dirigea vers elle ses yeux qui ne voyaient pas, il répondit à son adoration par ce mot d'enfant : « Maman, tu ne sais pas ce que c'est qu'aimer ». De moi il ne demanda aucune nouvelle.

Tel fut le récit que ma femme me fit. Elle répéta encore : « Tu ne sais pas ce que c'est qu'aimer », comme une ventriloque se déchire les entrailles avec la plus aiguisée des paroles qui puissent torturer une femme, mais l'écho en entra en tonnerre dans mon cœur qui seul aurait dû la recevoir. Puis elle s'écarta de moi en claquant des dents. Je m'étais incliné jusqu'à faire craquer mes reins. Par hasard nos regards se rencontrèrent sur des billets de banque qui traînaient sur une table. Me rappelant ses anciens larcins, je relevai les yeux pour l'interroger. Elle secoua la tête pour répondre : non. J'insinuai qu'il devait croire moins que jamais à la propriété. Elle leva les épaules pour corriger « non » par « peut-être ». Après quelques instants de réflexion, couvrant ses yeux de ses mains, elle hurla : « Cela ne se peut pas », en crachant la syllabe « peut » à la façon de ceux que la neurasthénie menace, et dès lors resta immobile en regardant le reflet de la lampe sur un vase de cuivre. Je marchai longtemps de long en large pour susciter en moi

une décision. A la fin je feuilletai un indicateur de chemin de fer, j'ordonnai qu'on me préparât une valise et j'y glissai un revolver.

Quand je partis... Mais ce n'est pas mon voyage qui est intéressant. C'est ce qui, pendant que je croyais me hâter, se passait là-bas. Je le distinguais comme si j'y assistais. J'y assistais en effet. J'en étais même le principal acteur. Oui, c'est moi, mon hérédité, mon éducation, mes habitudes, mes exemples, mes leçons, mes silences, mes torpeurs, moi tout entier qui agissais dans le corps de mon enfant. Puisque sa maîtresse l'avait envoûté, j'étais bien capable de le posséder. Qu'on ne me parle plus des possessions du diable : l'homme suffit. En vous racontant ce qui lui est arrivé, c'est donc de ma propre histoire que je vais vous dire la suite. Tout cela, je l'ai appris par mon intuition de père mieux encore que par les récits de ses voisins ou par les traces que je recueillis dans sa chambre, ses livres de comptes, ses billets à ordre, son carnet de chèques...

Donc les ressources de son travail ne lui suffirent bientôt plus. Il joua avec des compagnons qui jouaient moins habilement que lui. Il emprunta à des étrangers et rendit au moment où ils étaient trop ivres pour vérifier ses calculs de change. A d'autres il fit des billets, qu'il réussit quelquefois à faire renouveler. Un chèque sans provision fut payé, mais le directeur de la banque lui demanda de verser dans la semaine les quelques mille francs qui manquaient à son compte. Alors il écouta les offres du caissier dont il était le comptable et falsifia ses écritures. On nomma un nouveau gérant qui prétendit tout contrôler. La caisse fut complétée par un nouvel emprunt qu'il paya avec un plus gros chèque. Pour se

rétablir il comptait sur un gain à la roulette : il perdit. Cette fois la banque se fâcha. Il écrivit donc à mon adresse un appel qu'il ne finit point et dont la seule écriture révélait moins son inquiétude matérielle que l'angoisse de ne pouvoir se changer. Pendant ces batailles, il n'avait pas eu une heure pour se recueillir. Il s'est débattu en bon sportif qu'il était. Enfin il a été pris par l'accélération de l'engrenage où il était entré, à son insu et au mien, depuis des années.

Peut-être, avec notre aide, s'en serait-il arraché, fût-ce en y laissant un membre, si une nouvelle inattendue ne l'avait brutalement achevé.

Sa maîtresse, Monsieur, était une ancienne espionne. Aucun gouvernement n'en voulait plus parce qu'elle les avait tous trahis. Pour ajouter des ressources à celles que ne pouvait plus lui fournir celui qu'elle aimait, elle venait de reprendre son ancien métier auprès d'un petit prince de passage ; mais la hâte l'avait rendue maladroite, on l'avait arrêtée, et un policier, que Maurice connaissait, venait de lui apprendre qu'on allait, dans quelques heures, faire une perquisition chez lui.

Cette fois, l'enfant comprend. A la fin, il pense à moi. Il m'écrit des brouillons qu'il jette au feu avec d'autres papiers et son trouble est tel qu'il ne remarque pas que tout n'est pas consumé. On pouvait y déchiffrer ces fins de lignes : « ... trop tard pour reprocher... ducation que tu m'as donnée... pour toi et non pour moi.. » ou bien: « assez réaliste pour comprendre qu'il n'y a plus... » ou enfin ces mots que je lus à grand peine, entre des places roussies, sous des ronds de cendre collés à des larmes : « ...accomplisse les rêves de ma foutaise de vie... »

Ainsi pendant que dans mon train, vers Châlons ou Bar-le-Duc, ma main se fermait sur le revolver qui devait le débarrasser de cette femme et qu'il aurait sans doute fallu recharger plus tard pour des femmes plus dangereuses, lui en avait en hâte acheté un autre, et il était venu s'enfermer pour écrire ces lignes, jusqu'à ce que quelque bruit de la rue lui eût prouvé qu'il était temps d'en finir.

Je le vois, Monsieur, je le vois comme si j'avais été là. Ou plutôt je me rappelle l'explication que j'imaginai le lendemain et que longtemps je crus complète. L'illusion millénaire par laquelle il a cru se régénérer en régénérant son siècle s'est évanouie depuis longtemps. Les raisonnements pour lesquels ses maîtres ont vécu sans aboutir à autre chose qu'aux incohérentes critiques entre lesquelles il a en vain cherché la vérité, disparaissent aussi. Il n'y a plus en son esprit qu'un kaléidoscope de petites images et son cœur ne frémit que de mornes émotions. Par elles je le reprends. Sous le ciel que j'ai laborieusement dépeuplé pour lui assurer le repos, il revoit, dans mon rôle d'époux, ma tendresse feinte, dans mon rôle de père, mon autorité sournoise, dans mes études une cupidité que je voulais satisfaire ; de ma conversion imparfaite il ne tient pas compte, car il est persuadé que j'ai travaillé moins pour Dieu que pour lui, moins pour lui que pour moi ; et ce spectacle qui l'emprisonne lui est aussi intérieur, parce que c'est le rappel de son hérédité. Puis à sa place apparaissent sans doute sur l'écran son père et sa mère lisant le lendemain le journal où il est écrit qu'on l'a arrêté comme un escroc, pour lui rappeler ce qui lui reste des notions chrétiennes que j'avais autrefois laïcisées, l'estime des autres et

l'honneur de son nom. De nouveau la vision change : sa mère, dont il est aussi héritier, est seule, avec un livre de prières, murmurant : « Comme je voudrais mourir ». La pensée de la mort fait bruire alors à son oreille, avec un sens nouveau, la prophétie dont jusqu'ici il n'avait considéré que le dernier mot : « Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous allez beaucoup aimer ». Le pardon qui descend donne une étrange douceur à la lassitude de ses membres qui sentent qu'il leur est désormais impossible de soulever le plus petit coin du monde, et qui s'abandonnent à la fin comme des membres d'enfant mal élevé pour qui a été dit : Delicta majorum immeritus lues. Vous pourriez croire qu'il s'y ajoute le désespoir des baisers perdus. Moi, je n'y crois pas, je n'y croirai jamais, jamais. Non, il n'a pensé qu'à son père et à sa mère et il a voulu être victime pour eux. La preuve, c'est que sur sa table vidée de tout ce qui aurait pu nous faire honte il a posé nos deux portraits. Il l'a fait avec une lente vénération, car ils étaient tout à fait symétriques, et même il avait eu soin que des fleurs du tapis fissent devant nous comme des bouquets. Après quoi il a été chercher un crucifix ; il a dû le laisser tomber en route, car il portait une éraflure au pied, tant est lourde la croix à ceux qui veulent la porter jusqu'au bout ; et il l'a mise entre nos deux images, comme elle m'était apparue en une nuit d'exception, pour qu'elle nous unît à jamais. Puis il a dû longtemps nous regarder, afin de mettre dans l'hésitation de cette minute l'éternité à laquelle je n'avais pas eu le temps de lui faire croire. Ensuite...

Quand je suis arrivé là-bas, personne ne se doutait de rien. J'ai été le premier à faire enfoncer la

porte. Son corps était étendu à la renverse, le browning bien serré dans sa main, un peu de sang à la poitrine, les yeux ouverts, avec un reste de sourire. Le pauvre petit avait rendu le dernier soupir debout.

Mon ami, convaincu qu'il était le meurtrier et qu'il avait fait passer sa conviction en moi, tomba à mes pieds.

Quand je le relevai, il me regarda, puis dit : « Ah, vous êtes là ».

Je le fis asseoir et il reprit :

Je n'étais pas digne d'assister même à sa dernière toilette, car il me fallait sur l'heure reprendre un train pour lui annoncer la chose, à elle. Il ne fut pas nécessaire que j'ouvrisse la bouche pour qu'elle comprît. J'attendis qu'elle me tuât. Elle n'eut ni une parole, ni une larme, ni un mouvement. Evidemment, depuis plusieurs heures, elle savait. Nous repartîmes. En wagon, elle ne pleura et ne parla pas davantage. Se faisant toute petite dans un coin, elle regardait quelquefois au-dessus de son épaule gauche. Seulement, au moment d'arriver, elle me demanda si j'étais bien sûr que ce fût lui. A l'hôtel, dès qu'on ouvrit la porte de la chambre aux rideaux tirés, avant que ses yeux éblouis de soleil eussent eu le temps de le reconnaître, elle commanda à la religieuse de s'en aller, me repoussa sans se retourner et s'enferma seule avc lui. Quand il nous fut permis d'entrer, elle achevait d'arranger des fleurs avec

un calme d'étrangère. Après que la bière eût été mise en gare, nous refîmes semblablement le trajet du retour.

A Paris, notre curé me demanda s'il s'était suicidé vraiment. Je me rappelai les règles de l'Eglise. Mais il avait eu des ancêtres malades ; un grand-oncle de sa mère était certainement mort fou, et il n'était pas difficile d'établir que lui-même s'était tué dans un accès où il n'avait plus sa liberté. Le prêtre dut se contenter de cette vérité-mensonge et je commandai de belles funérailles.

La liturgie des morts n'est qu'un chant d'espérance. Je l'avais compris pour la première fois à l'enterrement de ma mère. A présent il me sembla, en entrant à l'église, que j'y trouverais de la consolation, à défaut de pardon. C'était l'église de notre mariage. Au lieu de prier je me souvins. Voici la place où étaient nos deux fauteuils. Peut-être ne pensait-elle comme moi qu'à ces dalles blanches et noires. Elles m'hypnotisaient, comme une ligne sur le sable hypnotise un coq, et deux chœurs alternés chantaient comme si vingt ans ne les séparaient pas : « Votre épouse sera comme une vigne féconde et vos fils comme de jeunes plants d'olivier. — Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car nul homme ne sera trouvé juste devant vous, si vous ne lui accordez vous-même la rémission de tous ses péchés ». Puis le défilé : tant d'amis qui entraient en jugement avec moi par leur serrement de main hésitant et leurs condoléances ironiques ; mes beaux-parents avaient une telle honte qu'ils n'avaient pas voulu se ranger avec la famille ; un de mes anciens professeurs me dit : « Mon pauvre enfant, quelle épreuve pour vous qui avez reçu des principes si dif-

férents ». Puis la marche au cimetière : la meute ne me lâcha point ; on ne devait plus se gêner pour commenter mon cas ; personne n'eut le courage de se mettre à mon côté ; mes yeux regardaient sans cesse, derrière le corbillard, une fleur violette qui était cassée et que les cahots ne parvinrent pas à détacher. Puis, là-bas, le bruit des cordes qui se déroulèrent et du cercueil qui battit le flanc du caveau neuf où il aurait été naturel que je fusse descendu d'abord. Puis les premiers sanglots de la mère. Puis rien.

Quand nous rentrâmes, elle eut quelques jours de complet ahurissement. Dans ma propre fatigue, je me réjouissais que la neurasthénie que j'avais cru voir commencer eût cessé soudain. C'était donc pour moi seul qu'il avait été dit : « Vous souffrirez comme peu d'hommes ont souffert ». De cela aussi je remerciai la Toute Justice. En réponse, je crus ou je voulus entendre que j'étais au bout de mes douleurs. Du moins elles étaient arrivées au degré où elles apportent avec elles l'engourdissement. Et je m'attardais, en les préparant d'avance et en les repassant après, à d'humbles besognes de jardinier sur sa tombe.

Pour ma femme je n'existais plus. Quand nous nous rencontrions dans une chambre, elle se raidissait pour ne pas me dire ce que chaque matin, en récitant le Confiteor, je me préparais à entendre. A mes banales questions sur sa santé, elle répondait en parlant de lui. Aux amies qui tentaient de la consoler, elle montrait les objets qui lui avaient appartenu ; elle en recueillait partout ; à propos de chacun d'eux elle racontait une anecdote qu'elle transformait chaque fois, et peu à peu elle finit par

croire à l'idéal qu'elle avait inventé. C'est dans sa chambre de jeune homme qu'elle allait faire ses prières et ses macérations, de plus en plus longues et héroïques. Un jour que je voulus la suivre, elle ferma violemment la porte entre nous deux, et depuis lors en garda la clef. Elle s'affaiblit, s'en aperçut, se soigna : je devinai qu'elle ne voulait lui survivre que le temps nécessaire pour expier à sa place, ou à la mienne.

Un jour cependant que son chapelet l'absorbait plus que de coutume et qu'en face d'elle j'essayais de faire attention à l'Imitation, elle releva tout à coup la tête et dit : « Ne trouves-tu pas qu'il y a longtemps que Maurice ne nous a écrit ? » Je la regardai : elle ne voyait pas. Je la secouai : elle ne dormait pas. Enfin elle remua la tête et me dit qu'il lui semblait qu'elle avait eu une absence.

Je voulus d'abord croire que j'avais mal compris. Mais ces absences se renouvelèrent. Quand elle reprenait conscience, elle était si lasse qu'il lui était impossible de revenir tout de suite à ses pratiques pieuses. Alors elle prenait dans la bibliothèque de l'enfant « Un bon petit diable » ou « Le mauvais génie » ou bien elle faisait des réussites pour avoir de ses nouvelles. Bientôt elle se lia avec des spirites qui la feraient peut-être converser avec lui. L'esprit lui répondait chaque fois : « Veillez et priez ». Un jour enfin il lui annonça qu'il ne souffrait plus. « Maurice est heureux, me dit-elle ; je n'ai plus à expier ; à ton tour ; je ne puis rien pour toi ».

Je ne vous ai pas dit tous les incidents qui ont fait ces semaines plus longues pour moi que des années. Mais comprenez-vous ce qui s'était passé ?

Vous vous imaginez qu'à cette époque nous étions trois, elle dans sa bergère, moi à genoux à ses pieds, et le petit couché sous la terre. Elle, lui et moi, ça fait bien trois, n'est-ce pas ? Arithmétique de gens qui ne voient que les contours. Vous n'y êtes pas, mon bon Monsieur. Dans la peau de Maurice, il y avait mon âme, plombée et enfouie, Dieu merci. Dans ma peau à moi, il y avait l'âme de Maurice, que je ne remarquais pas encore, mais qui s'était échappée pour ma torture, peut-être pour mon rachat. Et dans sa peau à elle il n'y avait plus rien : elle avait fait mieux que de se dégonfler avec une balle, elle avait totalement perdu son âme : il faut croire qu'il n'en fallait pas moins pour permettre cet échange contre nature du père et du fils : comprenez-vous maintenant le sens du mot sacrifice, et n'est-ce pas que c'est terriblement simple, la communion des vivants et des morts ?

Trop simple pour que je l'admisse d'emblée. Je voulus d'abord qu'elle guérît. Ce fut l'idée fixe hors de laquelle rien dans ma conscience n'existait. Je consultai les plus grands psychiâtres de l'Europe. Leurs cures semblèrent quelque temps réussir. Ma femme eut des alternatives de lucidité et d'oubli. Mais la lucidité était peut-être le pire état, car alors elle revoyait notre passé ; et ce que je croyais en avoir été les plus délicieux moments, les fiançailles, les nuits chastes, les précautions pendant qu'elle portait le bébé, les maladies dont je l'avais sauvé, mes efforts pour retrouver la foi, mes humiliations pour protéger son père, mille petites attentions et mille grandes tendresses, tout cela ne lui apparaissait plus que comme des raffinements de ma prédilection pour moi-même, et, comme elle ne cherchait

plus à se retenir, elle ricanait amèrement : « Non, tu n'as jamais aimé personne, tu n'es jamais sorti de toi ».

Je me réfugiais au milieu de ses portraits. Il me fallait un effort pour l'y reconnaître. Parfois j'avais l'illusion de découvrir des inconnues. Voici l'œil mystique de la toute jeune fille qui attend le fiancé parfait et lointain. Voici les paupières de la jeune mère baissées sur le premier né merveilleux. Voici les regards de l'épouse délaissée qui essaie de sourire au petit oiseau du photographe. Voici le visage sans regard de la femme splendide dont les chairs travaillées m'ont un instant reconquis. Voici la secrétaire amoureuse de l'athée. Voici l'infirmière à l'hôpital. Voici la pénitente radieuse... Il y a un an, j'aurais pu, à force de baisers saints, effacer les traits que le malheur avait ajoutés à ces visages primitifs. Mais aujourd'hui il était interdit même de s'approcher d'elle à celui qui avait causé la mort de son fils unique. Et je restais seul, comme un sultan au milieu des souvenirs du harem qu'il aurait détruit, à l'exception toutefois de la dernière, de la plus pure et de la plus suppliciée des favorites.

Plus encore que de la fuir, je souhaitais de la cacher. Si son mal devait cesser tôt ou tard, il était inutile que nos amis le connussent. J'employai toute mon intelligence à n'inventer que des ruses pour fermer notre porte quand je craignais une de ses crises. A ce respect d'elle se mêlait ma propre honte. Mon miroir me montrait les yeux fureteurs, les épaules inégales et les mains qui se dérobent des hommes traqués. Qu'un de mes élèves prît un air condescendant pour me demander des nouvelles de

celle qu'il ne voyait plus, j'éprouvais la terreur du criminel que le moindre frisson du moindre muscle peut livrer à un policier déguisé. Cette torture s'ajoutait à celle de l'ascétisme et des oraisons que j'essayais encore de pratiquer et auxquels Dieu ne répondait plus.

Le silence de Dieu. Pour qui en a reçu l'appel il n'y a pas de pire solitude. De nouveau je me mis à douter de Lui. La nuit obscure que je connaissais par les livres m'entoura vraiment. C'était un gouffre où les ténèbres, si complètes qu'elles fussent, avaient leurs variétés. Il paraît que des saints ont été tentés de la sorte. Mais je n'ai garde de me comparer à eux. Pour moi il ne s'agissait pas d'une tentation, mais d'une expiation. Laissez-moi vous la conter toute entière. Je n'ai plus de raison de vous cacher ce que j'avais mérité.

Toutes mes précautions pour isoler ma malade furent inutiles. On finit par savoir. D'abord les visiteurs furent nombreux. Puis la curiosité s'est satisfaite et la charité s'est lassée. Il ne nous restait que quatre ou cinq fidèles, qui n'étaient point de nos anciens amis. Nous jouions à de petits jeux. Entre deux parties, on conversait avec elle comme avec une enfant. Dès qu'elle était couchée, les hommes venaient dans mon cabinet. Pendant quelques instants, ils continuaient à me parler sur le même ton. Je crus que j'étais fou aussi. Eh bien non, les fous, c'étaient eux. Eux, c'est-à-dire tous ceux qui sont aujourd'hui vivants, ou croient vivre. Pour me le prouver plus manifestement que jamais, je n'avais qu'à diriger leur conversation vers ce qu'ils nomment les grands problèmes du jour. Bourgeois, ouvriers, paysans, tous, dans notre monde à l'envers, sont com-

me des gens qui marchent sur la tête et qui pensent avec les pieds. Réfléchissez une minute, mes amis. On se tue à produire pour satisfaire ses besoins, les besoins accrus font la production plus intense ; mais la production est une torture et les besoins donnent la nausée : c'est un cercle infernal. Aucun homme n'est heureux. Leurs patries n'en sont pas plus fortes. Elles créent des droits de douane, leurs voisines en font autant, voilà la guerre économique. Cependant les métallurgistes, en même temps que des rails, savent faire des canons, et les chimistes tirent de la même matière des colorants et des explosifs. Les frontières économiques se haussent et se hérissent. Un beau jour une étincelle jaillira. Ce sera une nouvelle guerre, où les gaz asphyxiants ne seront que des engins primitifs à côté des invasions de microbes, et encore je ne parle que des fléaux que je connais. Or pendant que l'Occident s'entretue, l'Orient s'arme. Pendant que les gouvernements discutent, les petits s'arment. Pendant que les hommes dorment, les femmes s'arment. Guerres mondiales, guerres civiles, guerres familiales. Imbécile que j'étais de n'avoir vu dans le mouvement qui nous secoue depuis trois siècles qu'une erreur de l'esprit : c'est une gangrène totale. Cette civilisation se meurt parce qu'elle n'a pas compris ce que c'est que la vie. Bien plus, comme elle devine obscurément qu'elle est indigne de vivre, elle construit tous les moyens de se détruire. C'est tout ce qu'elle sait faire de raisonnable. La logique va lui susciter des troubles pires que ceux du bolchevisme. Non, a dit mon fils, il nous faut une révolution plus radicale, qui brûle les bibliothèques, qui crève les tableaux, qui fasse sauter les usines, qui supprime les frontières en

anéantissant les chemins de fer, qui nous isole sur nos pauvres champs dans la pauvreté des ermites. Ainsi le monde romain a été fauché pour la renaissance féodale. Une nouvelle renaissance n'est pas impossible, puisqu'elle est nécessaire. C'est alors seulement que nos descendants pourront recevoir à nouveau le secret du bonheur. Voilà comment je leur parlai. Ils ne trouvèrent rien à me répondre, sinon que je prenais les choses au tragique. Mais ce qu'il y a de tragique, c'est de l'être sans le savoir.

Pourtant, dès que j'étais seul, dans mon cabinet tiède, je m'efforçais de leur donner raison. Quand on souffre, on s'attend à voir souffrir tout l'univers. Peut-être le cataclysme est-il encore évitable. Peut-être y a-t-il parmi ces damnés plus de justes que dans Sodome et dans Gomorrhe. Peut-être pourrons-nous comprendre nous-mêmes que les instruments d'industrie que Dieu nous a permis d'inventer ne doivent être que des esclaves qui, si nous en usons sagement, nous laisseront plus de loisirs pour son service. Peut-être que la science, l'art, l'état, les fleurs, les sources ont été, une fois pour toutes, rachetés par le sang du Calvaire. Mais alors il faut se hâter d'exorciser la terre. C'est toi qui l'as dit, Maurice, quel prophète surgira des abîmes pour crier : « Faites pénitence, Paris, Moscou, Pékin, New-York, hommes, femmes, vieillards et jusqu'aux enfants à la mamelle ». J'ai bien fait pénitence, moi, et la colère de Dieu pèse encore sur ma tête. Mon Dieu, pourquoi avez-Vous fait l'humanité si misérable, et quand Vous Vous en êtes aperçu, pourquoi avez-Vous craché sur l'ouvrage de vos mains ? Mon Dieu, puisque Vous voulez qu'on Vous connaisse et qu'on Vous aime, pourquoi Vous cachez-Vous der-

rière les sophismes de notre intelligence et les fantômes de notre cœur ? Je sais ce que les théologiens répondront : en nous donnant la liberté, Vous nous condamniez par là même aux faux pas et aux fausses joies, à tout ce que nous appelons le mal et qui n'est que l'envers du bien, la pénombre de votre lumière ou la sueur de notre ascension ; pour avoir une vie sans heurt, il faudrait être un caillou sans vie ; pour connaître Dieu parfaitement, il faudrait s'identifier à lui ; la liberté est un trésor qu'on ne peut acheter trop cher. C'est le meilleur argument de ma théodicée, mais pourquoi Vous êtes-Vous exposé à ce que je Vous justifie ? Tout de même Vous pouviez inventer une liberté d'une autre espèce, nous proposer en exemple un Messie moins douloureux ou envelopper nos douleurs d'une grâce moins avare. C'est votre faute, mon Dieu, si les meilleurs d'entre nous se décident à déserter cette vie et si ceux qui sont un peu moins purs ont des heures où ils Vous renient.

Cette horreur devait arriver à ma femme. Maintenant elle ne sortait presque jamais de ses songes. D'abord ils furent pieux ; elle y priait pour son fils et pour son mari, en s'abandonnant au destin des femmes qui se termine par la mort, brusque ou lente, qu'il plaît à Dieu de choisir. Mais sa piété se corrompit comme sa raison. Elle me dit un jour qu'elle avait beaucoup réfléchi depuis quelque temps et qu'elle venait de comprendre que nous avions été mal rachetés ; la preuve, c'est que du côté de Notre-Seigneur il n'est pas sorti du sang pur, mais du sang et de l'eau : la lavasse ne nettoie pas les péchés. Donc il reviendra. L'apocalypse l'annonce à ceux qui savent la lire. Il fallait qu'elle m'avertît. Elle

n'avait pas le droit de tout dévoiler. Mais qu'au moins je respecte les fils des charpentiers.

Je l'écoutai avec un nouvel effroi, qui était surtout celui de reperdre par le spectacle de son état la foi qu'elle avait jadis contribué à me rendre par la contagion de son espérance. Est-ce que vraiment certaines de nos fautes oubliées se cachent dans les êtres qui sont les moins faits pour les accueillir afin d'en sortir pour nous accabler à certains jours inévitables ? C'est à quoi je songeais en l'accompagnant dans ses courses pour retrouver le Rédempteur réincarné. Enfin elle découvrit les caractères du Messie en un jeune homme qui travaillait dans notre quartier. Je crus que sa vue la consolerait. Nous allions nous asseoir sur un banc d'un boulevard qu'il suivait en revenant de son atelier. Elle se levait et se signait à son passage. Mais un soir elle fut singulièrement agitée. Au milieu de la promenade elle m'annonça, comme une nouvelle apprise le matin, que Maurice était mort. Sans qu'elle l'eût embrassé. D'un amour qui n'était pas le sien. Son dernier regard avait été pour le Crucifix. Elle se mit alors à crier. Est-ce que je sentais combien elle haïssait celui qui le lui avait pris, celui qui dit à sa mère qu'il n'y avait rien de commun entre lui et elle, celui qui l'abandonna à douze ans pour discuter dans le temple, celui qui, tout petit, commençait ses crimes en laissant massacrer les saints innocents? Puis, tout à coup : « Le voilà ». Sans que j'eusse le temps de me rendre compte de ce qu'elle préparait, elle tira de son sac un petit objet et fit feu sur le charpentier qui passait en sifflant.

Bien qu'elle eût mal visé, on m'ordonna de la faire enfermer.

J'ai dû la conduire à l'asile. On prit les précautions ordinaires pour la décider à entrer en voiture, mais elle se rappela ce qu'elle avait fait et ne résista point. Elle murmura seulement que ce n'était pas tout à fait sa faute : c'était la faute d'Eve. On la mit dans une cellule de furieux. Elle la trouva confortable pour un tombeau et n'osa pas encore réclamer les bibelots de son fils dont elle ne se sentait plus digne. Je crus assister à un second enterrement. Ceux qui m'en éloignèrent ne savaient quelles consolations me donner. Je me rappelai le Père Surin qui, pour avoir guéri des possédées, avait été possédé lui-même. C'est le comble du renoncement que de prendre les péchés des autres.

Ce soir-là je ne voulus pas revenir dans notre maison qui n'était plus que ma maison. Mieux valait entrer dans le premier hôtel venu. Dès que je m'y trouvai, j'eus le désespoir de Judas. Non, Dieu n'existe pas. Examinons son œuvre avec la loupe du diable. Qu'on lise des journaux ou qu'on regarde dans la rue, on ne découvre que politique d'imbéciles, jugements de fous, frénésies de monstres, batailles de brutes, cris d'ivrognes ; l'histoire confirme mon expérience en la multipliant par des millions ; au-dessus de nous ne plane ni puissance, ni sagesse, ni amour ; du sol au ciel il n'y a que chaos, et l'homme est le chaos suprême. Les religions endorment sans guérir, et les sages sont les antichrétiens qui essaient de mettre un peu de confort ou de plaisir sur la planète. J'enviai la malade d'avoir eu l'illusion de détruire le Christ. Tous les blasphèmes que j'avais entendus dans ma vie, je les fis miens. Puis je mesurai la solidité des rideaux pour me pendre. Mais Judas avait eu plus de courage que moi.

C'est que j'espérais encore la sauver. S'il fallait une merveille, je la ferais. Je me remis à pratiquer la religion à laquelle il me semblait que je ne croyais plus. Ou plutôt je jeûnai, je veillai, je passai par toutes les rigueurs qu'elle m'avait récemment apprises ; je me vêtis même de son cilice et je me roulai aux pieds de notre lit en cherchant à retrouver dans cette nouvelle union la douloureuse joie des souvenirs. Mais malgré l'âpreté de mes gestes, cette nouvelle magie resta inefficace. Je n'éprouvai qu'un délaissement d'impénitent et peut-être un avant-goût d'enfer. Une seule fois je crus sentir un semblant de douceur aux brûlures de mes plaies et une voix à peine perceptible me dit : « Doute de moi, si tu veux, je n'ai jamais douté de toi ». Je bondis comme quand on entend le premier craquement d'une table qu'on essaie de faire tourner. Ce jour-là il me parut que l'impossible était aisé et je courus chez elle après avoir cueilli des fleurs sur la tombe de notre fils.

C'est de la part de mon fils, devina-t-elle avant que j'eusse parlé : qu'on le remercie comme il convient. Elle se mit à chanter d'une voix plus pure qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse : « Magnificat anima mea Dominum... » ; c'est en baissant sa belle nuque qu'elle murmura : « Quia respexit humilitatem ancillæ suæ... » ; et nul n'eût pu penser que son horrible don était vain quand elle se redressa comme en extase pour crier : « Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes ». A coup sûr il peut tomber dans les âmes les plus sombres des clartés dont les étrangers ne sont pas témoins : aujourd'hui elle voit le ciel, elle va retrouver la raison, elle est guérie. J'allais me jeter dans ses bras,

mais soudain son visage se crispa, ses mains s'agitèrent et, d'une voix de vieille qui n'avait jamais été la sienne, elle conclut : « Y a pas de Bon Dieu », avec un rire qui s'étouffa sur les murs de la cellule. Au même moment elle m'aperçut : « Quel est cet individu ? cria-t-elle : il n'y a ici que d'honnêtes gens : allez chercher... »

Il me fallut m'enfuir. Je me dirigeai vers la tombe. Là le doute me reprit. Il s'alimenta aux plus forts arguments que j'eusse encore formulés. A quoi servent, dans le plan divin, les existences manquées, comme celle de ma femme, celle de mon fils, celles des générations qui ont subi la guerre ou qui ont établi l'irréligion parmi nous ? Qu'un Dieu nous châtiât de temps en temps, je l'acceptais encore, je n'admettais pas qu'il nous anéantît avant notre tâche faite. Tant de noms d'enfants sur les pierres font un livre qui le condamne. S'il y avait un maître du monde, il ne faudrait pas l'appeler l'ange du mal, mais la bête d'impuissance, c'est-à-dire le hasard. Non, j'avais beau me rappeler les traces de la Providence ici-bas, ces avortements détruisaient l'ensemble et me soulevaient le cœur de mépris. « Y a pas de Bon Dieu », ricanais-je. Mais aussitôt un céleste magnificat me prosternait sous le silence des ifs. Par ma faute seule j'étais aveugle. Chargé de crimes auxquels s'ajoutait l'hypocrisie de l'honnête homme, je ne devais pas m'étonner qu'un signe m'eût été refusé. Et surtout, pensai-je, est-ce à l'homme, mon Dieu, à Vous demander des comptes ? Même si nous sommes faits à votre image, notre logique est trop incomplète et trop incertaine pour que Vous Vous y conformiez. Si je comprenais vos voies, je serais Dieu comme Vous. Quand Vous

avez voulu éprouver Abraham, Vous avez attendu qu'il eût levé le couteau sur Isaac pour lui déclarer votre alliance. Le dernier mot doit être celui de Job : « J'ai parlé sans intelligence de choses qui me dépassent et que je ne connais pas ». Si Vous êtes la Toute Puissance, je n'ai qu'à trembler, et si Vous êtes le Tout Amour, je dois trembler davantage. C'est parce que je persiste à chercher dans l'individu sa propre fin que je m'étonne que certaines générations servent de litières à d'autres. Peut-être était-il nécessaire que ces deux graines périssent pour germer en moi, et moi-même je suis peut-être l'instrument de quelqu'un de vos desseins que d'autres achèveront sans que je le sache davantage. Il ne contredit pas la sociologie, ce dernier mot du christianisme, suspendu entre le vertige et l'extase : « Se perdre pour se retrouver ». Maintenant cette parole me frappe avec l'accent de mon fils. Quelque chose s'exhale du triple cercueil. Mais je n'ai pas la force de profiter de son élan. La grâce doit être impuissante devant certains péchés. Les miens ont défié toute miséricorde. C'est fini. A mon âge, ce n'est que mon vieux père que je puis prendre pour modèle. Mourir pour mourir, j'aime mieux finir dans son gâtisme. Il remplacera le désespoir des derniers jours par des visions de cabaret. Ma fin ne sera que la dissolution d'un rêve. D'un doigt lourd, je traçai mon propre nom sur la pierre et je songeai à une date que ma bonne chance rendrait prochaine.

Pour la dixième fois je reconnus que ma femme était incurable. Tout le système nerveux était atteint. Quelques mois à peine de survie moins que bestiale. Mieux vaudrait l'achever tout de suite. Ce

serait la première fois que j'accomplirais un meurtre de bienfaisance. D'abord cette pensée me fit horreur. Puis je m'y accoutumai. Enfin elle se transforma en désir irrésistible. Il y a longtemps que, sans en avoir conscience, je l'avais tuée : à notre nuit de noces, puis quand j'avais corrompu sa chair, puis quand je lui avais ôté ses croyances, puis quand je lui avais arraché son fils. Ce n'est pas Dieu qui l'avait frappée, mais moi seul. Il était temps de prendre mes responsabilités. En l'achevant, je n'achèverais que mon pharisaïsme. Déjà, à son côté, je remuais le poison. Je lui tournais le dos, pour qu'elle ne remarquât pas mon tremblement ou pour ne pas voir les poches sous ses yeux et sa lèvre qui commençait à pendre. Tout à l'heure, elle aurait la beauté des morts. Seule cette image m'accompagnerait en prison. C'était mon devoir. « Je suis le docteur, Madame, qui viens vous soulager ». Elle répondit d'une voix hébétée : « Docteur, je ne veux pas être soulagée ». Puis elle ajouta : « C'est bien plus amusant de souffrir ». Ah, l'accent qu'elle mit sur le mot « amusant » ! C'est ainsi que sainte Catherine a dû recevoir l'anneau mystique. Il fallut ce cri pour m'arrêter.

Oui, ce doit être amusant. C'est la seule manière de faire en soi le vide pour recevoir l'ouragan céleste. Je voulus en faire plus résolument l'expérience. Désormais je ne fis plus payer aucune consultation. Je donnai mes habits à des pauvres. Pour d'autres je vendis des meubles. Toute ma fortune finit par fondre en aumônes. Des cadeaux de mariage furent dispersés à des orphelinats, où je sus qu'ils avaient un jour servi à jouer la comédie. La timbale de baptême de mon fils alla à un hospice de

vieillards qui ne surent jamais qu'ils buvaient le verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ. Tout cela n'était que de la parodie de sacrifice. Toutefois, si vains que me parussent mes efforts, la douleur qui les accompagnait n'était que l'angoisse d'une métamorphose. Je devais frémir comme une jeune fille dont un inconnu a demandé la main et qui ne pleure que les mièvres bonheurs de sa jeunesse recluse. Il paraît que mes yeux creux brillaient d'espoir. De nouveau la question des fins dernières, que seule j'avais crue susceptible d'occuper ma vieillesse, avait cessé de m'intéresser. C'était de tout autre chose que de finir qu'il s'agissait. J'aspirais à une nouvelle vie qui serait d'autant mieux une vie qu'elle serait plus nouvelle. Cinquante ans n'auraient peut-être pas été trop pour préparer ces mois qui ne seraient jamais aussi remplis que l'heure d'un martyr.

Si je continuai d'aller d'elle à lui, c'était surtout pour deviner quelle espèce de renoncement Dieu attendait de moi en vue de cette renaissance. Mes visites à l'asile étaient plus vaines que mes visites au cimetière. La veille des jours que je m'étais fixés, je commençais à craindre de n'y trouver qu'une diminution de mon respect et par mes essais d'oraison je préparais mes yeux à voir au delà des apparences. Mais quand je l'aperçus une fois dans le jardin où on lui permettait maintenant de se promener, l'hésitation de son approche remplit le paysage d'une majesté que je ne lui avais jamais connue. C'était la neuvième béatitude. Je m'agenouillai à son passage : « Vous feriez bien mieux, dit-elle, de m'aider ; il y a quelqu'un que j'embarrasse ici-bas, et il m'est impossible de trouver ma

tombe ». Elle s'éloigna comme une âme traînant sa robe et je me redressai, les poumons gonflés, le cou tendu, ayant dans la bouche le goût d'une chose amère qui achevait de pourrir et ému d'un pressentiment inexplicable.

Il me fallait pourtant expliquer pourquoi, bien qu'abattu par le doute, j'avais, de plus en plus fréquemment, de ces sursauts. Or, par hasard, je relus les restes à demi brûlés des phrases écrites par mon fils au moment de mourir. J'osais rarement les tirer de leur coffret, de peur de les faire tomber en cendre. C'est pourquoi je n'avais pas retenu l'orthographe. Aujourd'hui je remarquai un s à la fin du premier mot de « ...accomplisses les rêves de ma foutaise de vie ». Ainsi je devais lire : « il faut que tu accomplisses... » ou même « je disparais pour que tu accomplisses... ». Une nouvelle version de son suicide se présentait. Ce policier lui avait annoncé une perquisition ; il aurait eu le temps de détruire les papiers dangereux ; ce n'était pas pour échapper au déshonneur qu'il s'était tué : il était mort du désaccord entre l'immense idéal qu'il avait su construire et les forces incertaines que je lui avais données, c'est-à-dire de l'obscur besoin de transmettre ses jeunes aspirations au père qu'il aimait assez follement pour lui prêter plus de jeunesse qu'à lui-même. Si j'étais resté si longtemps sans le deviner, c'est que j'étais aveuglé de désespoir. Mais aujourd'hui je me sentais léger pour quelque action que je cherchais à connaître en répétant les mouvements qui pouvaient en être le prélude. Tout à coup je m'aperçus que c'étaient des gestes familiers de Maurice. En même temps la ville m'apparut comme à travers ses yeux : sous les vêtements de joie je vis

flamber les misères des hommes et la boue du trottoir étincelait de larmes : une nouvelle forme s'ébauchait pour organiser ce chaos. Jusqu'à mes lèvres qui proféraient les paroles dont il avait été naguère obsédé: « Tout refondre... la philosophie... la morale... l'Europe... ô père, je sais que comme moi tu es marqué ». Avant ce jour j'étais certain que l'enfant était en moi. A présent je l'y sentais.

Je n'y sentais que lui. Cette substitution m'assurait une vieillesse ardente. J'avais le droit, même le devoir, de faire des projets d'avenir. Il se peut que, devenu veuf, j'entre dans un couvent. Si insolente qu'elle fût, l'idée se fixa. Mes semblables ont besoin de violences. Aujourd'hui les folies seules sont raisonnables. Du reste Maurice était parvenu à élargir mon intelligence ; il avait dû aussi échauffer mon cœur ; rien ne m'attachait au monde : je ne serais à l'aise que dans la bure ou dans quelque vêtement analogue dont l'inconnu me ravissait. Oui, à quel autre service pouvais-je me mettre, et ma destinée n'était-elle pas, après avoir été purifié par tant d'épreuves, de devenir le prédicateur ou le confesseur qui tenterait de ramener à Dieu tous les petits qu'il avait scandalisés ? On ne se rachète qu'en en rachetant d'autres. Sur le champ j'essayai mon ardeur avec un ami rencontré. C'était un de ces positivistes que tout le monde croyait irréductible. A la dernière poignée de main, je sentis le trouble que je lui avais communiqué, et moi-même je n'étais pas moins troublé de mon pouvoir. En vérité, c'est dans un limon comme le mien qu'ont été modelés les apôtres. Da quod jubes et jube quod vis.

Mais faire de moi un de vos ministres, c'eût été

un plus grand miracle que de ressusciter Lazare. Pourquoi pas ? m'écriai-je, Vous avez bien ressuscité mon fils. Est-ce donc que j'aimais Jésus ? Lui qui avait été sans père à sa naissance, sans mère depuis l'âge où Il était resté au temple parmi les docteurs, sans amis quand, errant par la Galilée, Il avait prévu la trahison à Gethsémani de ceux qui L'avaient contemplé au Tabor, et qui sur la croix avait pris pour frères la totalité des hommes. Il était encore vivant, bien qu'invisible, mais le disciple bien-aimé ne Le voyait pas davantage quand, après la Cène que je puis renouveler tous les jours, il reposait sur sa poitrine. Quel autre aimerais-je, maintenant que tous m'avaient quitté, ou plutôt qui n'aimerais-je pas, s'Il ne me quittait plus ? Ne sachant plus rire, tout plaisir me paraissait lugubre. Mon évangile s'ouvrait de lui-même à la passion. Certains matins, le miracle de l'hostie sanglante s'accomplissait dans ma bouche. Ivre de son parfum, je chérissais le Torturé de me torturer comme Lui. Ma plus grande souffrance était même de n'avoir pas été présent au drame du Calvaire, comme le cyrénéen, comme le centurion, ou plutôt comme le bon larron, qui fut l'élu de la dernière heure, la seule qui compta depuis le péché originel. M'est-il donc défendu, pour L'aller retrouver, de marcher sur je ne sais quels flots ? Et quand je L'aurai rejoint, n'emploiera-t-Il pas mon ardeur à des œuvres devant lesquelles auraient tremblé les héros d'autrefois ? La douleur n'est qu'un nom que les lâches donnent à la joie des forts. Des valeurs nouvelles créent de nouveaux bonheurs. Autour de moi s'épanouissait un extraordinaire printemps qui ne sentait que le paradis. Vivre, vivre, vivre enfin.

Mais cette ardeur naissante provoqua le dernier sursaut du vieil homme ou du vieil ennemi. Afin de le rendre plus efficace, il me conduisit dans une église. C'était le soir. Le porte-clefs m'y enferma sans y prendre garde. Pour lutter contre le froid et le sommeil je dus battre le pavé. Dans cette intimité, si forcée qu'elle était presque sacrilège, il me sembla que le Bien-Aimé ne m'avait paru si doux que parce que j'avais paré son image de mes propres abandons. Je travaillai à chasser l'illusion, à la manière d'un fou qui devine qu'il fait une folie. Pourtant mon cœur brûlait davantage dans ma poitrine et autour de mon front rôdaient des langues de feu. Je me débattis davantage contre la menace de cet incendie. J'ai nié les certitudes des athées, c'est assez pour une vie. Sur ma table rase, d'autres bâtiront la maison du Seigneur. On sait ce que l'œuvre a coûté aux saints. Moi je suis à bout. Je ne veux pas être l'élu. Ce n'est pas pour rire que Vous aimez. Seigneur, préservez-moi de votre colère, mais plus encore de votre prédilection. A cette prière je joignis les imprécations de Simon Pierre : « Non, je ne connais pas cet homme ». Toute la nuit, je bravai le Tout-Puissant en lançant mes cris de haine, qui n'étaient que des cris de peur, vers les oiseaux nocturnes qui ont horreur de l'encens et restent prisonniers des voûtes. A la fin je me laissai tomber sur la dalle sous laquelle quelque saint reposait. Lorsque, m'étant réveillé, l'autel m'apparut dans son éblouissement véritable, j'éprouvai un sentiment qui m'était si nouveau que je ne pus tout de suite lui donner son nom. Seulement je me souvins de paroles méconnues. La joie parfaite ne réside pas dans le don des sciences, des langues, des pro-

phéties ou des miracles; mais quand, frappant à une porte, on vous laissera dans la neige, sans pain, battu jusqu'aux plaies, traité d'imposteur, et que, comprenant que c'est justice, vous le supporterez pour l'amour du Christ qui attendait votre consentement pour toucher les cœurs à votre place, alors, ô mon fils, ô fou, ô sage, ô misérable, ô bienheureux, vous connaîtrez la joie parfaite. C'était l'heure froide qui précède l'aurore. Les oiseaux allaient chanter sur les labeurs humains. Mes pareils allaient faire des gestes d'automates dont il fallait qu'on les délivrât. La seule terreur qui demeurât en moi était celle de résister. Je ne demandais plus d'être ôté du monde, mais d'être gardé du mal. Comme mon fils avait disparu en moi, j'allais recommencer en mes frères. Joie, joie de pleurs, joie de sang, joie du don total et créateur, c'est tout ce que je pouvais crier désormais vers Celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie ».

C'est la semaine dernière que cela se passa. Sans doute il me manque la plénitude de ce que vos théologiens appellent la grâce. Ni vous ni moi n'en sommes maîtres. Dieu ne se conquiert pas, Il se donne. On ne se livre pas à Lui, Il vous saisit. Le premier Il a appelé ses disciples. Je Le suivrais comme eux, s'Il me faisait un signe. Il doit être bien près de moi, puisque je mets tant de violence à L'éloigner. Tu ne me repousserais pas, si Je ne t'avais déjà élu. Dans cette dernière nuit obscure, je crois apercevoir enfin les grands traits de ma destinée : la justice me châtiant par une double mort, mais aussi la miséricorde transformant ces morts en la seule vraie vie. Mon existence résume le péché originel et la rédemption générale. Mon nom est felix culpa. Que le

reste du plan de Dieu me demeure caché et que sa volonté soit faite.

Je ne sais quel besoin m'a poussé à vous raconter mon histoire. Il me semble toutefois qu'il sera bon que vous la redisiez à votre tour. Il faut qu'on connaisse la rigueur de mon témoignage. Ne me nommez pas seulement, non parce que quoi que ce soit puisse me peiner encore, mais à cause d'elle et de lui. Il est vrai que leurs noms ont été imprimés dans les journaux. Faites donc comme il vous plaira.

Ayant parlé, il se leva et resta immobile. Je sentais qu'il n'osait m'embrasser. Je m'approchai et lui baisai les mains.

Puis je l'entendis descendre l'escalier et fermer la porte. Pendant quelques instants, je distinguai sa silhouette dans la brume du trottoir. D'abord il s'éloigna en hésitant, puis son pas parut plus décidé, enfin il se redressa en écartant les bras et il disparut dans la nuit. Autour de lui montaient de l'ombre tous les appels des malheureux qui rient ou qui souffrent, mais dont les rires sont plus implorants que les cris, et qui n'ont crucifié leur Sauveur que parce que, sans le savoir, ils avaient faim et soif de sa chair et de son sang. En réponse à la rumeur de la ville, vers l'homme qui venait de me quitter un appel d'une autre espèce me parut descendre. Peut-être au coin d'une rue a-t-il enfin entendu derrière lui : « Quitte tes filets et suis-moi ». A ces mots doux comme une caresse et irrésistibles comme la

tempête, il a encore voulu se boucher les oreilles, mais tout de même il s'est arrêté, il s'est retourné, il a rebroussé chemin, et à la plaie que portait au côté le passant qui lui avait parlé il a enfin reconnu Celui dont il est écrit qu'Il viendra comme un voleur.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

L'enfance 9

DEUXIÈME PARTIE

La jeunesse 43

TROISIÈME PARTIE

L'époux 87

QUATRIÈME PARTIE

Deux générations 121

CINQUIÈME PARTIE

La solitaire conquête 173

SIXIÈME PARTIE

Le dépouillement du vieil homme 235

SEPTIÈME PARTIE

Mors creatrix 289

DÉSACIDIFIÉ A SABLÉ
EN : DEC. 1991

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-CINQ AVRIL MIL NEUF CENT VINGT-HUIT
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SAINT-DENIS
A NIORT.

" EDITIONS SPES ", 17, rue Soufflot, PARIS (Ve)

J. CALVET. — **D'une critique catholique** .... 10 fr.

Léon CATHLIN. — **La Danse Macabre ou l'Examéron**.................................... 10 fr.

Albert CHEREL, *Professeur à l'Université de Bordeaux.* — **La Famille Française.** *Pages choisies de nos bons écrivains de 843 à 1924.*

Tome I. — Le Moyen-Age et le XVIe siècle.. 14 fr.

Tome II. — Le XVIIe et le XVIIIe siècle.... 14 fr.

Tome III. — Le XIXe siècle. .... 14 fr.

Tome IV. — Le XXe siècle .... 14 fr.

Gustave GUICHES. — **Au Banquet de la Vie.** — **Le Banquet.** Deux volumes, chaque volume.. 10 fr.
(*Souvenirs de la vie littéraire*).

L'Itinéraire philosophique de Maurice Blondel. Propos recueillis par FRÉDÉRIC LEFÈVRE .. 12 fr.

Louis LATZARUS. — **L'Argent**................ 10 fr.

Henri LAVEDAN, *de l'Académie française.* — **Emotions**................................ 9 fr.

— **Les Portraits enchantés,** 1917-1927 .... 10 fr.

R. de MONTMORILLON. — **La Brileuse**....... 10 fr.

Jean NESMY. — **Contes Limousins,** 80 illustrations de G. DARDAILLON.................. 15 fr.

— **Les Quatre Saisons de la Forêt.** Illustrations de G. DARDAILLON........................ 15 fr.

Alfred POIZAT. — **Pour l'Humanisme.** Deux volumes. Chaque volume........................ 10 fr.

— **Théâtre complet.** Deux volumes, chaque volume 14 fr.

Emile RIPERT. — **Le Poème d'Assise.** Edition définitive, pour le septième centenaire de la mort de saint François .... 12 fr.

Maurice SOURIAU, *Professeur à la Faculté des Lettres de Caen.* — **Histoire du Romantisme en France.** Tome Ier.

Première Partie : Le Romantisme sous l'Ancien Régime, la Révolution, le Consulat et l'Empire .... 30 fr.

Deuxième Partie : La Restauration............. 30 fr.

Tome II. — **La Décadence du Romantisme**.... 30 fr.